

QUESTIONS

S U R

L'ENCYCLOPEDIE.

TOME TROISIEME.

L. 46. 17

QUESTIONS

SUR

~~44. 14. 17~~
L'ENCYCLOPEDIE,

DISTRIBUÉES EN FORME DE
DICTIONNAIRE.

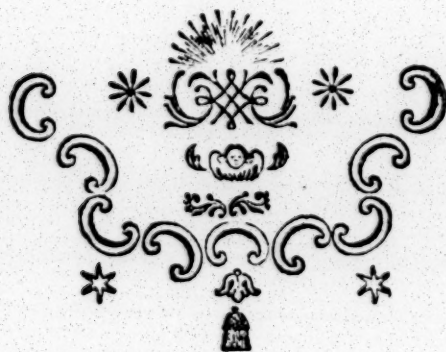
P A R

DES AMATEURS.

B A R. — C I E L.

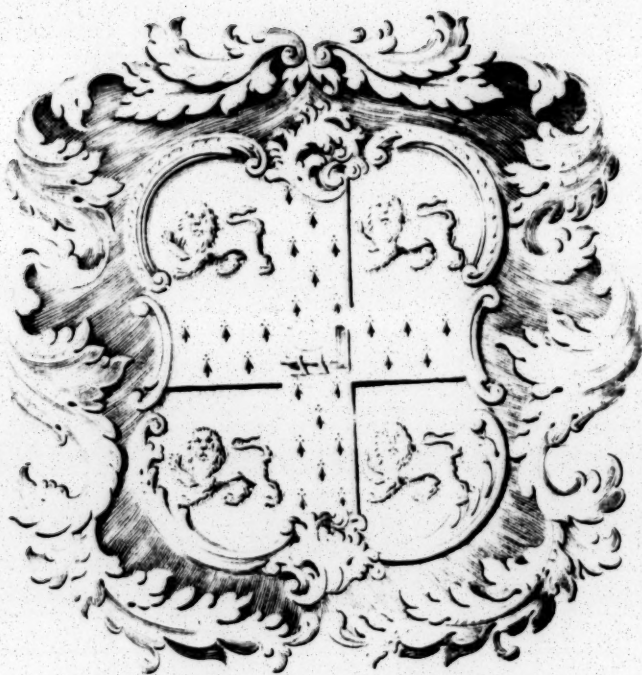
TROISIEME PARTIE.

SECONDE EDITION.



L O N D R E S.

M. D C C. L X X I.



Academia Cantabrigiensi
Liber.

TABLE

DES ARTICLES

contenus dans cette TROISIÈME partie

BABEL.	pag. 1.
BACCHUS.	8.
BACON (de) & de l'attraction.	14.
BADAUT.	20.
BAISER.	21.
BANNISSEMENT.	28.
BANQUEROUTE.	29.
BAPTÊME.	32.
<i>Du baptême des morts.</i>	34.
<i>Du baptême d'aspersion.</i>	35.
BARAC ET DÉBORA, & par occasion des chars de guerre.	59.
BARBE.	41.
BATAILLON. <i>Ordonnance militaire.</i>	45.
<i>Addition.</i>	47.
BATARD.	48.
BAYLE.	49.
BEAU.	52.

BÉKER, <i>ou</i> du monde enchanté, & du diable.	56.
BETHSAMÈS, <i>ou</i> BETHSHEMESH.	64.
BIBLIOTHEQUE.	68.
BIEN. (<i>Souverain</i>)	71.
BIENS D'ÉGLISE. Section premiere.	73.
Section seconde.	75.
<i>De la pluralité des bénéfices & des abbayes en commande.</i> Section troisieme.	77.
<i>Des biens de l'église.</i> Section quatrieme.	80.
BIEN. (<i>Tout est</i>)	84.
BLASPHEME.	97.
BLED, <i>ou</i> BLÉ. Section premiere. <i>Ori-</i> <i>gine du mot, & de la chose.</i>	103.
Section seconde. <i>Richesse du blé.</i>	106.
Section troisieme. <i>Histoire du blé en</i> <i>France.</i>	109.
Section quatrieme. <i>Des blés d'Angle-</i> <i>terre.</i>	113.
Section cinquieme. <i>Mémoire court sur les</i> <i>autres pays.</i>	116.
<i>Blé, grammaire morale.</i> Section sixie- me.	118.
BOEUF APIS. ,	120.
BOIRE A LA SANTÉ.	121.
BORNES DE L'ESPRIT HUMAIN.	124.
BOUC.	127.
BOUFON, BURLESQUE, BAS COMI- QUE.	132.

DES ARTICLES. VII.

BOULEVARD, ou BOULEVART.	pag. 143.
BOURGES.	144.
BOURREAU.	145.
BRACMANES, BRAMES. .	146.
<i>De la métempfichose des bracmanes.</i> .	150.
BULGARES, ou BOULGARES. .	155.
BULLE.	160.
<i>Balles de la croifade & de la compo-</i> <i>tion.</i>	166.
<i>Bulle Unigénitus.</i>	168.
CALEBASSE.	171.
CARACTERE.	172.
CARÊME.	176.
CARTÉSIANISME.	179.
CATON (<i>de</i>) & du fuicide. .	186.
CAUSES FINALES.	200.
CÉRÉMONIES, TITRES, PRÉÉMI- NENCE, &c.	212.
CERTAIN, CERTITUDE.	224.
CÉSAR.	230.
CHAINE DES ÊTRES CRÉÉS, . .	233.
CHAINE, ou GÉNÉRATION DES ÉVÉ- NEMENS.	236.
CHANGEMENS ARRIVÉS DANS LE GLOBE.	240.
CHANT, MUSIQUE, MÉLOPÉE, GES- TICULTATION, SALTATION. <i>Questions fur ces objets.</i> .	245.

VIII TABLE DES ARTICLES

CHARITÉ, MAISONS DE CHARITÉ, DE BIENFAISANCE, HOPITAUX, HOTEL-DIEU, &c. . . .	249.
CHARLATAN. . . .	255.
CHARLES IX. . . .	261.
CHEMINS. . . .	263.
CHIEN. . . .	268.
CHINE. (<i>de la</i>)	271.
<i>De l'expulsion des missionnaires de la</i> <i>Chine.</i>	275.
<i>Du prétendu athéisme de la Chine.</i> . .	279.
CHRONOLOGIE. . . .	281.
<i>De la vanité des systèmes, surtout en chro-</i> <i>nologie.</i>	283.
CIEL MATÉRIEL. . . .	284.
CIEL (<i>le</i>) DES ANCIENS. . . .	292.

QUESTIONS

QUESTIONS

S U R

L'ENCYCLOPEDIE.

B A B E L.

BABEL signifiait, chez les Orientaux, DIEU le pere, la puissance de DIEU, la porte de DIEU, selon que l'on prononçait ce nom. C'est de-là que Babilone fut la ville de DIEU, la ville sainte. Chaque capitale d'un état était la ville de DIEU, la ville sacrée. Les Grecs les appellerent toutes *Hierapolis*, & il y en eut plus de trente de ce nom. La tour de Babel signifiait donc la tour du pere DIEU.

Joséph à la vérité dit, que Babel signifiait *confusion*. Calmet prétend que *Bilba*, en caldéen, signifie *confondue*; mais tous les Orientaux ont été d'un sentiment contraire. Le mot de *confusion* serait une étrange origine de la capitale d'un vaste empire. J'aime autant *Rabelais*, qui prétend que Paris fut autrefois appelé *Lutece* à cause des blanches cuisses des dames.

Quoi qu'il en soit, les commentateurs se sont fort tourmentés pour savoir jusqu'à quelle hauteur les hommes avaient élevé cette fameuse tour de Babel. *St. Jérôme* lui donne vingt mille pieds. L'ancien livre juif intitulé *Jacuit*, lui en donnait quatre-vingt & un mille. *Paul Lucas* en a vu les

Troisième Partie.

A

restes, & c'est bien voir à lui; mais ces dimensions ne font pas la seule difficulté qui ait exercé les doctes.

On a voulu favoir comment les enfans de Noé, (a) ayant *partagé entre eux les isles des nations, s'établissant en divers pays où chacun eut sa langue, ses familles & son peuple particulier*, tous les hommes se trouverent ensuite (b) *dans la plaine de Senaar pour y bâtir une tour, en disant: Rendons notre nom célèbre avant que nous soyons dispersés dans toute la terre.*

La Genèse parle des états que les fils de Noé fonderent. On a recherché comment les peuples de l'Europe, de l'Afrique, de l'Asie vinrent tous à Senaar, n'ayant tous qu'un même langage & une même volonté.

La vulgate met le déluge en l'année du monde 1656, & on place la construction de la tour de Babel en 1771; c'est-à-dire, cent quinze ans après la destruction du genre-humain, & pendant la vie même de Noé.

Les hommes purent donc multiplier avec une prodigieuse célérité; tous les arts renaquirent en bien peu de tems. Si on réfléchit au grand nombre de métiers différens qu'il faut employer pour élever une tour si haute, on est effrayé d'un si prodigieux ouvrage.

Il y a bien plus: *Abraham* était né, selon la Bible, environ quatre cents ans après le déluge; & déjà on voyait une suite de rois puissans en Egypte & en Asie. *Bochart* & les autres doctes ont beau charger leurs gros livres de systêmes & de mots

(a) Genèse ch. x. vs. 5. (b) Ch. xi. vs. 2 & 4.

phéniciens & caldéens qu'ils n'entendent point; ils ont beau prendre la Thrace pour la Cappadoce, la Grece pour la Crète, & l'isle de Chypre pour Tyr; ils n'en nagent pas moins dans une mer d'ignorance qui n'a ni fond ni rive. Il eût été plus court d'avouer que DIEU nous a donné, après plusieurs siècles, les livres sacrés pour nous rendre plus gens de bien, & non pour faire de nous des géographes & des chronologistes & des étymologistes.

Babel est Babilone (c); elle fut fondée, selon les Historiens Persans, par un prince nommé *Tâmurath*. La seule connoissance qu'on ait de ses antiquités, consiste dans les observations astronomiques de dix-neuf cents trois années, envoyées par *Callistbene*, par ordre d'*Alexandre*, à son précepteur *Aristote*. A cette certitude se joint une probabilité extrême qui lui est presque égale; c'est qu'une nation qui avait une suite d'observations célestes depuis près de deux mille ans, était rassemblée en corps de peuple; & formait une puissance considérable plusieurs siècles avant la première observation.

Il est triste qu'aucun des calculs des anciens auteurs profanes ne s'accorde avec nos auteurs sacrés, & que même aucun nom des princes qui régnerent après les différentes époques assignées au déluge, n'ait été connu ni des Egyptiens, ni des Syriens, ni des Babiloniens, ni des Grecs. Cet embarras afflige notre curiosité. *Hérodote* qui avait tant voyagé, ne parle ni de *Noé*, ni de *Sem*, ni de *Rébu*, ni de *Salé*, ni de *Nembrod*. Le nom de *Nem-*

(c) Voyez la *Bibliothèque orientale*.

brod est inconnu à toute l'antiquité profane ; il n'y a que quelques Arabes & quelques Persans modernes qui aient fait mention de *Nembrod* en falsifiant les livres des Juifs. Il ne nous reste, pour nous conduire dans ces ruines anciennes, que la foi à la Bible, ignorée de toutes les nations de l'univers pendant tant de siècles ; mais heureusement c'est un guide infallible.

Hérodote qui a mêlé trop de fables avec quelques vérités, prétend que de son tems, qui était celui de la plus grande puissance des Perses souverains de Babilone, toutes les citoyennes de cette ville immense étaient obligées d'aller une fois dans leur vie au temple de *Milyta*, déesse qu'il croit la même qu'*Aphrodite* ou *Vénus*, pour se prostituer aux étrangers ; & que la loi leur ordonnait de recevoir de l'argent comme un tribut sacré qu'on payait à la déesse.

Ce conte des mille & une nuits ressemble à celui qu'*Hérodote* fait dans la page suivante, que *Cyrus* partagea le fleuve de l'Inde en trois cents soixante canaux, qui tous ont leur embouchure dans la mer Caspienne. Que diriez-vous de *Mézerai* s'il nous avait raconté que *Charlemagne* partagea le Rhin en trois cents soixante canaux qui tombent dans la Méditerranée, & que toutes les dames de sa cour étaient obligées d'aller une fois en leur vie se présenter à l'église de Ste. Genevieve, & de se prostituer à tous les passans pour de l'argent ?

Il faut remarquer qu'une telle fable est encore plus absurde dans le siècle des *Xerxès* où vivait *Hérodote*, qu'elle ne le serait dans celui de *Charle-*

magne. Les Orientaux étaient mille fois plus jaloux que les Francs & les Gaulois. Les femmes de tous les grands seigneurs étaient soigneusement gardées par des eunuques. Cet usage subsistait de tems immémorial. On voit même dans l'*Histoire juive*, que lorsque cette petite nation veut, comme les autres, avoir un roi; *Samuel* (d), pour les en détourner & pour conserver son autorité, dit, qu'un roi les tyrannifera, qu'il prendra la dixme des vignes & des blés pour donner à ses eunuques. Les rois accomplirent cette prédiction, car il est dit dans le troisieme livre des Rois, que le roi *Achab* avait des eunuques : & dans le quatrieme, que *Joram*, *Jehu*, *Joachin* & *Sédékias* en avaient aussi.

Il est parlé longtems auparavant dans la *Genese* des eunuques du Pharaon, & il est dit que *Putipbar*, à qui *Joséph* (e) fut vendu, était eunuque du roi. Il est donc clair qu'on avait à Babilone une foule d'eunuques pour garder les femmes. On ne leur faisait donc pas un devoir d'aller coucher avec le premier venu pour de l'argent. Babilone, la ville de DIEU, n'était donc pas un vaste bordel comme on l'a prétendu.

Ces contes d'*Hérodote*, ainsi que tous les autres contes dans ce goût, sont aujourd'hui si décriés par tous les honnêtes gens, la raison a fait de si grands progrès, que les vieilles & les enfans mêmes ne croient plus ces sotises; *non est vetula quæ credat, nec pueri credunt, nisi qui nondum ære lavantur.*

(d) Livre 1. des Rois ch. VIII vs. 15. ch. XXII. vs. 9. ch. VIII vs. 6. ch. IX. vs. 32. chap. XXIV. vs. 12. & ch. XXV. vs. 19.

(e) Chapitre XXXVII. vs. 36.

Il ne s'est trouvé de nos jours qu'un seul homme qui, n'étant pas de son siècle, a voulu justifier la fable d'*Hérodote*. Cette infamie lui paraît toute simple. Il veut prouver que les princesses Babiloniennes se prostituaient par piété au premier venu, parce qu'il est dit, dans la sainte Ecriture, que les Ammonites faisaient passer leurs enfans par le feu en les présentant à *Moloch*. Mais cet usage très peu connu de purifier ses enfans en les faisant passer légèrement auprès des flammes, ou même d'en immoler, comme on le prétend, quelques-uns dans les grands dangers, a-t-il quelque rapport avec une prostitution si incroyable chez la nation la plus jalouse & la plus policée de tout l'Orient connu ? Ce qui se passe chez les Iroquois fera-t-il parmi nous une preuve des usages de la cour d'Espagne ou de celle de France ?

Il apporte encor en preuve la fête des Lupercales chez les Romains, pendant laquelle, dit-il, *des jeunes gens de qualité & des magistrats respectables couraient nus par la ville, un fouet à la main, & frappaient de ce fouet des femmes de qualité qui se présentaient à eux sans rougir, dans l'espérance d'obtenir par-là une plus heureuse délivrance.*

Premièrement, il n'est point dit que ces Romains de qualité courussent tout nus ; *Plutarque*, au contraire, dit expressément dans ses *Demandes sur les Romains*, qu'ils étaient couverts de la ceinture en bas.

En second lieu, il semble à la manière dont s'exprime le défenseur des *coutumes infames*, que les dames Romaines se troussaient pour recevoir les

coups de fouet sur leur ventre nud; ce qui est absolument faux.

Troisièmement, cette fête des Lupercales n'a aucun rapport à la prétendue loi de Babilone, qui ordonne aux femmes & aux filles du roi, des fatrapes & des mages, de se vendre & de se prostituer par dévotion aux passans.

Quand on ne connaît ni l'esprit humain, ni les mœurs des nations; quand on a le malheur de s'être borné à compiler des passages de vieux auteurs qui presque tous se contredisent, il faut alors proposer son sentiment avec modestie; il faut savoir douter, secouer la poussière du college, & ne jamais s'exprimer avec une insolence outrageuse.

Hérodote, ou *Ctésias*, ou *Diodore* de Sicile rapportent un fait; vous l'avez lu en grec; donc ce fait est vrai. Cette maniere de raisonner n'est pas celle d'*Euclide*; elle est assez surprenante dans le siècle où nous vivons; mais tous les esprits ne se corrigeront pas si-tôt; & il y aura toujours plus de gens qui compilent que de gens qui pensent.

Nous ne dirons rien ici de la confusion des langues arrivée tout d'un coup pendant la construction de la tour de Babel. C'est un miracle rapporté dans la sainte Ecriture. Nous n'expliquons, nous n'examinons même aucun miracle: nous les croyons d'une foi vive & sincere comme tous les auteurs du grand ouvrage de l'Encyclopédie les ont crus.

Nous dirons seulement que la chute de l'empire Romain a produit plus de confusion & plus de langues nouvelles que la chute de la tour de Babel.

Depuis le regne d'*Auguste* jusques vers le tems des *Attila*, des *Clodvic*, des *Gondebaud*, pendant six siècles, *terra erat unius labii*, la terre connue de nous était d'une seule *langue*. On parlait latin de l'Euphrate au mont Atlas. Les loix sous lesquelles vivaient cent nations, étaient écrites en latin, & le grec servait d'amusement: le jargon barbare de chaque province n'était que pour la populace. On plaidait en latin dans les tribunaux de l'Afrique comme à Rome. Un habitant de Cornouaille partait pour l'Asie mineure, sûr d'être entendu partout sur la route. C'était du moins un bien que la rapacité des Romains avait fait aux hommes. On se trouvait citoyen de toutes les villes, sur le Danube comme sur le Guadalquivir. Aujourd'hui un Bergamasque qui voyage dans les petits cantons Suisses, dont il n'est séparé que par une montagne, a besoin d'interprete comme s'il était à la Chine. C'est un des plus grands fléaux de la vie.

B A C C H U S.

DE tous les personnages véritables ou fabuleux de l'antiquité profane, *Bacchus* est le plus important pour nous. Je ne dis pas par la belle invention que tout l'univers, excepté les Juifs, lui attribua, mais par la prodigieuse ressemblance de son histoire fabuleuse avec les aventures véritables de *Moïse*.

Les anciens poëtes font naître *Bacchus* en Egyp-

te; il est exposé sur le Nil; & c'est delà qu'il est nommé *Misès* par le premier *Orphée*, ce qui veut dire en ancien égyptien *sauvé des eaux*. Il est élevé vers une montagne d'Arabie nommée *Nisa*, qu'on a cru être le mont Sina. On feint qu'une déesse lui ordonna d'aller détruire une nation barbare, qu'il passa la mer Rouge à pié avec une multitude d'hommes, de femmes & d'enfans. Une autre fois le fleuve Oronte suspendit ses eaux à droite & à gauche pour le laisser passer; l'*Hidaspe* en fit autant. Il commanda au soleil de s'arrêter; deux rayons lumineux lui fortaient de la tête. Il fit jaillir une fontaine de vin en frappant la terre de son thirse; il grava ses loix sur deux tables de marbre. Il ne lui manque que d'avoir affligé l'Égypte de dix plaies pour être la copie parfaite de *Moïse*.

Vossius est, je pense, le premier qui ait étendu ce parallele. L'évêque d'Avranche *Huet* l'a poussé tout aussi loin; mais il ajoute, dans sa *Démonstration évangélique*, que non-seulement *Moïse* est *Bacchus*, mais qu'il est encor *Osiris* & *Tiphon*. Il ne s'arrête pas en si beau chemin; *Moïse*, selon lui, est *Esculape*, *Amphion*, *Apollon*, *Adonis*, *Priape* même. Il est assez plaisant que *Huet*, pour prouver que *Moïse* est *Adonis*, se fonde sur ce que l'un & l'autre ont gardé des moutons :

Et formosus oves ad flumina pavit Adonis.

Adonis & *Moïse* ont gardé les moutons.

Sa preuve qu'il est *Priape*, est qu'on peignait quelquefois *Priape* avec un âne, & que les juifs

passerent chez les gentils pour adorer un âne. Il en donne une autre preuve qui n'est pas canonique, c'est que la verge de *Moïse* (f) pouvait être comparée au sceptre de Priape; *sceptrum tribuitur Priapo, virga Mosi*. Ces démonstrations ne sont pas celles d'*Euclide*.

Nous ne parlerons point ici des *Bacchus* plus modernes, tel que celui qui précéda de deux cents ans la guerre de Troie, & que les Grecs célébrèrent comme un fils de *Jupiter* enfermé dans sa cuisse.

Nous nous arrêtons à celui qui passa pour être né sur les confins de l'Egypte, & pour avoir fait tant de prodiges. Notre respect pour les livres sacrés ne nous permet pas de douter que les Egyptiens, les Arabes, & ensuite les Grecs n'aient voulu imiter l'histoire de *Moïse*. La difficulté consistera seulement à savoir comment ils auront pu être instruits de cette histoire incontestable.

A l'égard des Egyptiens, il est très vraisemblable qu'ils n'ont jamais écrit les miracles de *Moïse*, qui les auraient couverts de honte. S'ils en avaient dit un mot, l'historien *Joseph* & *Philon* n'auraient pas manqué de se prévaloir de ce mot. *Joseph* dans sa réponse à *Appion* se fait un devoir de citer tous les auteurs d'Egypte qui ont fait mention de *Moïse*; & il n'en trouve aucun qui rapporte un seul de ces miracles. Aucun juif n'a jamais cité un auteur Egyptien qui ait dit un mot des dix plaies d'Egypte, du passage miraculeux de la mer Rouge &c. Ce ne peut donc être chez les Egyptiens qu'on

(f) *Démonst. Evangel.* page 79. 87 & 110.

ait trouvé de quoi faire ce parallele scandaleux du divin *Moïse* avec le prophane *Bacchus*.

Les Arabes qui ont toujours aimé le merveilleux, font probablement les premiers auteurs des fables inventées sur *Bacchus*, adoptées bientôt & embellies par les Grecs. Mais comment les Arabes & les Grecs ont-ils puisé chez les Juifs ? On fait que les Hébreux ne communiquent leurs livres à personne jusqu'au tems des *Ptolomées* : ils regardaient cette communication comme un sacrilege ; & *Joséph* même, pour justifier cette obstination à cacher le Pentateuque au reste de la terre, dit que DIEU avait puni tous les étrangers qui avaient osé parler des histoires juives. Si on l'en croit, l'historien *Théopompe* ayant eu seulement dessein de faire mention d'eux dans son ouvrage, devint fou pendant trente jours ; & le poëte tragique *Théodecte* devint aveugle pour avoir fait prononcer le nom des juifs dans une de ses tragédies. Voilà les excuses que *Flavien Joséph* donne dans sa réponse à *Appion* de ce que l'histoire juive a été si longtems inconnue.

Ces livres étaient d'une si prodigieuse rareté, qu'on n'en trouva qu'un seul exemplaire sous le roi *Josias* ; & cet exemplaire encor avait été longtems oublié dans le fond d'un coffre, au rapport de *Saphan* scribe du pontife *Helcias*, qui le porta au roi.

Cette aventure arriva, selon le quatrième livre des Rois, six cents vingt-quatre ans avant notre Ere vulgaire, quatre cents ans après *Homere*, & dans les tems les plus florissans de la Grece. Les Grecs savaient alors à peine qu'il y eût des Hébreux au

monde. La captivité des Juifs à Babilone augmenta encor leur ignorance de leurs propres livres. Il fallut qu'*Esdras* les restaurât au bout de soixante & dix ans ; & il y avait déjà plus de cinq cents ans que la fable de *Bacchus* courait toute la Grece.

Si les Grecs avaient puisé leurs fables dans l'histoire juive, ils y auraient pris des faits plus intéressans pour le genre-humain. Les aventures d'*Abraham*, celles de *Noé*, de *Mathusalem*, de *Setb*, d'*Abel*, d'*Adam* & d'*Eve*, tous ces noms leur ont été de tout tems inconnus : & ils n'eurent une faible connaissance du peuple Juif que longtems après la révolution que fit *Alexandre* en Asie & en Europe. L'historien *Josepb* l'avoue en termes formels. Voici comme il s'exprime dès le commencement de sa réponse à *Appion* qui (par parenthese) était mort quand il lui répondit : car *Appion* mourut sous l'empereur *Claude*, & *Josepb* écrivit sous *Vespasien*.

„ (g) Comme le pays que nous habitons est éloigné de la mer, nous ne nous appliquons point
 „ au commerce, & n'avons point de communication
 „ avec les autres nations. Nous nous contentons
 „ de cultiver nos terres qui sont très fertiles, &
 „ travaillons principalement à bien élever nos enfans, parce que rien ne nous paraît si nécessaire
 „ que de les instruire dans la connoissance de nos
 „ saintes loix, & dans une véritable piété qui leur
 „ inspire le desir de les observer. Ces raisons ajoutées à ce que j'ai dit & à cette maniere de vie
 „ qui nous est particuliere, font voir que dans

(g) Réponse de *Josepb*. Traduction d'*Arnaud d'Andilly*. chap. v.

„ les siècles passés nous n'avons point eu de communication avec les Grecs , comme ont eu les Egyptiens & les Phéniciens. Y a-t-il donc sujet de s'étonner que notre nation n'étant point voisine de la mer , n'affectant point de rien écrire , & vivant en la manière que je l'ai dit , elle ait été peu connue ? ”

Après un aveu aussi authentique du juif le plus entêté de l'honneur de sa nation qui ait jamais écrit , on voit assez qu'il est impossible que les anciens Grecs eussent pris la fable de *Bacchus* dans les livres sacrés des Hébreux , ni même aucune autre fable , comme le sacrifice d'*Iphigénie* , celui du fils d'*Idoménée* , les travaux d'*Hercule* , l'aventure d'*Euridice* &c. : la quantité d'anciens récits qui se ressemblent est prodigieuse. Comment les Grecs ont-ils mis en fables ce que les Hébreux ont mis en histoire ? Serait-ce par le don de l'invention ? Serait-ce par la facilité de l'imitation ? Serait-ce parce que les beaux esprits se rencontrent ? Enfin , DIEU l'a permis ; cela doit suffire. Qu'importe que les Arabes & les Grecs aient dit les mêmes choses que les Juifs ? Ne lisons l'ancien Testament que pour nous préparer au nouveau ; & ne cherchons dans l'un & dans l'autre que des leçons de bienfaisance , de modération , d'indulgence , & d'une véritable charité.



D E B A C O N,

ET D E L'ATTRACTION.

LE plus grand service peut-être que *François Bacon* ait rendu à la philosophie, a été de deviner l'attraction

Il disoit sur la fin du seizième siècle, dans son livre de *la nouvelle méthode de savoir*.

„ Il faut chercher s'il n'y aurait point une espèce
 „ de force magnétique qui opere entre la terre &
 „ les choses pesantes, entre la lune & l'océan,
 „ entre les planetes.... Il faut ou que les corps
 „ graves soient poussés vers le centre de la terre,
 „ ou qu'ils en soient mutuellement attirés; &, en
 „ ce dernier cas, il est évident que plus les corps
 „ en tombant s'approchent de la terre, plus forte-
 „ ment ils s'attirent.... Il faut expérimenter si la
 „ même horloge à poids ira plus vite sur le haut
 „ d'une montagne ou au fond d'une mine. Si la
 „ force des poids diminue sur la montagne & aug-
 „ mente dans la mine, il y a apparence que la terre
 „ a une vraie attraction. ”

Environ cent ans après, cette attraction, cette gravitation, cette propriété universelle de la matière, cette cause qui retient les planetes dans leurs orbites, qui agit dans le soleil, & qui dirige un fétu vers le centre de la terre, a été trouvée, calculée & démontrée par le grand *Newton*; mais quelle sagacité dans *Bacon* de Verulam de l'avoir soupçonnée lorsque personne n'y pensait?

Ce n'est pas là de la matiere subtile produite par des échancrures de petits dés qui tournerent autrefois sur eux-mêmes quoique tout fût plein; ce n'est pas de la matiere globuleuse formée de ces dés, ni de la matiere canelée. Ces grotesques furent recus pendant quelque tems chez les curieux; c'était un très mauvais roman; non-seulement il réussit comme *Cyrus & Pharamond*, mais il fut embrassé comme une vérité par des gens qui cherchaient à penser. Si vous en exceptez *Bacon*, *Galilée*, *Toricelli* & un très petit nombre de sages, il n'y avait alors que des aveugles en physique.

Ces aveugles quitterent les chimeres grecques pour les chimeres des tourbillons & de la matiere canelée; & lorsqu'enfin on eut découvert & démontré l'attraction, la gravitation & ses loix, on cria aux qualités occultes. Hélas! tous les premiers ressorts de la nature, ne sont-ils pas pour nous des qualités occultes? Les causes du mouvement, du ressort, de la génération, de l'immutabilité des especes, du sentiment, de la mémoire, de la pensée, ne sont-elles pas très occultes?

Bacon soupçonna, *Newton* démontra l'existence d'un principe jusqu'alors inconnu. Il faut que les hommes s'en tiennent là, jusqu'à ce qu'ils deviennent des dieux. *Newton* fut assez sage en démontrant les loix de l'attraction pour dire qu'il en ignorait la cause; il ajouta que c'était peut-être une substance légère prodigieusement élastique, répandue dans la nature. Il tâchait apparemment d'appriivoiser par ces *peut-être*, les esprits effarouchés

du mot d'*attraction*, & d'une propriété de la matière qui agit dans tout l'univers sans toucher à rien.

Le premier qui osa dire (du moins en France) qu'il est impossible que l'impulsion soit la cause de ce grand & universel phénomène, s'expliqua ainsi, lors même que les tourbillons & la matière subtile étaient encor fort à la mode.

„ On voit l'or & le plomb, le papier, la plume,
„ tomber également vite & arriver au fond du réci-
„ pient en même tems dans la machine pneumati-
„ que.

„ Ceux qui tiennent encor pour le plein de *Des-*
„ *cartes*, pour les prétendus effets de la matière
„ subtile, ne peuvent rendre aucune bonne raison
„ de ce fait; car les faits sont leurs écueils. Si
„ tout était plein, quand on leur accorderait qu'il
„ pût y avoir alors du mouvement, (ce qui est ab-
„ solument impossible) au-moins cette prétendue
„ matière subtile remplirait exactement le récipient,
„ elle y ferait en aussi grande quantité que de l'eau
„ ou du mercure qu'on y aurait mis: elle s'oppo-
„ ferait au-moins à cette descente si rapide des
„ corps: elle résisterait à ce large morceau de pa-
„ pier selon la surface de ce papier, & laisserait
„ tomber la balle d'or ou de plomb beaucoup plus
„ vite. Mais ces chûtes se font au même instant;
„ donc il n'y a rien dans le récipient qui résiste;
„ donc cette prétendue matière subtile ne peut fai-
„ re aucun effet sensible dans ce récipient; donc il
„ y a une autre force qui fait la pesanteur.

„ En vain dirait-on qu'il reste une matière sub-
„ tile

„ tile dans ce récipient, puisque la lumière le
„ pénètre. Il y a bien de la différence; la lumière
„ qui est dans ce vase de verre n'en occupe certainement pas la cent millième partie; mais, selon les Cartésiens, il faut que leur matière imaginaire remplisse bien plus exactement le récipient que si je le supposais rempli d'or, car il y a beaucoup de vuide dans l'or; & ils n'en admettent point dans leur matière subtile.

„ Or, par cette expérience, la pièce d'or qui pèse cent mille fois plus que le morceau de papier, est descendue aussi vite que le papier; donc la force qui l'a fait descendre a agi cent mille fois plus sur lui que sur le papier; de même qu'il faudra cent fois plus de force à mon bras pour remuer cent livres que pour remuer une livre; donc cette puissance qui opère la gravitation agit en raison directe de la masse des corps. Elle agit en effet tellement sur la masse des corps, non selon les surfaces, qu'un morceau d'or réduit en poudre, descend dans la machine pneumatique aussi vite que la même quantité d'or étendue en feuille. La figure du corps ne change ici en rien leur gravité; ce pouvoir de gravitation agit donc sur la nature interne des corps, & non en raison des superficies.

„ On n'a jamais pu répondre à ces vérités pressantes que par une supposition aussi chimérique que les tourbillons. On suppose que la matière subtile prétendue, qui remplit tout le récipient, ne pèse point. Etrange idée, qui devient absurde ici; car il ne s'agit pas dans le cas présent

Troisième partie.

B

„ d'une matiere qui ne pese pas, mais d'une ma-
„ tiere qui ne résiste pas. Toute matiere résiste
„ par sa force d'inertie. Donc si le récipient était
„ plein, la matiere quelconque qui le remplirait ré-
„ sisterait infiniment; cela paraît démontré en ri-
„ gueur.

„ Ce pouvoir ne réside point dans la prétendue
„ matiere subtile. Cette matiere serait un fluide;
„ tout fluide agit sur les solides en raison de leurs
„ superficies; ainsi le vaisseau présentant moins de
„ surface par sa proue, fend la mer qui résisterait
„ à ses flancs. Or quand la superficie d'un corps
„ est le quarré de son diametre, la solidité de ce
„ corps est le cube de ce même diametre; le mê-
„ me pouvoir ne peut agir à la fois en raison
„ du cube & du quarré; donc la pesanteur, la
„ gravitation n'est point l'effet de ce fluide. De
„ plus, il est impossible que cette prétendue ma-
„ tiere subtile ait d'un côté assez de force pour
„ précipiter un corps de cinquante-quatre mille
„ pieds de haut en une minute, (car telle est la
„ chute des corps) & que de l'autre elle soit assez
„ impuissante pour ne pouvoir empêcher le pendule
„ du bois le plus léger de remonter de vibration en
„ vibration dans la machine pneumatique dont cet-
„ te matiere imaginaire est supposée remplir exacte-
„ ment tout l'espace. Je ne craindrai donc point
„ d'affirmer, que, si l'on découvrirait jamais une im-
„ pulsion, qui fût la cause de la pesanteur des corps
„ vers une centre, en un mot, la cause de la gra-
„ vitation, de l'attraction universelle, cette impul-
„ sion serait d'une toute autre nature que celle qui
„ nous est connue."

Cette philosophie fut d'abord très mal reçue; mais il y a des gens dont le premier aspect choque & auxquels on s'accoutume.

La contradiction est utile; mais l'auteur du *Spectacle de la nature*, n'a-t-il pas un peu outré ce service rendu à esprit humain, lorsqu'à la fin de son *Histoire du ciel* il a voulu donner des ridicules à *Newton*, & ramener les tourbillons sur les pas d'un écrivain nommé *Privat de Molière*?

Il vaudrait mieux, dit-il, (b) se tenir en repos que d'exercer laborieusement sa géométrie à calculer & à mesurer des actions imaginaires, & qui ne nous apprennent rien, &c.

Il est pourtant assez reconnu que *Galilée*, *Kepler* & *Newton* nous ont appris quelque chose. Ce discours de Mr. *Pluche* ne s'éloigne pas beaucoup de celui que Mr. *Algarotti* rapporte dans le *Neutonianismo per le dame*, d'un brave Italien qui disait: *Souffrirons-nous qu'un Anglais nous instruisse?*

Pluche va plus loin, (i) il raille; il demande comment un homme dans une encognure de l'église *Notre-Dame* n'est pas attiré & colé à la muraille?

Hugens & *Newton* auront donc en vain démontré, par le calcul de l'action des forces centrifuges & centripètes, que la terre est un peu aplatie vers les poles. Vient un *Pluche* qui vous dit froidement, que les terres ne doivent être plus hautes vers l'équateur qu'afin que les vapeurs s'élèvent plus dans l'air, & que les *Negres de l'Afrique* ne soient pas brûlés de l'ardeur du soleil.

Voilà, je l'avoue, (k) une plaisante raison. Il

(i) Tome II. pag. 299.

(j) Pag. 300.

(k) Pag. 210.

s'agissait alors de savoir si, par les loix mathématiques, le grand cercle de l'équateur terrestre surpasse le cercle du méridien d'un cent soixante & dix-huitième; & on veut nous persuader que si la chose est ainsi, ce n'est point en vertu de la théorie des forces centrales, mais uniquement pour que les Negres aient environ cent soixante & dix-huit gouttes de vapeurs sur leurs têtes tandis que les habitans du Spitzberg n'en auront que cent soixante & dix-sept.

Le même *Pluche* continuant ses railleries de collègue, dit ces propres paroles: „ Si l'attraction a pu „ élargir l'équateur qui empêchera de demander „ si ce n'est pas l'attraction qui a mis en saillie le „ devant du globe de l'œil, ou qui a élané au milieu du visage de l'homme ce morceau de cartilage qu'on appelle le nez? (1) ”

Ce qu'il y a de pis, c'est que l'*Histoire du ciel* & le *Spéctacle de la nature* contiennent de très bonnes choses pour les commençans, & que les erreurs ridicules prodiguées à côté de vérités utiles, peuvent aisément égarer des esprits qui ne sont pas encor formés.

B A D A U T.

Quand on dira que *badaut* vient de l'Italien *badare*, qui signifie regarder, s'arrêter, perdre son tems, on ne dira rien que d'assez vraisemblable. Mais il serait ridicule de dire avec le Dictionnaire de Trévoux que *badaut* signifie sot, niais, ignorant, stoli-

(1) En effet, *Maupertuis*, dans un petit livre intitulé *la Vénus physique*, avança cette étrange opinion.

bus, *stupidus*, *bardus*, & qu'il vient du mot latin *badaldus*.

Si on a donné ce nom au peuple de Paris plus volontiers qu'à un autre, c'est uniquement parce qu'il y a plus de monde à Paris qu'ailleurs, & par conséquent plus de gens inutiles qui s'attroupent pour voir le premier objet auquel ils ne sont pas accoutumés, pour contempler un charlatan, ou deux femmes du peuple qui se disent des injures, ou un charretier dont la charrette sera renversée, & qu'ils ne relèveront pas. Il y a des badauds partout, mais on a donné la préférence à ceux de Paris.

B A I S E R.

J'En demande pardon aux jeunes gens & aux jeunes demoiselles ; mais ils ne trouveront point ici peut-être ce qu'ils chercheront. Cet article n'est que pour les savans & les gens sérieux auxquels il ne convient gueres.

Il n'est que trop question de baiser dans les comédies du tems de *Moliere*. Champagne, dans la comédie de la *Mere coquette*, demande des baisers à Laurette : elle lui dit ;

*Tu n'est donc pas content ? vraiment c'est une honte ;
Je t'ai baisé deux fois,*

Champagne lui répond,

Quoi, tu baisses par compte ?

Les valets demandaient toujours des baisers aux soubrettes ; on se baisait sur le théâtre. Cela était

d'ordinaire très fade & très insupportable , surtout dans des acteurs assez vilains , qui faisaient mal au cœur.

Si le lecteur veut des baisers, qu'il en aille chercher dans le *Pastor Fido*; il y a un chœur entier où il n'est parlé que de baisers (*m*); & la pièce n'est fondée que sur un baiser que *Mirtillo* donna un jour à la belle *Amarilli* au jeu du Colin-Maillard, *un baccio molto saporito*.

On connaît le chapitre sur les baisers, dans lequel *Jean de la Caza* archevêque de Benevent dit, qu'on peut se baiser de la tête aux pieds. Il plaint les grands nez qui ne peuvent s'approcher que difficilement; & il conseille aux dames qui ont le nez long d'avoir des amans camus.

(*m*) *Bacci pur bocca curiosa e scaltra*
O seno, o fronte, o mano: unqua non fia
Che parte alcuna in bella donna bacci,
Che bacciatrice sia
Se non la bocca; oye l'una alma & l'altra
Corre, e si baccia anche ella, e con vivaci
Spiriti pellegrini
Dà vita al bel tesoro,
Di bacianti rubini &c.

Il y a quelque chose de semblable dans ces vers français dont on ignore l'auteur.

De cent baisers dans votre ardente flamme,
 Si vous pressez belle gorge & beaux bras,
 C'est vainement; ils ne le rendent pas.
 Baisez la bouche, elle répond à l'ame.
 L'ame se colle aux lèvres de rubis,
 Aux dents d'ivoire, à la langue amoureuse,
 Ame contre ame alors est fort heureuse.
 Deux n'en font qu'une; & c'est un paradis.

Le baiser était une maniere de saluer très ordinaire dans toute l'antiquité. *Plutarque rapporte* que les conjurés avant de tuer *César*, lui baisèrent le visage, la main & la poitrine. *Tacite* dit, que lorsque son beau-pere *Agricola* revint de Rome, *Domitien* le reçut avec un froid baiser, ne lui dit rien, & le laissa confondu dans la foule. L'inférieur qui ne pouvait parvenir à saluer son supérieur en le baisant, appliquait sa bouche à sa propre main, & lui envoyait ce baiser qu'on lui rendait de même si on voulait.

On employait même ce signe pour adorer les Dieux. *Job*, (n) dans sa parabole, qui est peut-être le plus ancien de nos livres connus, dit, „ qu'il „ n'a point adoré le soleil & la lune comme les autres Arabes, qu'il n'a point porté sa main à sa „ bouche „ en regardant ces astres.

Il ne nous est resté, dans notre Occident, de cet usage si antique, que la civilité puérile & bonnête, qu'on enseigne encor dans quelques petites villes aux enfans, de baiser leur main droite quand on leur donne quelque sucrerie.

C'était une chose horrible de trahir en baisant; c'est ce qui rend l'assassinat de *César* encor plus odieux. Nous connaissons assez les baisers de *Judas*; ils sont devenus proverbe.

Joab, l'un des capitaines de *David*, étant fort jaloux d'*Amaza* autre capitaine, lui dit; (o) Bon jour mon frere, & il prit de sa main le menton d'*Amaza* pour le baiser, & de l'autre main il tira sa grande épée & l'assassina d'un seul coup, si terrible que toutes ses entrailles lui sortirent du corps.

(n) *Job* chap. xxxi. (o) Livre II. des Rois ch. II.

On ne trouve aucun baïser dans les autres assassins assez fréquens qui se commirent chez les Juifs, si ce n'est peut-être les baisers que donna *Judith* au capitaine *Holoferne* avant de lui couper la tête dans son lit lorsqu'il fut endormi; mais il n'en est pas fait mention, & la chose n'est que vraisemblable.

Dans une tragédie de *Shakspéar* nommée *Othello*, cet *Othello* qui est un Negre, donne deux baisers à sa femme avant de l'étrangler. Cela paraît abominable aux honnêtes gens; mais des partisans de *Shakspéar* disent que c'est la belle nature, surtout dans un Negre.

Lorsqu'on assassina *Jean Galeas Sforza* dans la cathédrale de Milan le jour de St. Etienne, les deux *Médicis* dans l'église de la Reparata, l'amiral *Coligni*, le prince d'*Orange*, le maréchal d'*Ancre*, les freres de *Witt*, & tant d'autres; du moins on ne les baïsa pas.

Il y avait chez les anciens je ne fais quoi de symbolique & de sacré attaché au baïser, puisqu'on baïsait les statues des Dieux & leurs barbes, quand les sculpteurs les avaient figurés avec de la barbe. Les initiés se baïsaient aux mysteres de *Cérès* en signe de concorde.

Les premiers chrétiens & les premieres chrétiennes se baïsaient à la bouche dans leurs agapes. Ce mot signifiait *repas d'amour*. Ils se donnaient le saint baïser, le baïser de paix, le baïser de frere & de sœur, *agion filema*. Cet usage dura plus de quatre siècles, & fut enfin aboli à cause des conséquences. Ce furent ces baisers de paix, ces agapes d'amour, ces noms de *frere* & de *sœur*, qui attirerent longtems aux chrétiens peu connus, ces imputations de dé-

bauche dont les prêtres de *Jupiter* & les prêtresses de *Vesta* les chargerent. Vous voyez dans *Pétrone* & dans d'autres auteurs profanes que les dissolus se nommaient *frere* & *jeur*. On crut que chez les chrétiens les mêmes noms signifiaient les mêmes infamies. Ils servirent innocemment eux-mêmes à répandre ces accusations dans l'empire Romain.

Il y eut dans le commencement dix-sept sociétés chrétiennes différentes, comme il y en eut neuf chez les Juifs en comptant les deux espèces de Samaritains. Les sociétés qui se flattaient d'être les plus orthodoxes accusaient les autres des impuretés les plus inconcevables. Le terme de *gnostique* qui fut d'abord si honorable & qui signifiait *savant, éclairé, pur*, devint un terme d'horreur & de mépris, un reproche d'hérésie. *St. Epiphane* au troisième siècle prétendait qu'ils se chatouillaient d'abord les uns les autres, hommes & femmes, qu'ensuite ils se donnaient des baisers fort impudiques, & qu'ils jugeaient du degré de leur foi par la volupté de ces baisers; que le mari disait à sa femme, en lui présentant un jeune initié, *Fais l'agape avec mon frere*; & qu'ils faisaient l'agape.

Nous n'osons répéter ici dans la chaste langue française (p) ce que *St. Epiphane* ajoute en grec. Nous

(p) En voici la traduction latine.

* „ Postquam enim inter se permixti fuerunt per scortationis affectum, insuper blasphemiam suam in cælum extendunt. Et suscipit quidam muliercula, itemque vir fluxum à masculino in proprias suas manus, & stant ad cælum intuentes, & immunditiam in manibus habentes, & precantur nimirum fratricidi quidem & gnostici appellati, ad patrem, ut adiut, universorum, offerentes ipsum hoc quod in manibus habent & dicunt: offerimus tibi hoc donum cor-

* *Epiphane* contra hæres. liv. 1. tom. 11.

dirons seulement que peut-être on en imposa un peu à ce Saint, qu'il se laissa trop emporter à son zèle; & que tous les hérétiques ne sont pas de vilains débauchés.

La secte des piétistes, en voulant imiter les premiers chrétiens, se donne aujourd'hui des baisers de paix en sortant de l'assemblée, & en s'appellant *mon frere, ma sœur*; c'est ce que m'avoua, il y a vingt ans, une piétiste fort jolie & fort humaine. L'ancienne coutume de baiser sur la bouche, les piétistes l'ont soigneusement conservée.

Il n'y avait point d'autre maniere de saluer les dames en France, en Allemagne, en Italie, en Angleterre; c'était le droit des cardinaux de baiser les reines sur la bouche, & même en Espagne. Ce qui est singulier, c'est qu'ils n'eurent pas la même prérogative en France où les dames eurent toujours plus de liberté que par tout ailleurs; mais *chaque pays a ses cérémonies*, & il n'y a point d'usage si général, que le hazard & l'habitude n'y aient mis quelque exception. C'eût été une incivilité, un affront, qu'une dame honnête, en recevant la première visite d'un seigneur, ne le baisât pas à la bouche malgré ses moustaches. *C'est une déplaisante coutume*, dit Montagne, *& injurieuse à nos dames d'avoir à prêter leurs levres à quiconque a trois valets à sa suite, pour mal plaisant qu'il soit.* Cette cou-

„pus CHRISTI. Et sic ipsum edunt, assumentes suam ipsorum im-
 „munditiam, & dicunt, hoc est corpus CHRISTI, & hoc est pas-
 „cha. Ideo patiuntur corpora nostra, & cognuntur confiteri passio-
 „nem CHRISTI. Eodem vero modo etiam de femina, ubi conti-
 „gerit ipsam in sanguinis fluxu esse, menstruum collectum ab ipsa
 „immunditiei sanguinem acceptum in communi edunt, & hic est
 „(inquiunt) sanguis CHRISTI.
 „(a) Liv. III. ch. v.

tume était pourtant la plus ancienne du monde.

S'il est désagréable à une jeune & jolie bouche de se coler par politesse à une bouche vieille & laide, il y avait un grand danger entre des bouches fraîches & vermeilles de vingt à vingt-cinq ans ; & c'est ce qui fit abolir enfin la cérémonie du baiser dans les mystères & dans les agapes. C'est ce qui fit enfermer les femmes chez les Orientaux , afin qu'elles ne baisassent que leurs peres & leurs freres. Coutume longtems introduite en Espagne par les Arabes.

Voici le danger : il y a un nerf de la cinquieme paire qui va de la bouche au cœur , & de là plus bas ; tant la nature à tout préparé avec l'industrie la plus délicate ; les petites glandes des levres , leur tissu spongieux , leurs mammelons veloutés , leur peau fine , chatouilleuse , leur donne un sentiment exquis & voluptueux , lequel n'est pas sans analogie avec une partie plus cachée & plus sensible encore. La pudeur peut souffrir d'un baiser longtems favorisé entre deux piétistes de dix-huit ans.

Il est à remarquer que l'espece humaine , les tourterelles & les pigeons , sont les seules qui connaissent les baisers ; de-là est venu chez les Latins le mot *columbatim* , que notre langue n'a pu rendre. Il n'y a rien dont on n'ait abusé. Le baiser destiné par la nature à la bouche , a été prostitué souvent à des membranes qui ne semblaient pas faites pour cet usage. On fait de quoi les templiers furent accusés.

Nous ne pouvons honnêtement traiter plus au long ce sujet intéressant , quoique Montagne dise ,

Il en faut parler sans vergogne, nous prononçons hardiment tuer, dérober, trahir, & nous n'oserions prononcer qu'entre les dents choses agréables.

B A N N I S S E M E N T.

Bannissement à tems ou à vie, peine à laquelle on condamne les délinquans, ou ceux qu'on veut faire passer pour tels.

On bannissait, il n'y a pas bien longtems, du ressort de la juridiction, un petit voleur, un petit faussaire, un coupable de voie de fait. Le résultat était qu'il devenait grand voleur, grand faussaire, & meurtrier dans une autre juridiction. C'est comme si nous jettions dans les champs de nos voisins les pierres qui nous incommoderaient dans les nôtres.

Ceux qui ont écrit sur le droit des gens, se sont fort tourmentés, pour savoir au juste si un homme qu'on a banni de sa patrie est encor de sa patrie. C'est à-peu-près comme si on demandait si un joueur qu'on a chassé de la table du jeu est encor un des joueurs.

S'il est permis à tout homme par le droit naturel de se choisir sa patrie, celui qui a perdu le droit de citoyen peut à plus forte raison se choisir une patrie nouvelle. Mais peut-il porter les armes contre ses anciens concitoyens? Il y en a mille exemples. Combien de protestans Français naturalisés en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, ont servi contre la France, & contre des armées où étaient leurs parens & leurs propres freres! Les Grecs qui

étaient dans les armées du roi de Perse ont fait la guerre aux Grecs leurs anciens compatriotes. On a vu les Suisses au service de la Hollande tirer sur les Suisses au service de la France. C'est encor pis que de se battre contre ceux qui vous ont banni; car après tout, il semble moins mal honnête de tirer l'épée pour se venger, que de la tirer pour de l'argent.

BANQUEROUTE.

ON connaissait peu de banqueroutes en France avant le seizième siècle. La grande raison, c'est qu'il n'y avait point de banquiers. Des Lombards, des juifs prêtaient sur gages au denier dix : on commerçait argent comptant. Le change, les remises en pays étranger étaient un secret ignoré de tous les juges.

Ce n'est pas que beaucoup de gens ne se ruinaient ; mais cela ne s'appellait point *banqueroute* ; on disait *déconfiture* ; ce mot est plus doux à l'oreille. On se servait du mot de *rompture* dans la coutume du Boulonnais ; mais *rompture* ne sonne pas si bien.

Les banqueroutes nous viennent d'Italie, *bancarotto*, *bancarotta*, *gambarotta* & la *justicia non impicar*. Chaque négociant avait son banc dans la place du change ; & quand il avait mal fait ses affaires, qu'il se déclarait *fallito*, & qu'il abandonnait son bien à ses créanciers moyennant qu'il retînt une bonne partie pour lui, il était libre & réputé très galant homme. On n'avait rien à lui dire, son banc était cassé, *banco rotto*, *banca rotta* ; il pouvait même dans certaines

viles garder tous ses biens & frustrer ses créanciers, pourvu qu'il s'affût le derriere nud sur une pierre en présence de tous les marchands. C'était une dérivation douce de l'ancien proverbe romain *solvere aut in ære aut in cute*, payer de son argent ou de sa peau. Mais cette coutume n'existe plus; les créanciers ont préféré leur argent au derriere d'un banqueroutier.

En Angleterre & dans d'autres pays, on se déclare banqueroutier dans les gazettes. Les associés & les créanciers s'assemblent en vertu de cette nouvelle, qu'on lit dans les cassés, & ils s'arrangent comme ils peuvent.

Comme parmi les banqueroutes il y en a souvent de frauduleuses, il a fallu les punir. Si elles sont portées en justice, elles sont partout regardées comme un vol, & les coupables partout condamnés à des peines ignominieuses.

Il n'est pas vrai qu'on ait statué en France peine de mort contre les banqueroutiers sans distinction. Les simples faillites n'emportent aucune peine; les banqueroutiers frauduleux furent soumis à la peine de mort aux états d'Orléans sous *Charles IX*, & aux états de Blois en 1586; mais ces édits renouvelés par *Henri IV* ne furent que comminatoires.

Il est trop difficile de prouver qu'un homme s'est déshonoré exprès, & a cédé volontairement tous ses biens à ses créanciers pour les tromper. Dans le doute, on s'est contenté de mettre le malheureux au pilori, ou de l'envoyer aux galeres, quoique d'ordinaire un banquier soit un fort mauvais forçat.

Les banqueroutiers furent fort favorablement trai-

tés la dernière année du règne de *Louis XIV*; &, pendant la régence. Le triste état où l'intérieur du royaume fut réduit, la multitude des marchands qui ne pouvaient ou qui ne voulaient pas payer, la quantité d'effets invendus ou invendables, la crainte de l'interruption de tout commerce obligèrent le gouvernement en 1715, 1716, 1718, 1721, 1722 & 1726 à faire suspendre toutes les procédures contre tous ceux qui étaient dans le cas de la faillite. Les discussions de ces procès furent renvoyées aux juges consuls; c'est une juridiction de marchands très experts dans ces cas, & plus faite pour entrer dans ces détails de commerce que des parlemens qui ont toujours été plus occupés des loix du royaume que de la finance. Comme l'état faisait alors banqueroute, il eût été trop dur de punir les pauvres bourgeois banqueroutiers.

Nous avons eu depuis des hommes considérables, banqueroutiers frauduleux; mais ils n'ont pas été punis.

Un homme de lettres de ma connaissance perdit quatre-vingt mille francs à la banqueroute d'un magistrat *important*, qui avait eu plusieurs millions net en partage de la succession de monsieur son père, & qui, outre l'*importance* de sa charge & de sa personne, possédait encore une dignité assez *importante* à la cour. Il mourut malgré tout cela. Et monsieur son fils, qui avait acheté aussi une charge *importante*, s'empara des meilleurs effets.

L'homme de lettres lui écrivit, ne doutant pas de sa loyauté, attendu que cet homme avait une dignité d'homme de loi. L'*important* lui manda qu'il protégerait toujours les gens de lettres, s'enfuit & ne paya rien.

 B A P T Ê M E.

Nous ne parlons point du baptême en théologiens ; nous ne sommes que de pauvres gens de lettres qui n'entrons jamais dans le sanctuaire.

Les Indiens, de tems immémorial, se plongeant, & se plongent encor dans le Gange. Les hommes qui se conduisent toujours par les sens, imaginèrent aisément que ce qui lavait le corps lavait aussi l'ame. Il y avait de grandes cuves dans les souterrains des temples d'Egypte pour les prêtres & pour les initiés.

*O nimium faciles qui trifida crimina cœdis
Flumina tolli posse putatis aqua.*

Le vieux Boudier, à l'âge de quatre-vingt ans, traduisit comiquement ces deux vers :

C'est une drole de maxime,
Qu'une lessive efface un crime.

Comme tout signe est indifférent par lui-même, DIEU daigna consacrer cette coutume chez le peuple Hébreu. On baptisait tous les étrangers qui venaient s'établir dans la Palestine ; ils étaient appelés *profélites de domicile*.

Ils n'étaient pas forcés à recevoir la circoncision ; mais seulement à embrasser les sept préceptes des Noachides, & à ne sacrifier à aucun Dieu des étrangers. Les profélites de justice étaient circoncis & baptisés ; on baptisait aussi les femmes profélites, toutes nues, en présence de trois hommes.

Les juifs les plus dévots venaient recevoir le baptême

rême de la main des prophètes les plus vénérés par le peuple. C'est pourquoi on courut à St. Jean qui baptisait dans le Jourdain.

JESUS-CHRIST même qui ne baptisa jamais personne, daigna recevoir le baptême de Jean. Cet usage ayant été longtems un accessoire de la religion judaïque, reçut une nouvelle dignité, un nouveau prix de notre Sauveur même; il devint le principal rite & le sceau du christianisme. Cependant les quinze premiers évêques de Jérusalem furent tous juifs. Les chrétiens de la Palestine conserverent très longtems la circoncision. Les chrétiens de St. Jean ne reçurent jamais le baptême du CHRIST.

Plusieurs autres sociétés appliquèrent un cautère au baptisé avec un fer rouge, déterminées à cette étonnante opération par ces paroles de St. Jean-Baptiste, rapportées par St. Luc; *Je baptise par l'eau, mais celui qui vient après moi baptisera par le feu.*

Les Séleuciens, les Herminiens & quelques autres en usaient ainsi. Ces paroles, *il baptisera par le feu*, n'ont jamais été expliquées. Il y a plusieurs opinions sur le baptême de feu dont St. Luc & St Matthieu parlent. La plus vraisemblable, peut-être, est que c'étoit une allusion à l'ancienne coutume des dévots à la déesse de Syrie, qui après s'être plongés dans l'eau s'imprimaient sur le corps des caractères avec un fer brûlant. Tout étoit superstition chez les misérables hommes; & JESUS substitua une cérémonie sacrée, un symbole efficace & divin à ces superstitions ridicules. (q).

(q) On s'imprimait ces stigmates principalement au cou & au poignet, afin de mieux faire savoir par ces marques apparentes,

Dans les premiers siècles du christianisme, rien n'était plus commun que d'attendre l'agonie pour recevoir le baptême. L'exemple de l'empereur *Constantin* en est une assez forte preuve. *St. Ambroise* n'était pas encore baptisé quand on le fit évêque de Milan. La coutume s'abolit bientôt d'attendre la mort pour se mettre dans le bain sacré.

DU BAPTÊME DES MORTS.

On baptisa aussi les morts. Ce baptême est constaté par ce passage de *St. Paul* dans sa lettre aux Corinthiens: *Si on ne ressuscite point, que seront ceux qui reçoivent le baptême pour les morts?* C'est ici un point de fait. Ou l'on baptisait les morts mêmes, ou l'on recevait le baptême en leur nom, comme on a reçu depuis des indulgences pour délivrer du purgatoire les âmes de ses amis & de ses parents.

St. Epiphane & *St. Chrysostome* nous apprennent que dans quelques sociétés chrétiennes, & principalement chez les Marcionites, on mettait un vivant

qu'on était initié & qu'on appartenait à la déesse. Voyez le chapitre de la déesse de Syrie écrit par un initié & inséré dans *Lucien. Pléarque*, dans son *Traité de la superstition*, dit, que cette déesse donnait des ulcères au gras des jambes de ceux qui mangeaient des viandes défendues. Cela peut avoir quelque rapport avec le Deutéronome, qui après avoir défendu de manger de l'ixion, du grison, du chameau, de l'anguille &c., dit, *Si vous n'observez pas ces commandemens vous serez maudits &c. . . Le Seigneur vous donnera des ulcères malins dans les genoux & dans les gras des jambes.* (*) C'est ainsi que le mensonge était en Syrie l'ombre de la vérité hébraïque.

Le baptême par le feu, c'est-à-dire ces stigmates étaient presque partout en usage. Vous lisez dans *Ezéchiel*; (**) *Tuez tout, vieillards, enfans, filles, excepté ceux qui seront marqués du thau.* Voyez dans l'Apocalypse, (***) *Ne frappez point la terre, la mer & les arbres jusqu'à ce que nous ayons marqué les serviteurs de DIEU sur le front.* Et le nombre des marqués était de cent quarante-quatre mille.

(*) Chap. xxviii. vs. 35. (**) Chap. ix. vs. 9.

(***) Chap. vii. vs. 4 & 5.

sous le lit d'un mort; on lui demandait s'il voulait être baptisé; le vivant répondait oui; alors on prenait le mort, & on le plongeait dans une cuve. Cette coutume fut bientôt condamnée; *St. Paul* en fait mention, mais il ne la condamne pas; au contraire, il s'en sert comme d'un argument invincible qui prouve la résurrection.

DU BAPTÊME D'ASPERSION.

Les Grecs conserverent toujours le baptême par immersion. Les Latins, vers la fin du huitième siècle, ayant étendu leur religion dans les Gaules & la Germanie, & voyant que l'immersion pouvait faire périr les enfans dans des pays froids, substituèrent la simple aspersion; ce qui les fit souvent anathématiser par l'église grecque.

On demanda à *St. Cyprien* évêque de Carthage, si ceux-là étaient réellement baptisés, qui s'étaient fait seulement arroser tout le corps? Il répond dans sa soixante & seizième lettre, „ que plusieurs „ églises ne croyaient pas que ces arrosés fussent „ chrétiens; que pour lui il pense qu'ils sont chré- „ tiens, mais qu'ils ont une grace infiniment moins „ dre que ceux qui ont été plongés trois fois selon „ l'usage. ”

On était initié chez les chrétiens dès qu'on avait été plongé; avant ce tems on n'était que cathécumène. Il fallait pour être initié avoir des répondans, des cautions, qu'on appelait d'un nom qui répond à *parains*, afin que l'église s'assurât de la fidélité des nouveaux chrétiens, & que les mystères ne fussent point divulgués. C'est pourquoi, dans les

premiers siècles, les gentils furent généralement aussi mal instruits des mystères des chrétiens que ceux-ci l'étaient des mystères d'*Isis* & de *Cérès Eleusine*.

Cyrille d'Alexandrie, dans son écrit contre l'empereur *Julien*, s'exprime ainsi : *Je parlerais du baptême, si je ne craignais que mon discours ne parvint à ceux qui ne sont pas initiés.* Il n'y avait alors aucun culte qui n'eût ses mystères, ses associations, ses cathécumènes, ses initiés, ses profès. Chaque secte exigeait de nouvelles vertus, & recommandait à ses pénitens une nouvelle vie. *Initium novæ vitæ*, & de-là le mot d'*initiation*. L'initiation des chrétiens & des chrétiennes était d'être plongés tout nus dans une cuve d'eau froide; la rémission de tous les péchés était attachée à ce signe. Mais la différence entre le baptême chrétien & les cérémonies grecques, syriennes, égyptiennes, romaines, était la même qu'entre la vérité & le mensonge. JESUS-CHRIST était le grand-prêtre de la nouvelle loi.

Dès le second siècle, on commença à baptiser des enfans; il était naturel que les chrétiens desirassent que leurs enfans, qui auraient été damnés sans ce sacrement, en fussent pourvus. On conclut enfin, qu'il fallait le leur administrer au bout de huit jours; parce que, chez les Juifs, c'était à cet âge qu'ils étaient circoncis. L'église grecque est encor dans cet usage.

Ceux qui mouraient dans la première semaine étaient damnés, selon les pères de l'église les plus rigoureux. Mais *Pierre Chrysologue* au cinquième siècle imagina les *limbes*, espèce d'enfer mitigé, & pro-

prement bord d'enfer, fauxbourg d'enfer, où vont les petits enfans morts sans baptême, & où les patriarches restaient avant la descente de JESUS-CHRIST aux enfers. De sorte que l'opinion que JESUS-CHRIST était descendu aux limbes, & non aux enfers, a prévalu depuis.

Il a été agité si un chrétien dans les déserts d'Arabie pouvait être baptisé avec du sable? On a répondu que non. Si on pouvait baptiser avec de l'eau-rose? & on a décidé qu'il fallait de l'eau pure; que cependant on pouvait se servir d'eau bourbeuse. On voit aisément que toute cette discipline a dépendu de la prudence des premiers pasteurs qui l'ont l'établie.

L'empereur *Julien* le philosophe, dans son immortelle satyre des *Césars*, met ces paroles dans la bouche de *Constance* fils de *Constantin*: „ Quiconque se sent „ coupable de viol, de meurtre, de rapine, de fa- „ crilege & de tous les crimes les plus abominables, „ dès que je l'aurai lavé avec cette eau, il sera net „ & pur.” Cette critique paraît très injuste; car non-seulement chez les chrétiens, mais chez tous les autres peuples qui recevaient l'initiation du baptême, il fallait que le baptême fût accompagné du repentir & d'une pénitence; l'eau ne lavait l'ame qu'en qualité de symbole; c'était la vertu qui devait la purifier. Voyez *Expiation*.

A l'égard des enfans incapables de pécher, le baptême seul les purifiait. Il ne faut pas oublier que dans le siècle passé il s'éleva une petite secte de quelques fanatiques qui prétendirent qu'on devait tuer tous les enfans nouvellement baptisés, que c'était leur faire le plus grand bien possible, en les pré-

servant des crimes qu'ils auraient commis s'ils avaient vécu, & en leur procurant la vie éternelle. On fait assez qu'il n'y a rien de si saint que les hommes n'aient corrompu.

Les Anabaptistes & quelques autres communions qui sont hors du giron, ont cru qu'il ne fallait baptiser, initier personne qu'en connoissance de cause. Vous faites promettre, disent ils, qu'on fera de la société chrétienne : mais un enfant ne peut s'engager à rien. Vous lui donnez un répondant, un parrain : mais c'est un abus d'un ancien usage. Cette précaution était très convenable dans le premier établissement. Quand des inconnus, hommes faits, femmes & filles adultes venaient se présenter aux premiers disciples pour être reçus dans la société, pour avoir part aux aumônes, ils avaient besoin d'une caution qui répondit de leur fidélité ; il fallait s'assurer d'eux : ils juraient d'être à vous : mais un enfant est dans un cas diamétralement opposé. Il est arrivé souvent qu'un enfant baptisé par des Grecs à Constantinople, a été ensuite circoncis par des Turcs ; chrétien à huit jours, musulman à treize ans, il a trahi les sermens de son parrain. C'est une des raisons que les Anabaptistes peuvent alléguer ; mais cette raison qui serait bonne en Turquie, n'a jamais été admise dans des pays chrétiens, où le baptême assure l'état d'un citoyen. Il faut se conformer aux loix & aux rites de sa patrie.

Les Grecs rebaptisent les Latins qui passent d'une de nos communions latines à la communion grecque ; l'usage était dans le siècle passé que ces cathécumènes prononçaient ces paroles : *Je crache sur mon pe-*

re & ma mere qui m'ont fait mal baptiser. Peut-être cette coutume dure encore & durera long-tems dans les provinces.

BARAC ET DEBORA,

ET PAR OCCASION DES CHARS
DE GUERRE.

Nous ne prétendons point discuter ici en quel tems *Barac* fut chef du peuple Juif, pourquoi étant chef, il laissa commander son armée par une femme; si cette femme nommée *Débora* avait épousé *Lapidotb*; si elle était la parente ou l'amie de *Barac*, ou même sa fille ou sa mere; ni quel jour se donna la bataille du Thabor en Galilée entre cette *Débora* & le capitaine *Sizara* général des armées du roi *Jabin*, lequel *Sizara* commandait vers la Galilée une armée de trois cents mille fantassins, dix mille cavaliers & trois mille chars armés en guerre, si l'on en croit l'historien *Joseph*. (r)

Nous laisserons même ce *Jabin* roi d'un village nommé *Azor*, qui avait plus de troupes que le grand Turc. Nous plaignons beaucoup la destinée de son grand-visir *Sizara* qui ayant perdu la bataille en Galilée, faute de son chariot à quatre chevaux & s'enfuit à pied pour courir plus vite. Il alla demander l'hospitalité à une sainte femme juive qui lui donna du lait, & qui lui enfonça un grand clou de charrette dans la tête, quand il fut endormi. Nous

(r) Antiq. jud. liv. v.

en hommes très fâchés ; mais ce n'est pas cela dont il s'agit : nous voulons parler des chariots de guerre.

C'est au pied du mont Thabor , auprès du torrent de Cifon , que se donna la bataille. Le mont Thabor est une montagne escarpée dont les branches un peu moins hautes s'étendent dans une grande partie de la Galilée. Entre cette montagne & les rochers voisins est une petite plaine semée de gros cailloux , & impraticable aux évolutions de la cavalerie. Cette plaine est de quatre à cinq cents pas. Il est à croire que le capitaine *Sizara* n'y rangea pas ses trois cents mille hommes en bataille ; ses trois mille chariots auraient difficilement manœuvré dans cet endroit.

Il est à croire que les Hébreux n'avaient point des chariots de guerre dans un pays uniquement renommé pour les ânes : mais les Asiatiques s'en servaient dans les grandes plaines.

Confucius , (s) ou plutôt *Confutsé* dit positivement , que de tems immémorial les vicerois des provinces de la Chine étaient tenus de fournir à l'empereur chacun mille chariots de guerre attelés de quatre chevaux.

Les chars devaient être en usage longtems avant la guerre de Troie , puisqu'*Homère* ne dit point que ce fût une invention nouvelle ; mais ces chars n'étaient point armés comme ceux de Babylone ; les roues ni l'essieu ne portaient point de fers tranchans.

Cette invention dut être d'abord très formidable dans les grandes plaines , surtout quand les chars étaient en grand nombre & qu'ils couraient avec im-

pétuosité, garnis de longues piques & de faux : mais quand on y fut accoutumé, il parut si aisé d'éviter leur choc, qu'ils cessèrent d'être en usage par toute la terre.

On proposa, dans la guerre de 1741, de renouveler cette ancienne invention & de la rectifier.

Un ministre d'état fit construire un de ces chariots qu'on essaya. On prétendait que dans des grandes plaines comme celles de Lutzen, on pourrait s'en servir avec avantage, en les cachant derrière la cavalerie, dont les escadrons s'ouvriraient pour les laisser passer, & les suivraient ensuite. Les généraux jugèrent que cette manœuvre serait inutile & même dangereuse, dans un tems où le canon seul gagne les batailles. Il fut répliqué qu'il y aurait dans l'armée à chars de guerre, autant de canons pour les protéger, qu'il y en aurait dans l'armée ennemie pour les fracasser. On ajouta que ces chars seraient d'abord à l'abri du canon derrière les bataillons ou escadrons, que ceux-ci s'ouvriraient pour laisser courir ces chars avec impétuosité, que cette attaque inattendue pourrait faire un effet prodigieux. Les généraux n'opposèrent rien à ces raisons; mais ils ne voulurent point jouer à ce jeu renouvelé des Perses.

B A R B E.

Tous les naturalistes nous assurent que la sécrétion qui produit la barbe, est la même que celle qui perpétue le genre-humain. Les eunuques, dit-on, n'ont point de barbe; parce qu'on leur a ôté les deux

bouteilles dans lesquelles s'élaborait la liqueur procréatrice qui devait à la fois former des hommes, & de la barbe au menton. On ajoute que la plupart des impuissans n'ont point de barbe, par la raison qu'ils manquent de cette liqueur, laquelle doit être repompée par des vaisseaux absorbans, s'unir à la lymphe nourricière, & lui fournir de petits oignons de poils sous le menton, sur les joues, &c. &c.

Il y a des hommes velus de la tête aux pieds comme les singes; on prétend que ce sont les plus dignes de propager leur espèce, les plus vigoureux, les plus prêts à tout; & on leur fait souvent beaucoup trop d'honneur, ainsi qu'à certaines dames qui sont un peu velues, & qui ont ce qu'on appelle *une belle palatine*. Le fait est que les hommes & les femmes sont tous velus de la tête aux pieds, blondes ou brunes, bruns ou blonds, tout cela est égal. Il n'y a que la paume de la main & la plante du pied qui soient absolument sans poil. La seule différence, surtout dans nos climats froids, c'est que les poils des dames, & surtout des blondes, sont plus folets, plus doux, plus imperceptibles. Il y a aussi beaucoup d'hommes, dont la peau semble très unie; mais il en est d'autres qu'on prendrait de loin pour des ours, s'ils avaient une queue.

Cette affinité constante entre le poil & la liqueur féminale, ne peut guerre se contester dans notre hémisphère. On peut seulement demander pourquoi les eunuques & les impuissans étant sans barbe ont pourtant des cheveux? La chevelure serait-elle d'un autre genre que la barbe, & que les autres poils? N'aurait-elle aucune analogie avec cette liqueur fé-

minale? Les eunuques ont des sourcils & des cils aux paupieres; voilà encor une nouvelle exception. Cela pourrait nuire à l'opinion dominante que l'origine de la barbe est dans les testicules. Il y a toujours quelques difficultés qui arrêtent tout court les suppositions les mieux établies. Les systèmes sont comme les rats qui peuvent passer par vingt petits trous, & qui en trouvent enfin deux ou trois qui ne peuvent les admettre.

Il y a un hémisphere entier qui semble déposer contre l'union fraternelle de la barbe & de la semence. Les Américains de quelque contrée, de quelque couleur, de quelque stature qu'ils soient, n'ont ni barbe au menton, ni aucun poil sur le corps, excepté les sourcils & les cheveux. J'ai des attestations juridiques d'hommes en place qui ont vécu, conversé, combattu avec trente nations de l'Amérique septentrionale; ils attestent qu'ils ne leur ont jamais vu un poil sur le corps, & ils se moquent, comme ils le doivent, des écrivains qui, se copiant les uns les autres, disent que les Américains ne sont sans poil que parce qu'ils se l'arrachent avec des pinces; comme si *Christophe Colomb*, *Fernand Cortez* & les autres conquérans avaient chargé leurs vaisseaux de ces petites pincettes avec lesquelles nos dames arrachent leurs poils folets, & en avaient distribué dans tous les cantons de l'Amérique.

J'avais cru longtems que les Esquimaux étaient exceptés de la loi générale du nouveau monde: mais on m'assure qu'ils sont imberbes comme les autres. Cependant on fait des enfans au Chili, au Pérou, en Canada, ainsi que dans notre continent barbu.

La

La virilité n'est point attachée en Amérique à des poils tirant sur le noir ou sur le jaune. Il y a donc une différence spécifique entre ces bipèdes & nous, de même que leurs lions, qui n'ont point de crinière, ne sont pas de la même espèce que nos lions d'Afrique.

Il est à remarquer que les Orientaux n'ont jamais varié sur leur considération pour la barbe. Le mariage chez eux a toujours été, & est encor l'époque de la vie où l'on ne se rase plus le menton. L'habit long & la barbe imposent du respect. Les Occidentaux ont presque toujours changé d'habit, &, si on l'ose dire, de menton. On porta des moustaches sous *Louis XIV.* jusques vers l'année 1672. Sous *Louis XIII.* c'était une petite barbe en pointe. *Henri IV.* la portait quarrée. *Charles-Quint*, *Jules II*, *François I.* remirent en honneur à leur cour la large barbe, qui était depuis longtems passée de mode. Les gens de robe alors, par gravité & par respect pour les usages de leurs peres, se faisaient raser, tandis que les courtisans en pourpoint & en petit manteau portaient la barbe la plus longue qu'ils pouvaient. Les rois alors, quand ils voulaient envoyer un homme de robe en ambassade, priaient ses confreres de souffrir qu'il laissât croître sa barbe sans qu'on se moquât de lui dans la chambre des comptes, ou des enquêtes. En voilà trop sur les barbes.



B A T A I L L O N.

O R D O N N A N C E M I L I T A I R E.

LA quantité d'hommes dont un bataillon a été successivement composé, a changé depuis l'impression de l'Encyclopédie, & on changera encor les calculs par lesquels pour tel nombre donné d'hommes on doit trouver les côtés du quarré, les moyens de faire ce quarré plein ou vuide, & de faire d'un bataillon un triangle à l'imitation du cuneus des anciens, qui n'était cependant point un triangle. Voilà ce qui est déjà à l'article *Bataillon*, & nous n'ajouterons que quelques remarques sur les propriétés, ou sur les défauts de cette ordonnance.

La méthode de ranger les bataillons sur quatre hommes de hauteur, leur donne, selon plusieurs officiers, un front fort étendu, & des flancs très faibles: le flottement, suite nécessaire de ce grand front, ôte à cette ordonnance les moyens d'avancer légèrement sur l'ennemi, & la faiblesse de ses flancs l'expose à être battu toutes les fois que ses flancs ne sont pas appuyés ou protégés; alors il est obligé de se mettre en quarré, & il devient presque immobile: voilà, dit-on, ses défauts.

Ses avantages, ou plutôt son seul avantage, c'est de donner beaucoup de feu, parce que tous les hommes qui le composent peuvent tirer; mais on croit que cet avantage ne compense pas ses défauts, surtout chez les Français.

La façon de faire la guerre aujourd'hui est tou-

te différente de ce qu'elle était autrefois. On range une armée en bataille pour être en butte à des milliers de coups de canon; on avance un peu plus ensuite pour donner & recevoir des coups de fusil, & l'armée, qui la première s'ennuie de ce tapage, a perdu la bataille. L'artillerie française est très bonne, mais le feu de son infanterie est rarement supérieur, & fort souvent inférieur à celui des autres nations. On peut dire avec autant de vérité que la nation Française attaque avec la plus grande impétuosité, & qu'il est très difficile de résister à son choc: le même homme qui ne peut pas souffrir patiemment des coups de canon pendant qu'il est immobile, & qu'il aura peur même, volera à la batterie, ira avec rage, s'y fera tuer ou enclouera le canon; c'est ce qu'on a vu plusieurs fois. Tous les grands généraux ont jugé de même des Français. Ce serait augmenter inutilement cet article que de citer des faits connus; on fait que le maréchal de Saxe voulait réduire toutes les affaires à des affaires de poste. Pour cette même raison, *les Français l'emporteront sur leurs ennemis*, dit Folard, *si on les abandonne dessus, mais ils ne valent rien si on fait le contraire.*

On a prétendu qu'il faudrait croiser la bayonnette avec l'ennemi, &, pour le faire avec plus d'avantage, mettre les bataillons sur un front moins étendu, & en augmenter la profondeur; ses flancs seraient plus sûrs, sa marche plus prompte, & son attaque plus forte.

(Cet article est de Mr. D. P. officier de l'état major.)

A D D I T I O N.

Remarquons que l'ordre, la marche, les évolutions des bataillons, tels à-peu-près qu'on les met aujourd'hui en usage, ont été rétablis en Europe par un homme qui n'était point militaire, par *Machiavel* secrétaire de Florence. Bataillons sur trois, sur quatre, sur cinq de hauteur; bataillons marchans à l'ennemi; bataillons quarrés pour n'être point entamés après une déroute; bataillons flanqués de cavalerie, tout est de lui: il apprit à l'Europe l'art de la guerre. On la faisait depuis longtems, mais on ne la savait pas.

Le grand duc voulut que l'auteur de la *Mandragore* & de *Clitie* commandât l'exercice à ses troupes, selon sa méthode nouvelle. *Machiavel* s'en donna bien de garde; il ne voulut pas que les officiers & les soldats se moquassent d'un général en manteau noir: les officiers exercèrent les troupes en sa présence, & il se réserva pour le conseil.

C'est une chose singulière, que toutes les qualités qu'il demande dans le choix d'un soldat. Il exige d'abord la *gagliardia*, & cette gaillardise signifie *vigueur alerte*; il veut des yeux vifs & assurés dans lesquels il y ait même de la gaieté; le cou nerveux, la poitrine large, le bras musculeux, les flancs arrondis, peu de ventre, les jambes & les pieds secs, tous signes d'agilité & de force.

Mais il veut surtout que le soldat ait de l'honneur, & que ce soit par honneur qu'on le mene. „ La guerre, dit-il, ne corrompt que trop les mœurs. & „ il rappelle le proverbe Italien, qui dit, *La guerre forme les voleurs, & la paix leur dresse des po-*
» *lences.*

Machiavel fait très peu de cas de l'infanterie Française ; & il faut avouer que jusqu'à la bataille de Rocroi elle a été fort mauvaise. C'était une étrange homme que ce *Machiavel*, il s'amusait à faire des vers, des comédies, à montrer de son cabinet l'art de se tuer régulièrement ; & à enseigner aux princes l'art de se parjurer, d'assassiner & d'empoisonner dans l'occasion ; grand art que le pape *Alexandre VI*, & son bâtard *César Borgia* pratiquaient merveilleusement sans avoir besoin de ces leçons.

Observons que dans tous les ouvrages de *Machiavel*, sur tant de différens sujets, il n'y a pas un mot qui rende la vertu aimable, pas un mot qui parte du cœur. C'est une remarque qu'on a faite sur *Boileau* même. Il est vrai qu'il ne fait pas aimer la vertu ; mais il la peint comme nécessaire.

B Â T A R D.

NOus n'ajouterons que deux mots à l'article *Bâtard* de l'Encyclopédie.

En Espagne, les batards ont toujours hérité. Le roi *Henri de Transjarnare* ne fut point regardé comme roi illégitime ; & cette race de bâtards, fondue dans la maison d'Autriche, a régné en Espagne jusqu'à *Philippe V*.

La race d'*Arragon*, qui régnait à Naples du tems de *Louis XII*, était bâtarde. Le comte de Dunois signait, le *bâtard d'Orléans*, & l'on a conservé longtemps des lettres du duc de Normandie roi d'Angleterre signées, *Guillaume le bâtard*. (Voyez à l'ar-

l'article *Loi* comme toutes les loix & tous les usages se contredisent.)

 B A Y L E.

Mais se peut-il que *Louis Racine* ait traité Bayle de cœur cruel & d'homme affreux dans une épître à *Jean-Baptiste Rousseau*, qui est assez peu connue, quoi qu'imprimée ?

Il compare Bayle, dont la profonde dialectique fit voir le faux de tant de systèmes, à *Marius* assis sur les ruines de Carthage.

Ainsi d'un œil content, *Marius* dans sa fuite,
Contemplant les débris de Carthage détruite.

Voilà une similitude bien peu ressemblante, comme dit Pope, *similé unlike*. *Marius* n'avait point détruit Carthage comme Bayle avait détruit de mauvais argumens. *Marius* ne voyait point ces ruines avec plaisir; au contraire, pénétré d'une douleur sombre & noble, en contemplant la vicissitude des choses humaines, il fit cette mémorable réponse, *Dis au proconsul d'Afrique que tu as vu Marius sur les ruines de Carthage. (t)*

Nous demandons en quoi *Marius* peut ressembler à Bayle ?

(t) Il semble que ce grand mot soit au-dessus de la pensée de Lucain.

Solatia fatis

*Carthago Mariusque tulit, pariterque jacentes,
Ignovère Deis.*

Carthage & *Marius* couchés sur le même sable se consolèrent & pardonnerent aux Dieux; mais ils ne sont contents ni dans *Lucain*, ni dans la réponse du Romain.

Troisième Partie.

D

On consent que *Louis Racine* donne le nom de *cœur affreux* & d'*homme cruel* à Marius, à Sylla, aux trois triumvirs &c. &c. &c. Mais à Bayle! *détestable plaisir, cœur cruel, l'homme affreux!* il ne fallait pas mettre ces mots dans la sentence portée par *Louis Racine*, contre un philosophe qui n'est convaincu que d'avoir pesé les raisons des manichéens, des pauliciens, des ariens, des eutichéens, & celles de leurs adversaires. *Louis Racine* ne proportionnait pas les peines aux délits. Il devait se souvenir que *Bayle* combattit *Spinoza* trop philosophe, & *Jurieu* qui ne l'était point du tout. Il devait respecter les mœurs de *Bayle*, & apprendre de lui à raisonner. Mais il était janséniste, c'est-à-dire, il savait les mots de la langue du jansénisme & les employait au hazard.

Vous appelleriez avec raison *cruel* & *affreux*, un homme puissant qui commanderait à ses esclaves sous peine de mort, d'aller faire une moisson de froment où il aurait semé des chardons; qui donnerait aux uns trop de nourriture, & qui laisserait mourir de faim les autres, qui tuerait son fils aîné pour laisser un gros héritage au cadet. C'est-là ce qui est affreux & cruel; *Louis Racine!* On prétend que c'est-là le Dieu de tes jansénistes: mais je ne le crois pas.

O gens de parti! gens attaqués de la jaunisse, vous verrez toujours tout jaune.

Et à qui l'héritier non-penseur d'un pere qui avait cent fois plus de goût que de philosophie, adressait-il sa malheureuse épître dévote contre le vertueux *Bayle*? A *Rousseau*, à un poëte qui pensait encor moins, à un homme dont le principal mérite avait

consisté dans des épigrammes qui révoltent l'honnêteté la plus indulgente, à un homme qui s'était étudié à mettre en rimes riches la sodomie & la bestialité, qui traduisait tantôt un psaume & tantôt une ordure du moyen de parvenir, à qui il était égal de chanter JESUS-CHRIST ou *Giton*. Tel était l'apôtre à qui *Louis Racine* déférait *Bayle* comme un scélérat. Quel motif avait pu faire tomber le frere de *Phedre* & d'*Iphigénie* dans un si prodigieux travers ? Le voici ; *Roussseau* avait fait des vers pour les jansénistes qu'il croyait alors en crédit.

C'est tellement la rage de la faction qui s'est déchainée sur *Bayle*, que vous n'entendez aucun des chiens qui ont heurlé contre lui, aboyer contre *Lucrece*, *Cicéron*, *Séneque*, *Epicure*, ni contre tant de philosophes de l'antiquité. Ils en veulent à *Bayle* ; il est leur concitoyen, il est de leur siècle ; sa gloire les irrite. On lit *Bayle*, on ne lit point *Nicolas* ; c'est la source de la haine janséniste. On lit *Bayle*, on ne lit ni le révérend pere *Croijet* ni le révérend pere *Caussin*. C'est la source de la haine jésuitique.

En vain un parlement de France lui a fait le plus grand honneur, en rendant son testament valide malgré la sévérité de la loi. La démenche de parti ne connaît ni honneur ni justice. Je n'ai donc point inféré cet article pour faire l'éloge du meilleur des Dictionnaires, éloge qui sied pourtant si bien dans celui-ci ; mais dont *Bayle* n'a pas besoin. Je l'ai écrit pour rendre, si je puis, l'esprit de parti odieux & ridicule.

B E A U.

Puisque nous avons cité *Platon* sur l'amour, pourquoi ne le citerions-nous pas sur le beau, puisque le beau se fait aimer? On fera peut-être curieux de savoir, comment un Grec parlait du beau, il y a plus de deux mille ans.

„ L'homme expié dans les mystères sacrés, quand
 „ il voit un beau visage décoré d'une forme divine,
 „ ou bien quelque espèce incorporelle, sent d'abord
 „ un frémissement secret, & je ne sais quelle crain-
 „ te respectueuse; il regarde cette figure comme
 „ une divinité..... quand l'influence de la beau-
 „ té entre dans son âme par les yeux, il s'échauffe;
 „ les aîles de son âme sont arrosées, elles perdent
 „ leur dureté qui retenait leur germe, elles se li-
 „ quéfient; ces germes enflés dans les racines de
 „ ses aîles s'efforcent de sortir par toute l'espèce de
 „ l'âme, (car l'âme avait des aîles autrefois.) &c.”

Je veux croire que rien n'est plus beau que ce discours de *Platon*; mais il ne nous donne pas des idées bien nettes de la nature du beau.

Demandez à un crapaud ce que c'est que la beauté, le grand beau, le to kalon? il vous répondra que c'est sa crapaude avec deux gros yeux ronds sortant de sa petite tête, une gueule large & plate, un ventre jaune, un dos brun. Interrogez un negre de Guinée, le beau est pour lui une peau noire huileuse, des yeux enfoncés, un nez épaté.

Interrogez le diable, il vous dira que le beau est une paire de cornes, quatre griffes & une queue.

Consultez enfin les philosophes, ils vous répondront par du galimatias; il leur faut quelque chose de conforme à l'archétype du beau en essence, au to kalon.

J'assistais un jour à une tragédie auprès d'un philosophe; Que cela est beau! disait-il. Que trouvez-vous là de beau? lui dis-je; C'est, dit-il, que l'auteur a atteint son but. Le lendemain il prit une médecine qui lui fit du bien. Elle a atteint son but, lui dis-je; voilà une belle médecine? Il comprit qu'on ne peut dire qu'une médecine est belle, & que pour donner à quelque chose le nom de *beauté*, il faut qu'elle vous cause de l'admiration & du plaisir. Il convint que cette tragédie lui avait inspiré ces deux sentimens, & que c'était-là le to kalon, le beau.

Nous fîmes un voyage en Angleterre: on y joua la même pièce, parfaitement traduite; elle fit bâiller tous les spectateurs. Oh oh! dit-il, le to kalon n'est pas le même pour les Anglais & pour les Français. Il conclut après bien des réflexions, que le beau est souvent très relatif, comme ce qui est décent au Japon est indécent à Rome; & ce qui est de mode à Paris ne l'est pas à Peking; & il s'épargna la peine de composer un long traité sur le beau.

Il y a des actions que le monde entier trouve belles. Deux officiers de *César*, ennemis mortels l'un de l'autre, se portent un défi, non à qui répandra le sang l'un de l'autre derrière un buisson entier & en quarte comme chez nous; mais à qui défendra le mieux le camp des Romains, que les barbares vont attaquer. L'un des deux, après avoir repoussé les ennemis, est prêt de succomber; l'autre

tre vole à son secours , lui sauve la vie & acheve la victoire.

Un ami se dévoue à la mort pour son ami ; un fils pour son pere ; l'Algonquin , le Français , le Chinois diront tous que cela est fort *beau* , que ces actions leur font plaisir , qu'ils les admirent.

Ils en diront autant des grandes maximes de morale ; de celle-ci de Zoroastre ; *dans le doute si une action est juste , abstien-toi* ; de celle-ci de Confucius ; *oublie les injures , n'oublie jamais les bienfaits*.

Le Negre aux yeux ronds , au nez épaté , qui ne donnera pas aux dames de nos cours le nom de *Belles* , le donnera sans hésiter à ces actions & à ces maximes. Le méchant homme même reconnaîtra la beauté des vertus qu'il n'ose imiter. Le beau qui ne frappe que les sens , l'imagination & ce qu'on appelle *l'esprit* , est donc souvent incertain. Le beau qui parle au cœur ne l'est pas. Vous trouverez une foule de gens qui vous diront qu'ils n'ont rien trouvé de *beau* dans les trois quarts de l'*Iliade* ; mais personne ne vous niera que le dévouement de *Codrus* pour son peuple ne soit fort beau , supposé qu'il soit vrai.

Le frere *Attiret* , jésuite , natif de Dijon , était employé comme dessinateur dans la maison de campagne de l'empereur *Cambi* , à quelques *lis* de Pekin.

Cette maison des champs , dit-il dans une de ses lettres à Mr. *Dassaut* , est plus grande que la ville de Dijon. Elle est partagée en mille corps de logis , sur une même ligne ; chacun de ces palais a ses cours , ses parterres , ses jardins & ses eaux ; chaque façade est ornée d'or , de vernis & de peintures. Dans le

vasle enclos du parc on a élevé à la main des collines hautes de vingt jusqu'à soixante pieds. Les vallons sont arrosés d'une infinité de canaux qui vont au loin se rejoindre pour former des étangs & des mers. On se promène sur ces mers dans des barques vernies & dorées de douze à treize toises de long sur quatre de large. Ces barques portent des falcons magnifiques; & les bords de ces canaux, de ces mers & de ces étangs sont couverts de maisons toutes dans des goûts différens. Chaque maison est accompagnée de jardins & de cascades. On va d'un vallon dans un autre par des allées tournantes ornées de pavillons & de grottes. Aucun vallon ne se ressemble; le plus vaste de tous est entouré d'une colonnade, derrière laquelle sont des bâtimens dorés. Tous les appartemens de ces maisons répondent à la magnificence du dehors; tous les canaux ont des ponts de distance en distance; ces ponts sont bordés de balustrades de marbre blanc sculptées en bas-relief.

Au milieu de la grande mer on a élevé un rocher, & sur ce rocher un pavillon carré, où l'on compte plus de cent appartemens. De ce pavillon carré on découvre tous les palais, toutes les maisons, tous les jardins de cet enclos immense; il y en a plus de quatre cents. Quand l'empereur donne quelque fête, tous ces bâtimens sont illuminés en un instant; & de chaque maison on voit un feu d'artifice.

Ce n'est pas tout, au bout de ce qu'on appelle *la mer*, est une grande foire que tiennent les officiers de l'empereur. Des vaisseaux partent de la grande mer pour arriver à la foire. Les courtisans se dé-

guisent en marchands, en ouvriers de toute espece; l'un tient un caffè, l'autre un cabaret; l'un fait le métier de filou, l'autre d'archer qui court après lui. L'empereur, l'impératrice & toutes les dames de la cour viennent marchander des étoffes; les faux marchands les trompent tant qu'ils peuvent. Ils leur disent qu'il est honteux de tant disputer sur le prix, qu'ils font de mauvaises pratiques. Leurs majestés répondent qu'ils ont affaire à des fripons; les marchands se fâchent & veulent s'en aller; on les apaise: l'empereur achete tout & en fait des loteries pour toute sa cour. Plus loin sont des spectacles de toute espece.

Quand frere *Attiret* vint de la Chine à Versailles, il le trouva petit & triste. Des Allemands qui s'extasiaient en parcourant les bosquets, s'étonnaient que frere *Attiret* fût si difficile. C'est encor une raison qui me détermine à ne point faire un traité du *beau*.

B E K E R.

OU DU MONDE ENCHANTÉ, ET DU DIABLE.

CE *Baltazar Béker*, très bon homme, grand ennemi de l'enfer éternel & du diable, & encor plus de la précision, fit beaucoup de bruit en son tems par son gros livre du *Monde enchanté*.

Un *Jaques-George de Chauffepié*, prétendu continuateur de *Boyle*, assure que *Béker* apprit le grec à Groningue. *Niceron* a de bonnes raisons pour croi-

re que ce fut à Franeker. On est fort en doute à la cour sur ce point d'histoire.

Le fait est que du tems de *Béker* ministre du St. Evangile (comme on dit en Hollande) le diable avait encor un crédit prodigieux chez les théologiens de toutes les especes au milieu du dix-septieme siecle, malgré *Bayle* & les bons esprits qui commençaient à éclairer le monde. La forcellerie, les possessions, & tout ce qui est attaché à cette belle théologie, étaient en vogue dans toute l'Europe, & avaient souvent des suites funestes.

Il n'y avait pas un siecle que le roi *Jaques* lui-même, surnommé par Henri IV, *Maître Jaques*, ce grand ennemi de la communion romaine, & du pouvoir papal, avait fait imprimer sa *Démonologie* (quel livre pour un roi!) & dans cette *Démonologie* *Jaques* reconnaît des enforcellemens, des incubes, des succubes; il avoue le pouvoir du diable & du pape, qui, selon lui, a le droit de chasser *Satan* du corps des possédés; tout comme les autres prêtres.

Croirait-on bien qu'à Geneve on fit brûler en 1652, du tems de ce même *Béker*, une pauvre fille nommée *Magdelaine Chaudron*, à qui on persuada qu'elle était forcier?

Voici la substance très exacte de ce que porte le procès verbal de cette sottise affreuse, qui n'est pas le dernier monument de cette espece.

„ *Michelle* ayant rencontré le diable en sortant de
„ la ville, le diable lui donna un baiser, reçut son
„ hommage, & imprima sur sa levre supérieure &
„ à son teton droit, la marque qu'il a coutume

„ d'appliquer à toutes les personnes qu'il recon-
„ nait pour ses favorites. Ce sceau du diable est
„ un petit feing qui rend la peau insensible, com-
„ me l'affirment tous les jurisconsultes démono-
„ graphes.

„ Le diable ordonna à *Michelle Chaudron* d'en-
„ forceler deux filles. Elle obéit à son seigneur
„ ponctuellement. Les parens des filles l'accuse-
„ rent juridiquement de diablerie; les filles furent
„ interrogées & confrontées avec la coupable. El-
„ les attesterent qu'elles sentaient continuellement
„ une fourmilliere dans certaines parties de leur
„ corps, & qu'elles étaient possédées. On appella
„ les médecins, ou du moins ceux qui passaient
„ alors pour médecins. Ils visiterent les filles; ils
„ chercherent sur le corps de *Michelle* le sceau du
„ diable, que le procès verbal appelle les *marques*
„ *fataniques*. Ils y enfoncerent une longue aiguille,
„ ce qui était déjà une torture douloureuse. Il en
„ sortit du sang, & *Michelle* fit connaître par ses
„ cris que les marques fataniques ne rendent point
„ insensible. Les juges ne voyant pas de preuve
„ complete que *Michelle Chaudron* fût forcier, lui
„ firent donner la question, qui produit infaillible-
„ ment ces preuves: cette malheureuse cédant à
„ la violence des tourmens, confessa enfin tout ce
„ qu'on voulut.

„ Les médecins chercherent encor la marque fa-
„ tanique. Ils la trouverent à un petit feing noir
„ sur une de ses cuisses. Ils y enfoncerent l'aiguille;
„ les tourmens de la question avaient été si horri-
„ bles, que cette pauvre créature expirante sentit

„ à peine l'aiguille ; elle ne cria point : ainsi le cri-
 „ me fut avéré. Mais comme les mœurs commen-
 „ çaient à s'adoucir, elle ne fut brûlée qu'après
 „ avoir été pendue & étranglée”.

Tous les tribunaux de l'Europe chrétienne retentissaient encor de pareils arrêts. Cette imbécillité barbare a duré si longtems, que de nos jours, à Vurtzburg en Franconie, on a encor brûlé une forcieri en 1750.

De telles horreurs dont l'Europe était pleine, déterminèrent le bon *Béker* à combattre le diable. On eut beau lui dire, en prose & en vers, qu'il avait tort de l'attaquer, attendu qu'il lui ressemblait beaucoup, étant d'une laideur horrible ; rien ne l'arrêta ; il commença par nier absolument le pouvoir de *Satan*, & s'enhardit même jusqu'à soutenir qu'il n'existe pas. „ S'il y avait un diable, disait-il, il se vendrait de la guerre que je lui fais ”

Béker ne raisonnait que trop bien, en disant que le diable le punirait s'il existait. Les ministres ses confreres prirent le parti de *Satan* & déposèrent *Béker*.

Car l'hérétique excommunié aussi
 Au nom de Dieu. Geneve imite Rome
 Comme le singe est copiste de l'homme.

Béker entre en matiere dès le second tome. Selon lui, le serpent qui séduisit nos premiers parens n'était point un diable, mais un vrai serpent ; comme l'âne de *Balaam* était un âne véritable, & comme la balcine qui engloutit *Jonas* était une baleine réelle. C'était si bien un vrai serpent, que toute son espece qui marchait auparavant sur ses pieds, fut condam-

née à ramper sur le ventre. Jamais ni serpent, ni autre bête n'est appelée *Satan* ou *Belzébuth* ou *Diable* dans le Pentateuque. Jamais il n'y est question de *Satan*.

Le Hollandois destructeur de *Satan*, admet à la vérité des anges, mais en même tems il assure qu'on ne peut prouver par la raison qu'il y en ait; & s'il y en a, dit-il dans son chapitre huitieme du tome second, *il est difficile de dire ce que c'est. L'Ecriture ne nous dit jamais ce que c'est, en tant que cela concerne la nature, ou en quoi consiste la nature d'un esprit..... La Bible n'est pas faite pour les anges, mais pour les hommes. JESUS n'a pas été fait ange pour nous, mais homme.*

Si *Béker* a tant de scrupule sur les anges, il n'est pas étonnant qu'il en ait sur les diables; & c'est une chose assez plaisante de voir toutes les contorsions où il met son esprit pour se prévaloir des textes qui lui semblent favorables, & pour éluder ceux qui lui sont contraires.

Il fait tout ce qu'il peut pour prouver que le diable n'eut aucune part aux afflictions de *Job*, & en cela il est plus prolix que les amis de ce saint homme.

Il y a grande apparence qu'on ne le condamne que par le dépit d'avoir perdu son tems à le lire. Et je suis persuadé que si le diable lui-même avait été forcé de lire le *Monde enchanté de Béker*, il n'aurait jamais pu lui pardonner de l'avoir si prodigieusement ennuyé.

Un des plus grands embarras de ce théologien Hollandais, est d'expliquer ces paroles: *JESUS fut transporté par l'esprit au désert pour être tenté par le*

diable, par le *Knatbull*. Il n'y a point de texte plus formel. Un théologien peut écrire contre *Belzebuth* tant qu'il voudra, mais il faut de nécessité qu'il l'admette; après quoi il expliquera les textes difficiles comme il pourra.

Que si on veut savoir précisément ce que c'est que le diable, il faut s'en informer chez le jésuite *Scotus*; personne n'en a parlé plus au long. C'est bien pis que *Béker*.

En ne consultant que l'histoire, l'ancienne origine du diable est dans la doctrine des Perses. *Hariman* ou *Arimane* le mauvais principe, corrompt tout ce que le bon principe a fait de salutaire. Chez les Egyptiens *Typhon* fait tout le mal qu'il peut, tandis qu'*Osbireth*, que nous nommons *Osiris*, fait avec *Isbet* ou *Isis* tout le bien dont il est capable.

Avant les Egyptiens & les Perses, *Moizazor* chez les Indiens, s'était révolté contre DIEU, & était devenu le diable; mais enfin DIEU lui avait pardonné. Si *Béker* & les Sociniens avaient su cette anecdote de la chute des anges indiens & de leur rétablissement, ils en auraient bien profité pour soutenir leur opinion que l'enfer n'est pas perpétuel, & pour faire espérer leur grace aux damnés qui liront leurs livres.

On est obligé d'avouer que les Juifs n'ont jamais parlé de la chute des anges dans l'ancien Testament; mais il en est question dans le nouveau.

On attribua vers le tems de l'établissement du christianisme, un livre à *Enoch* septième homme après *Adam*, concernant le diable & ses associés. *Enoch* dit, que le chef des anges rebelles, était *Semioxab*;

qu'*Araciel*, *Atareulf*, *Ozampsifer* étaient ses lieutenans: que les capitaines des anges fideles étaient *Raphaël*, *Gabriel*, *Uriel* &c. ; mais il ne dit point que la guerre se fit dans le ciel; au contraire, on se battit sur une montagne de la terre, & ce fut pour des filles. *St. Jude* cite ce livre dans son épître; DIEU a gardé, dit-il, dans les ténèbres enchaînés jusqu'au jugement du grand jour les anges qui ont dégénéré de leur origine, & qui ont abandonné leur propre demeure. Malheur à ceux qui ont suivi les traces de *Caïn*, desquels *Enoch* septieme homme après *Adam* a prophétisé.

St. Pierre, dans sa seconde épître, fait allusion au livre d'*Enoch*, en s'exprimant ainsi: DIEU n'a pas épargné les anges qui ont péché; mais il les a jetés dans le tartare avec des cables de fer.

Il était difficile que *Béker* résistât à des passages si formels.

On peut demander aujourd'hui pourquoi nous appelons *Lucifer* l'esprit malin, que la traduction hébraïque & le livre attribué à *Enoch* appellent *Semixab* ou, si on veut, *Semexiab*? C'est que nous entendons mieux le latin que l'hébreu.

On a trouvé dans *Isaïe* une parabole contre un roi de Babilone. *Isaïe* lui-même l'appelle parabole. Il dit dans son quatorzieme chapitre au roi de Babilone; *A ta mort on a chanté à gorge déployée; les sapins se sont réjouis, tes commis ne viendront plus nous mettre à la taille. Comment ta hauteesse est-elle descendue au tombeau malgré les fons de tes musettes? Comment es-tu couché avec les vers & la vermine? Comment es-tu tombée du ciel étoile du matin, Helel? toi qui pressais les nations, tu es abattue en terre!*

On traduit ce mot caldéen hébraïsé *Helel*, par Lucifer. Cette étoile du matin, cette étoile de *Vénus* fut donc le diable, *Lucifer*, tombé du ciel, & précipité dans l'enfer. C'est ainsi que les opinions s'établissent, & que souvent un seul mot, une seule syllabe mal entendus, une lettre changée ou supprimée ont été l'origine de la croyance de tout un peuple. Du mot *Soracé* on a fait *St. Oreste*, du mot *Rabboni* on a fait *St. Rabboni*, qui rabonnit les maris jaloux, ou qui les fait mourir dans l'année; de *Semo sancus* on a fait *St. Simon* le magicien. Ces exemples sont innombrables.

Mais que le diable soit l'étoile de *Vénus* ou le *Semiachab* d'Enoch, ou le *Satan* des Babiloniens, ou le *Moizazor* des Indiens, ou le *Typhon* des Egyptiens, Béker a raison de dire qu'il ne fallait pas lui attribuer une si énorme puissance que celle dont nous l'avons cru revêtu jusqu'à nos derniers tems. C'est trop que de lui avoir immolé la femme de Vurtzbourg, *Magdelaine Chaudron*, le curé *Gaufredi*, la maréchale d'*Ancre*, & plus de cent mille forciers en treize cents années dans les états chrétiens. Si *Baltazar Béker* s'en était tenu à rogner les ongles au diable, il aurait été très bien reçu; mais quand un curé veut anéantir le diable, il perd sa cure.



B E T H S A M È S

O U B E T H S H E M E S H.

L Es gens du monde seront peut-être étonnés que ce mot soit le sujet d'un article; mais on ne s'adresse qu'aux savans, & on leur demande des instructions.

Bethshemesh ou Bethsamès, était un village appartenant au peuple de DIEU, situé à deux milles au nord de Jérusalem, selon les commentateurs.

Les Phéniciens ayant battu les Juifs du tems de *Samuël*, & leur ayant pris leur arche d'alliance dans la bataille, où ils leur tuerent trente mille hommes, en furent sévèrement punis par le Seigneur (u) *Per-*
cussit eos in secretiori parte natium & ebullierunt villæ
& agri..... & nati sunt mures, & facta est confusio
mortis magna in civitate. Mot-à-mot, *Il les frap-*
pa dans la plus secrète partie des fesses, & les gran-
ges & les champs bouillirent, & il nâquit des rats, &
une grande confusion de mort se fit dans la cité.

Les prophètes des Phéniciens ou Philistins, les ayant avertis qu'ils ne pouvaient se délivrer de ce fléau qu'en donnant au Seigneur cinq rats d'or & cinq anus d'or, & en lui renvoyant l'arche juive, ils accomplirent cet ordre, & renvoyerent, selon l'exprès commandement de leurs prophètes, l'arche avec les cinq rats & les cinq anus, sur une charrette attelée de deux vaches qui nourrissaient chacune leur veau, & que personne ne conduisait.

Ces

(u) Livre de *Samuel* ou 1. des Rois ch. v & vi.

Ces deux vaches amenèrent d'elles-mêmes, l'arche & les présens droit à Bethsamès ; les Betfamites, s'approchèrent & voulurent regarder l'arche. Cette liberté fut punie encor plus sévèrement que ne l'avait été la prophétation des Phéniciens. Le Seigneur frappa de mort subite soixante & dix personnes du peuple, & cinquante mille hommes de la populace.

Le révérend docteur *Kennicott* Irlandais, a fait imprimer en 1768 un commentaire français sur cette aventure, & l'a dédié à sa grandeur l'évêque d'Oxford. Il s'intitule à la tête de ce commentaire, *docteur en théologie, membre de la société royale de Londres, de l'académie Palatine, de celle de Gottingue & de l'académie des inscriptions de Paris*. Tout ce que je fais, c'est qu'il n'est pas de l'académie des inscriptions de Paris. Peut-être en est-il correspondant. Sa vaste érudition a pu le tromper ; mais les titres ne font rien à la chose.

Il avertit le public que sa brochure se vend à Paris chez *Saillant & Molini* ; à Rome chez *Monaldini*, à Venise chez *Pasquali*, à Florence chez *Cambiagi*, à Amsterdam chez *Marc-Michel Rey*, à la Haye chez *Gosse*, à Leyde chez *Jaguau*, à Londres chez *Béquet*, qui reçoivent les souscriptions.

Il prétend prouver dans sa brochure, appelée en anglais *Panphlet*, que le texte de l'Ecriture est corrompu. Il nous permettra de n'être pas de son avis. Presque toutes les bibles s'accordent dans ces expressions, soixante & dix hommes du peuple, & cinquante mille de la populace ; *de populo septuaginta viros, & quinquaginta millia plebis*.

Troisième Partie.

E

Le révérend docteur Kennicott dit au révérend mylord évêque d'Oxford, qu'autrefois il avait de forts préjugés en faveur du texte hébraïque, mais que depuis dix-sept ans sa grandeur & lui sont bien revenus de leurs préjugés après la lecture réfléchie de ce chapitre.

Nous ne ressemblons point au docteur Kennicott, & plus nous lisons ce chapitre, plus nous respectons les voies du Seigneur qui ne sont pas nos voies.

Il est impossible, dit Kennicott, à un lecteur de bonne foi, de ne se pas sentir étonné & affecté à la vue de plus de cinquante mille hommes détruits dans un seul village, & encor c'était cinquante mille hommes occupés à la moisson.

Nous avouons que cela supposerait environ cent mille personnes au moins dans ce village. Mais Mr. le docteur doit-il oublier que le Seigneur avait promis à *Abram*, que sa postérité se multiplierait comme le sable de la mer?

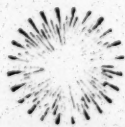
Les juifs & les chrétiens, ajoute-t-il, ne se sont point fait de scrupule d'exprimer leur répugnance à ajouter foi à cette destruction de cinquante mille soixante & dix hommes.

Nous répondons que nous sommes chrétiens, & que nous n'avons nulle répugnance à ajouter foi à tout ce qui est dans les saintes Ecritures. Nous répondrons avec le révérend pere *Dom Calmet*, que s'il fallait rejeter tout ce qui est extraordinaire & hors de la portée de notre esprit, il faudrait rejeter toute la Bible. Nous sommes persuadés que les Juifs étant conduits par DIEU même, ne devaient éprouver que des événemens marqués au sceau de la Divinité, &

absolument différens de ce qui arrive aux autres hommes. Nous osons même avancer que la mort de ces cinquante mille foixante & dix hommes est une des choses des moins surprenantes qui soient dans l'ancien Testament.

On est saisi d'un étonnement encor plus respectueux, quand le serpent d'*Eve* & l'âne de *Balaam* parlent, quand l'eau des cataractes s'élève avec la pluie quinze coudées au dessus de toutes les montagnes, quand on voit les plaies de l'Egypte & fix cents trente mille Juifs combattans fuir à pied à travers la mer ouverte & suspendue, quand *Josué* arrête le soleil & la lune à midi, quand *Samson* tue mille Philistins avec une machoire d'âne ... tout est miracle sans exception dans ces tems divins; & nous avons le plus profond respect pour tous ces miracles, pour ce monde ancien qui n'est pas notre monde, pour cette nature qui n'est pas notre nature; pour un livre divin qui ne peut avoir rien d'humain.

Mais ce qui nous étonne, c'est la liberté que prend Mr. *Kennicott* d'appeller *déistes* & *athées* ceux qui en révéant la Bible plus que lui, font d'une autre opinion que lui. On ne croira jamais qu'un homme qui a de pareilles idées soit de l'académie des inscriptions & médailles. Peut-être est-il de l'académie de Bedlam, la plus ancienne, la plus nombreuse de toutes, & dont les colonies s'étendent dans toute la terre.



B I B L I O T H É Q U E.

U Ne grande bibliothèque a cela de bon , qu'elle effraie celui qui la regarde. Deux cents mille volumes découragent un homme tenté d'imprimer ; mais malheureusement il se dit bientôt à lui-même : on ne lit point la plupart de ces livres-là , & on pourra me lire. Il se compare à la goutte d'eau qui se plaignait d'être confondue & ignorée dans l'océan ; un génie eut pitié d'elle ; il la fit avaler par une huitre. Elle devint la plus belle perle de l'Orient , & fut le principal ornement du trône du grand-Mogol. Ceux qui ne font que compilateurs , imitateurs , commentateurs , plucheurs de phrases , critiques à la petite semaine ; enfin ceux dont un génie n'a point eu pitié resteront toujours gouttes d'eau.

Notre homme travaille donc au fond de son galletas avec l'espérance de devenir perle.

Il est vrai que dans cette immense collection de livres , il y en a environ cent quatre-vingt-dix-neuf mille qu'on ne lira jamais , du-moins de suite ; mais on peut avoir besoin de les consulter une fois en sa vie. C'est un grand avantage , pour quiconque veut s'instruire , de trouver sous sa main dans le palais des rois le volume & la page qu'il cherche sans qu'on le fasse attendre , un moment. C'est une des plus nobles institutions. Il n'y a point eu de dépense plus magnifique , & plus utile.

La bibliothèque publique du roi de France est la plus belle du monde entier , moins encore par le nombre & la rareté des volumes , que par la facilité,

& la politesse avec laquelle les bibliothécaires les prêtent à tous les savans. Cette bibliothèque est sans contredit le monument le plus précieux qui soit en France.

Cette multitude étonnante de livres ne doit point épouvanter. On a déjà remarqué que Paris contient sept cents mille hommes, qu'on ne peut vivre avec tous, & qu'on choisit trois ou quatre amis. Ainsi il ne faut pas plus se plaindre de la multitude des livres, que de celle des citoyens.

Un homme, qui veut s'instruire un peu de son être, & qui n'a pas de tems à perdre, est bien embarrassé. Il voudrait lire à la fois *Hobbes*, *Spinoza*, *Bayle* qui a écrit contre eux, *Leibnitz* qui a disputé contre *Bayle*, *Clarke* qui a disputé contre *Leibnitz*, *Mallebranche* qui diffère d'eux tous, *Locke* qui passe pour avoir confondu *Mallebranche*, *Stillingfleet* qui croit avoir vaincu *Locke*, *Cudworth* qui pense être au dessus d'eux tous, parce qu'il n'est entendu de personne. On mourrait de vieillesse avant d'avoir feuilleté la centième partie des romans métaphysiques.

On est bien aise d'avoir les plus anciens livres, comme on recherche les plus anciennes médailles. C'est-là ce qui fait l'honneur d'une bibliothèque. Les plus anciens livres du monde sont les cinq *King* des Chinois, le *Sbaftahab* des brames, dont Mr. *Holwell* nous a fait connaître des passages admirables ; ce qui peut rester de l'ancien *Zoroastre*, les fragmens de *Sanboniaton* qu'*Eusebe* nous a conservés, & qui portent les caractères de l'antiquité la plus reculée. Je ne parle pas du Pentateuque qui est au dessus de tout ce qu'on en pourrait dire.

Nous avons encore la prière du véritable *Orphée*, que le hiérophante récitait dans les anciens mystères des Grecs. *Marchez dans la voie de la justice, adorez le seul maître de l'univers. Il est un; il est seul par lui-même. Tous les êtres lui doivent leur existence; il agit dans eux & par eux. Il voit tout, & jamais n'a été vu des yeux mortels.*

St. Clément d'Alexandrie, le plus savant des pères de l'église, ou plutôt le seul savant dans l'antiquité prophane, lui donne presque toujours le nom d'*Orphée de Thrace*, d'*Orphée le théologien*, pour le distinguer de ceux qui ont écrit depuis sous son nom. (v) Il cite de lui ces vers qui ont tant de rapport à la formule des mystères :

Lui seul il est parfait; tout est sous son pouvoir.
Il voit tout l'univers, & nul ne peut le voir.

Nous n'avons plus rien ni de *Musée*, ni de *Linus*. Quelques petits passages de ces prédécesseurs d'*Homère* orneraient bien une bibliothèque.

Auguste avait formé la bibliothèque nommée *Palatine*. La statue d'*Apollon* y présidait. L'empereur l'orna des bustes des meilleurs auteurs. On voyait vingt-neuf grandes bibliothèques publiques à Rome. Il y a maintenant plus de quatre mille bibliothèques considérables en Europe. Choisissez ce qui vous convient, & tâchez de ne vous pas ennuyer. Voyez *Livres*.

(v) *Strom.* liv. v.

S O U V E R A I N B I E N .

LE bien-être est rare. Le souverain bien en ce monde ne pourrait-il pas être regardé comme souverainement chimérique? Les philosophes Grecs discutèrent longuement à leur ordinaire cette question. Ne vous imaginez-vous pas, mon cher lecteur, voir des mendiants qui raisonnent sur la pierre philosophale?

Le souverain bien! quel mot! autant aurait-il valu demander ce que c'est que le souverain bleu, ou le souverain ragoût, le souverain marcher, le souverain lire, &c.

Chacun met son bien où il peut, & en a autant qu'il peut à sa façon, & à bien petite mesure.

*Quid dem, quid non dem, renuis tu quod jubet alter.
Castor gaudet equis, ovo prognatus eodem
Pugnis &c.*

Castor veut des chevaux, Pollux veut des lutteurs :
Comment concilier tant de goûts, tant d'humeurs!

Le plus grand bien est celui qui vous délecte avec tant de force, qu'il vous met dans l'impuissance totale de sentir autre chose, comme le plus grand mal est celui qui va jusqu'à nous priver de tout sentiment. Voilà les deux extrêmes de la nature humaine, & ces deux momens sont courts.

Il n'y a ni extrêmes délices, ni extrêmes tourmens qui puissent durer toute la vie : le souverain bien & le souverain mal sont des chimères.

Nous avons la belle fable de *Crantor* ; il fait comparaître aux jeux olympiques la richesse, la volupté, la fanté, la vertu ; chacune demande la pomme : la richesse dit, c'est moi qui suis le souverain bien, car avec moi on achète tous les biens, la volupté dit, la pomme m'appartient, car on ne demande la richesse que pour m'avoir : la fanté assure que sans elle il n'y a point de volupté, & que la richesse est inutile : enfin la vertu représente qu'elle est au-dessus des trois autres, parce qu'avec de l'or, des plaisirs & de la fanté, on peut se rendre très misérable si on se conduit mal. La vertu eut la pomme.

La fable est très ingénieuse ; elle le serait encore plus si *Crantor* avait dit que le souverain bien est l'assemblage des quatre rivales réunies, vertu, fanté, richesse, volupté : mais cette fable ne résout ni ne peut résoudre la question absurde du souverain bien. La vertu n'est pas un bien : c'est un devoir ; elle est d'un genre différent, d'un ordre supérieur. Elle n'a rien à voir aux sensations douloureuses ou agréables. Un homme vertueux avec la pierre & la goutte, sans appui, sans amis, privé du nécessaire, persécuté, enchaîné par un tyran voluptueux qui se porte bien, est très malheureux ; & le persécuteur insolent qui caresse une nouvelle maîtresse sur son lit de pourpre est très heureux. Dites que le sage persécuté est préférable à son indigne persécuteur ; dites que vous aimez l'un, & que vous détestez l'autre ; mais avouez que le sage dans les fers enrage. Si le sage n'en convient pas, il vous trompe, c'est un charlatan.

BIENS D'ÉGLISE.

SECTION PREMIERE.

L'Évangile défend à ceux qui veulent atteindre à la perfection, d'amaïser des trésors & de conserver leurs biens temporels. (10) *Nolite thesaurizare vobis thesauros in terra. — Si vis perfectus esse, vende, vende quæ habes, & da pauperibus — Et omnis qui reliquerit domum vel fratres, aut sorores, aut filios, aut agros propter nomen meum, centuplum accipiet, & vitam æternam possidebit.*

Les apôtres & leurs premiers successeurs ne recevaient aucun immeuble, ils n'en acceptaient que le prix; & après avoir prélevé ce qui était nécessaire pour leur subsistance, ils distribuaient le reste aux pauvres. *Saphire & Ananie* ne donnerent pas leurs biens à *St. Pierre*, mais ils le vendirent & lui en apportèrent le prix. *Vende quæ habes & da pauperibus.*

L'église possédait déjà des biens fonds considérables sur la fin du troisième siècle, puisque *Dioclétien* & *Maximien* en prononcèrent la confiscation en 302.

Dès que *Constantin* fut sur le trône des Césars, il permit de doter les églises comme l'étaient les temples de l'ancienne religion; & dès-lors l'église acquit de riches terres. *St. Jérôme* s'en plaint dans une de ses lettres à *Eustochie*; „ Quand vous les „ voyez, dit-il, aborder d'un air doux & sanctifié „ les riches veuves qu'ils rencontrent, vous croi-

(10) Matth. ch. vi. vs. 19. ibid. vs. 25. ibid. vs. 29.

„ riez que leur main ne s'étend que pour leur donner des bénédictions , mais c'est au contraire pour recevoir le prix de leur hypocrisie.”

Les saints prêtres recevaient sans demander. *Valentinien I.* crut devoir défendre aux ecclésiastiques de rien recevoir des veuves & des femmes par testament, ni autrement. Cette loi, que l'on trouve au *Code Théodosien*, fut révoquée par *Marcien* & par *Justinien*.

Justinien, pour favoriser les ecclésiastiques, défendit aux juges par sa nouvelle XVIII. chap. II. d'annuler les testamens faits en faveur de l'église, quand même ils ne seraient pas revêtus des formalités prescrites par les loix.

Anastase avait statué en 491, que les biens d'église se prescriraient par quarante ans. (x) *Justinien* inséra cette loi dans son code; mais ce prince qui changea continuellement la jurisprudence, étendit cette prescription à cent ans (y). Alors quelques ecclésiastiques, indignes de leur profession, supposèrent de faux titres; ils tirèrent de la poussière de vieux testamens, nuls selon les anciennes loix, mais valables suivant les nouvelles. Les citoyens étaient dépouillés de leur patrimoine par la fraude. Les possessions qui jusques-là avaient été regardées comme sacrées, furent envahies par l'église. Enfin, l'abus fut si criant, que *Justinien* lui-même fut obligé de rétablir les dispositions de la loi d'*Anastase* par sa nouvelle CXXXI. chap. VI.

Les tribunaux français ont longtems adopté le chap. XI. de la nouvelle XVIII, quand les legs faits

(x) Cod. tit. de fund. patrimon.

(y) Cod. loi xxiv. de sacro-sanctis ecclesiis.

à l'église n'avaient pour objet que des sommes d'argent, ou des effets mobiliers; mais depuis l'ordonnance de 1735 les legs pieux n'ont plus ce privilege en France.

Pour les immeubles, presque tous les rois de France depuis *Philippe le hardi*, ont défendu aux églises d'en acquérir sans leur permission. Mais la plus efficace de toutes les loix, c'est l'édit de 1749, rédigé par le chancelier d'*Aguesseau*. Depuis cet édit, l'église ne peut recevoir aucun immeuble, soit par donation, par testament, ou par toute autre voie, à moins d'y être autorisé par les lettres-patentes du roi enrégistrées au parlement.

S E C T I O N S E C O N D E.

Les biens d'église pendant les cinq premiers siècles de notre ere, furent régis par des diacres qui en faisaient la distribution aux cleres & aux pauvres. Cette communauté n'eut plus lieu dès la fin du cinquieme siecle; on partagea les biens de l'église en quatre parts; on en donna une aux évêques, une autre aux cleres, une autre à la fabrique, & la quatrième fut assignée aux pauvres.

Bientôt après ce partage, les évêques se chargerent seuls des quatre portions; & c'est pourquoi le clergé inférieur est en général très pauvre.

Le parlement de Toulouse rendit un arrêt le 18 Avril 1651, qui ordonnait que dans trois jours les évêques du ressort pourvoiraient à la nourriture des pauvres, passé lequel tems faisie serait faite du fixieme de tous les fruits que les évêques prennent dans les paroisses dudit ressort, &c.

En France l'église n'aliene pas valablement ses

biens sans de grandes formalités, & si elle ne trouve pas de l'avantage dans l'aliénation, on juge que l'on peut prescrire sans titre, par une possession de quarante ans, les biens d'église; mais s'il paraît un titre, & qu'il soit défectueux, c'est-à-dire, que toutes les formalités n'y aient pas été observées, l'acquéreur, ni ses héritiers ne peuvent jamais prescrire. Et de-là cette maxime, *melius est non habere titulum, quam habere vitiosum*. On fonde cette jurisprudence sur ce que l'on présume que l'acquéreur dont le titre n'est pas en forme est de mauvaise foi, & que suivant les canons, un possesseur de mauvaise foi ne peut jamais prescrire. Mais celui qui n'a point de titres ne devrait-il pas plutôt être présumé usurpateur? Peut-on prétendre que le défaut d'une formalité que l'on a ignorée soit une présomption de mauvaise foi? Doit-on dépouiller le possesseur sur cette présomption? Doit-on juger que le fils qui a trouvé un domaine dans l'hoirie de son père, le possède avec mauvaise foi, parce que celui de ses ancêtres qui acquit ce domaine n'a pas rempli une formalité?

Les biens de l'église nécessaires au maintien d'un ordre respectable, ne sont point d'une autre nature que ceux de la noblesse & du tiers-état; les uns & les autres devraient être assujettis aux mêmes règles. On se rapproche aujourd'hui autant qu'on le peut de cette jurisprudence équitable.

Il semble que les prêtres & les moines qui aspirent à la perfection évangélique, ne devraient jamais avoir de procès; (2) & *ei qui vult tecum iudicio con-*

(2) Matthieu ch. v. vs. 40.

tendere, & tunicam tuam tollere, dimitte ei & pallium.

St. Basile entend sans doute parler de ce passage, lorsqu'il dit, (aa) qu'il y a dans l'Evangile une loi expresse, qui défend aux chrétiens d'avoir jamais aucun procès. Salvien a entendu de même ce passage. (bb) *Jubet Christus ne litigemus, nec solum jubet, sed in tantum hoc jubet ut ipsa nos de quibus lis est, relinquere jubeat, dum modo litibus exuamur.*

Le quatrieme concile de Charthage a aussi réitéré ces défenses. *Episcopus nec provocatus de rebus transitoriis litiget.*

Mais d'un autre côté il n'est pas juste qu'un évêque abandonne ses droits ; il est homme, il doit jouir du bien que les hommes lui ont donné ; il ne faut pas qu'on le vole parce qu'il est prêtre.

(Ces deux sections sont de Mr. C., avocat au parlement de Besançon.)

DE LA PLURALITÉ DES BÉNÉFICES ET DES ABBAYES EN COMMANDE.

SECTION TROISIEME.

Il en est de la pluralité des gros bénéfices, archevêchés, évêchés, abbayes, de trente, quarante, cinquante, soixante mille florins d'Empire, comme de la pluralité des femmes : c'est un droit qui n'appartient qu'aux hommes puissans.

Un prince d'Empire, cadet de sa maison, ferait bien peu chrétien s'il n'avait qu'un seul évêché ; il lui en faut quatre ou cinq pour constater sa catholicité. Mais un pauvre curé qui n'a pas de quoi vivre, ne

(aa) Homil. de legend. græc.

(bb) De gubern. Dei lib. III. p. 47. édit. de Paris 1645.

peut gueres parvenir à deux bénéfices ; du moins rien n'est plus rare.

Le pape qui disait qu'il était dans la regle ; qu'il n'avait qu'un seul bénéfice, & qu'il s'en contentait, avait très grande raison

On a prétendu qu'un nommé *Ebrouin* évêque de Poitiers, fut le premier qui eut à la fois une abbaye & un évêché. L'empereur *Charles le chauve* lui fit ces deux présens. L'abbaye était celle de St. Germain-des-Prés-les-Paris. C'était un gros morceau, mais pas si gros qu'aujourd'hui.

Avant cet *Ebrouin* nous voyons force gens d'église posséder plusieurs abbayes.

Alcuin diacre, favori de *Charlemagne*, possédait à la fois celles de St. Martin-de-Tours, de Ferrières, de Comeri & quelques autres. On ne saurait trop en avoir ; car si on est un saint, on édifie plus d'ames ; & si on a le malheur d'être un honnête homme du monde, on vit plus agréablement.

Il se pourrait bien que dès ce tems-là ces abbés fussent commendataires ; car ils ne pouvaient réciter l'office dans sept ou huit endroits à la fois. *Charles Martel* & *Pepin* son fils, qui avaient pris pour eux tant d'abbayes, n'étaient pas des abbés réguliers.

Quelle est la différence entre un abbé commendataire & un abbé qu'on appelle *régulier* ? La même qu'entre un homme qui a cinquante mille écus de rente pour se réjouir, & un homme qui a cinquante mille écus pour gouverner.

Ce n'est pas qu'il ne soit loisible aux abbés réguliers de se réjouir aussi. Voici comme s'exprimait sur leur douce joie *Jean Trithème* dans une de ses

harangues, en présence d'une convocation d'abbés bénédictins.

*Neglecto superum cultu spretoque tonantis
Imperio, Baccho indulgent venerique nefandæ, &c.*

En voici une traduction, ou plutôt une imitation faite par une bonne ame, quelque tems après *Jean Trithème*.

„ Ils se moquent du ciel & de la providence,
„ Ils aiment mieux Bacchus & la mere d'amour;
„ Ce sont leurs deux grands saints pour la nuit & le jour.
„ Des pauvres à prix d'or ils vendent la substance.
„ Ils s'abreuvent dans l'or, l'or est sur leurs lambris;
„ L'or est sur leurs catins qu'on paie au plus haut prix.
„ Et passant mollement de leur lit à la table,
„ Ils ne craignent ni loix, ni rois, ni dieu, ni diable.

Jean Trithème, comme on voit, était de très méchante humeur. On eût pu lui répondre ce que disait *César* avant les ides de Mars; *Ce n'est pas ces voluptueux que je crains, ce sont ces raisonneurs maigres & pâles*. Les moines qui chantent le *pervigilium veneris* pour matines, ne sont pas dangereux. Les moines argumentans, prêchans, cabalans, ont fait beaucoup plus de mal que tous ceux dont parle *Jean Trithème*.

Les moines ont été aussi maltraités par l'évêque célèbre du *Bellai* qu'ils l'avaient été par l'abbé *Trithème*. Il leur applique, dans son apocalypse de *Méliton*, ces paroles d'*Osée*: *Vaches grasses qui frustrez les pauvres, qui dites sans cesse, Apportez & nous boirons, le Seigneur a juré par son saint nom que voi-*

ci les jours qui viendront sur vous ; vous aurez agacement de dents & disette de pain en toutes vos maisons.

La prédiction ne s'est pas accomplie ; mais l'esprit de police qui s'est répandu dans toute l'Europe en mettant des bornes à la cupidité des moines , leur a inspiré plus de décence

Il faut convenir malgré tout ce qu'on a écrit contre leurs abus , qu'il y a toujours eu parmi eux des hommes éminens en science & en vertu ; que s'ils ont fait de grands maux ils ont rendu de grands services , & qu'en général on doit les plaindre encore plus que les condamner.

DES BIENS DE L'ÉGLISE.

SECTION QUATRIÈME.

Tous les abus grossiers qui durèrent dans la distribution des bénéfices depuis le dixième siècle jusqu'au seizième , ne subsistent plus aujourd'hui ; & s'ils sont inséparables de la nature humaine , ils sont beaucoup moins révoltans par la décence qui les couvre. Un Maillard ne dirait plus aujourd'hui en chaire , *O domina quæ facitis placitum domini episcopi &c.* *O madame qui faites le plaisir de monsieur l'évêque ; si vous demandez comment cet enfant de dix ans a eu un bénéfice , on vous répondra que madame sa mere était fort privée de monsieur l'évêque.*

On n'entend plus en chaire un cordelier Menot criant , *deux crosses , deux mitres , & adhuc non sunt contenti.* Entre vous , mesdames , qui faites à monsieur l'évêque le plaisir que savez , & puis dites , *ob ob ! il fera du bien à mon fils , ce sera un des mieux pourvus*

vus en l'église, isti protonotarii qui habent illas dispensas ad tria, immò in quindecim beneficia, & sunt simoniaci & sacrilegi: & non cessant arripere beneficia, incompatibilia: idem est eis. Si vacet episcopatus, pro eo habendo dabitur unus grossus fasciculus aliorum beneficiorum. Primò accumulabantur archidiaconatus, abbatie, duo prioratus, quatuor aut quinque præbendæ, & dabuntur hæc omnia pro recompensatione.

Si ces protonotaires qui ont des dispenses pour trois, ou même quinze bénéfices, sont simoniaques & sacrileges, & si on ne cesse d'accrocher des bénéfices incompatibles, c'est même chose pour eux. Il vaque un bénéfice; pour l'avoir on vous donnera une poignée d'autres bénéfices, un archidiaconat, des abbayes, deux prieurés, quatre ou cinq prébendes, & tout cela pour faire la compensation.

Le même prédicateur dans un autre endroit s'exprime ainsi: „ Dans quatre plaideurs qu'on rencontre au palais, il y a toujours un moine; & si on leur demande ce qu'ils font là, un cléricus répondra, notre chapitre est bandé contre le doyen, contre l'évêque & contre les autres officiers, & je vais après les queues de ces messieurs pour cette affaire. Et toi, maître moine, que fais-tu ici? Je plaide une abbaye de huit cents livres de rente pour mon maître. Et toi, moine blanc? Je plaide un petit prioré pour moi. Et vous, mendiants, qui n'avez terre, ni fillon, que battez-vous ici le pavé? Le roi nous a octroyé du sel, du bois & autres choses: mais ses officiers les nous dénie. Ou bien, un tel curé par son avarice & envie

„ nous veut empêcher la sépulture & la dernière volonté d'un qui est mort ces jours passés , tellement qu'il nous est force d'en venir à la cour.”

Il est vrai que ce dernier abus , dont retentissent tous les tribunaux de l'église catholique romaine , n'est point déraciné.

Il en est un plus funeste encor , c'est celui d'avoir permis aux bénédictins , aux bernardins , aux chartreux même , d'avoir des main-mortables , des esclaves. On distingue sous leur domination dans plusieurs provinces de France & en Allemagne ,

Esclavage de la personne ,

Esclavage des biens ,

Esclavage de la personne & des biens.

L'esclavage de la personne consiste dans l'incapacité de disposer de ses biens en faveur de ses enfans , s'ils n'ont pas toujours vécu avec leur pere dans la même maison & à la même table. Alors tout appartient aux moines. Le bien d'un habitant du mont Jura mis entre les mains d'un notaire de Paris , devient dans Paris même la proie de ceux qui originairement avaient embrassé la pauvreté évangélique au mont Jura. Le fils demande l'aumône à la porte de la maison que son pere a bâtie ; & les moines , bien loin de lui donner cette aumône , s'arrogent jusqu'au droit de ne point payer les créanciers du pere , & de regarder comme nulles les dettes hypothéquées sur la maison dont ils s'emparent. La veuve se jette en vain à leurs pieds pour obtenir une partie de sa dot. Cette dot , ces créances , ce bien paternel , tout appartient de droit divin aux moines.

Les créanciers, la veuve, les enfans, tout meurt dans la mendicité.

L'esclavage réel est celui qui est affecté à une habitation. Quiconque vient occuper une maison dans l'empire de ces moines, & y demeure un an & un jour, devient leur serf pour jamais. Il est arrivé quelquefois qu'un négociant Français, pere de famille, attiré par ses affaires dans ce pays barbare, y ayant pris une maison à loyer pendant une année. & étant mort ensuite dans sa patrie, dans une autre province de France, sa veuve, ses enfans ont été tout étonnés de voir des huissiers venir s'emparer de leurs meubles, avec des paréatis, les vendre au nom de *St. Claude*, & chasser une famille entiere de la maison de son pere.

L'esclavage mixte est celui qui étant composé des deux, est ce que la rapacité à jamais inventé de plus exécrable, & ce que les brigands n'oseraient pas même imaginer.

Il y a donc des peuples chrétiens gémissans dans un triple esclavage sous des moines qui ont fait vœu d'humilité & de pauvreté ! chacun demande comment les gouvernemens souffrent ces fatales contradictions ? C'est que les moines sont riches ; & leurs esclaves sont pauvres. C'est que les moines, pour conserver leur droit d'*atila*, sont des présens aux commis, aux maîtresses de ceux qui pourraient interposer leur autorité pour réprimer une telle oppression. Le fort écrase toujours le faible. Mais pourquoi faut-il que les moines soient les plus forts ?

T O U T E S T B I E N.

JE vous prie, messieurs, de m'expliquer le *tout est bien*, car je ne l'entends pas.

Cela signifie-t-il, *tout est arrangé, tout est ordonné*, suivant la théorie des forces mouvantes? je comprends & je l'avoue.

Entendez-vous que chacun se porte bien, qu'il a de quoi vivre, & que personne ne souffre? vous savez combien cela est faux.

Votre idée est-elle que les calamités lamentables qui affligent la terre sont *bien* par rapport à DIEU & le réjouissent? Je ne crois point cette horreur, ni vous non plus.

De grace, expliquez-moi le *tout est bien*. Platon le raisonneur daigna laisser à DIEU la liberté de faire cinq mondes, par la raison, dit-il, qu'il n'y a que cinq corps solides réguliers en géométrie, le tétraèdre, le cube, l'exaèdre, le dodécaèdre, l'icosaèdre. Mais pourquoi resserrer ainsi la puissance divine? pourquoi ne lui pas permettre la sphère, qui est encore plus régulière, & même le cône, la pyramide à plusieurs faces, le cylindre? &c.

DIEU choisit, selon lui, nécessairement le meilleur des mondes possibles; ce système a été embrassé par plusieurs philosophes chrétiens, quoiqu'il semble répugner au dogme du péché originel. Car notre globe, après cette transgression, n'est plus le meilleur des globes; il l'était auparavant: il pourrait donc l'être encore; & bien des gens croient qu'il est le pire des globes, au-lieu d'être le meilleur.

Leibnitz, dans sa *Théodicée*, prit le parti de *Platon*. Plus d'un lecteur s'est plaint de n'entendre pas plus l'un que l'autre; pour nous, après les avoir lus tous deux plus d'une fois, nous avouons notre ignorance, selon notre coutume: & puisque l'Evangile ne nous a rien révélé sur cette question, nous demeurons sans remors dans nos ténèbres.

Leibnitz qui parle de tout, a parlé du péché originel aussi; & comme tout homme à système fait entrer dans son plan tout ce qui peut le contredire, il imagina que la désobéissance envers DIEU, & les malheurs épouvantables qui l'ont suivie, étaient des parties intégrantes du meilleur des mondes, des ingrédients nécessaires de toute la félicité possible. *Cal-la calla señor don Cbarlos: todo che je baze e por su ben.*

Quoi! être chassé d'un lieu de délices, où l'on aurait vécu à jamais, si on n'avait pas mangé une pomme? Quoi! faire dans la misère, des enfans misérables & criminels qui souffriront tout, qui feront tout souffrir aux autres? Quoi! éprouver toutes les maladies, sentir tous les chagrins, mourir dans la douleur, & pour rafraichissement être brûlé dans l'éternité des siècles; ce partage est-il bien ce qu'il y avait de meilleur? Cela n'est pas trop *bon* pour nous; & en quoi cela peut-il être bon pour DIEU?

Leibnitz sentait qu'il n'y avait rien à répondre: aussi fit-il de gros livres dans lesquels il ne s'entendait pas.

Nier qu'il y ait du mal, cela peut être dit en riant par un *Lucullus* qui se porte bien & qui fait un bon dîner avec ses amis & sa maîtresse dans le salon d'*Apollon*; mais, qu'il mette la tête à la fenêtre, il

verra des malheureux ; qu'il ait la fièvre , il le fera lui-même.

Je n'aime point à citer ; c'est d'ordinaire une besogne épineuse ; on néglige ce qui précède & ce qui suit l'endroit qu'on cite , & on s'expose à mille querelles. Il faut pourtant que je cite *Lactance* , pere de l'église , qui dans son chap. XIII. de *la colere de Dieu* , fait parler ainsi *Epicure*. „ Ou DIEU veut „ ôter le mal de ce monde , & ne le peut : ou il le „ peut , & ne le veut pas ; ou il ne le peut , ni „ ne le veut ; où enfin il le veut & le peut. S'il „ le veut & ne le peut pas , c'est impuissance , ce „ qui est contraire à sa nature de DIEU ; s'il le „ peut & ne le veut pas , c'est méchanceté , & cela „ est non moins contraire à sa nature ; s'il ne le veut „ ni ne le peut , c'est à la fois méchanceté & impuissance ; s'il le veut & le peut (ce qui seul de „ ces parties convient à DIEU) , d'où vient donc le „ mal sur la terre ? ”

L'argument est pressant , aussi *Lactance* y répond fort mal , en disant que DIEU veut le mal , mais qu'il nous a donné la sagesse avec laquelle on acquiert le bien. Il faut avouer que cette réponse est bien faible en comparaison de l'objection ; car elle suppose que DIEU ne pouvoit donner la sagesse qu'en produisant le mal ; & puis , nous avons une plaisante sagesse !

L'origine du mal a toujours été un abîme dont personne n'a pu voir le fond. C'est ce qui réduisit tant d'anciens philosophes & des législateurs à recourir à deux principes , l'un bon , l'autre mauvais. *Typhon* était le mauvais principe chez les Egyptiens , *Armanus* chez les Perses. Les manichéens adopte-

rent, comme on fait, cette théologie ; mais comme ces gens-là n'avaient jamais parlé ni au bon, ni au mauvais principe, il ne faut pas les en croire sur leur parole.

Parmi les absurdités dont ce monde regorge, & qu'on peut mettre au nombre de nos maux, ce n'est pas une absurdité légère, que d'avoir supposé deux êtres tout-puissans, se battant à qui des deux mettrait plus du sien dans ce monde, & faisant un traité comme les deux médecins de *Molière* : passez-moi l'émétique, & je vous passerai la saignée.

Basilide, après les platoniciens, prétendit, dès le premier siècle de l'église, que DIEU avait donné notre monde à faire à ses derniers anges ; & que ceux-ci n'étant pas habiles, firent les choses telles que nous les voyons. Cette fable théologique tombe en poussière par l'objection terrible, qu'il n'est pas dans la nature d'un DIEU tout-puissant & tout sage, de faire bâtir un monde par des architectes qui n'y entendent rien.

Simon qui a senti l'objection, la prévient en disant, que l'ange qui présidait à l'atelier est damné pour avoir si mal fait son ouvrage ; mais la brûlure de cet ange ne nous guérit pas.

L'aventure de *Pandore* chez les Grecs, ne répond pas mieux à l'objection. La boîte où se trouvent tous les maux, & au fond de laquelle reste l'espérance, est à la vérité une allégorie charmante ; mais cette *Pandore* ne fut faite par *Vulcain* que pour se venger de *Prométhée*, qui avait fait un homme avec de la bouë.

Les Indiens n'ont pas mieux rencontré ; DIEU

ayant créé l'homme , il lui donna une drogue qui lui assurait une santé permanente ; l'homme chargea son âne de la drogue, l'âne eut soif , le serpent lui enseigna une fontaine , & pendant que l'âne bûvait , le serpent prit la drogue pour lui.

Les Syriens imaginèrent que l'homme & la femme ayant été créés dans le quatrième ciel , ils s'avifèrent de manger d'une galette , au lieu de l'ambrosie qui était leur mets naturel. L'ambrosie s'exhalait par les pores , mais après avoir mangé de la galette , il fallait aller à la selle. L'homme & la femme prièrent un ange de leur enseigner où était la garde-robe. Voyez-vous , leur dit l'ange , cette petite planète , grande comme rien , qui est à quelque soixante millions de lieux d'ici , c'est-là le privé de l'univers , allez-y au plus vite : ils y allèrent , on les y laissa ; & c'est depuis ce tems que notre monde fut ce qu'il est.

On demandera toujours aux Syriens , pourquoi DIEU permit que l'homme mangeât la galette , & qu'il nous en arrivât une foule de maux si épouvantables ?

Je passe vite de ce quatrième ciel à mylord *Bolingbroke* , pour ne pas m'ennuyer. Cet homme , qui avait sans doute un grand génie , donna au célèbre *Pope* son plan du *tout est bien* , qu'on retrouve en effet mot pour mot dans les œuvres posthumes de mylord *Bolingbroke* , & que mylord *Shaftsbury* avait auparavant inséré dans ses *caractéristiques*. Lisez dans *Shaftsbury* le chapitre des *moralistes* , vous y verrez ces paroles.

„ On a beaucoup à répondre à ces plaintes des

„défauts de la nature. Comment est-elle sortie si
„impuissante & si défectueuse des mains d'un être
„parfait ? mais je nie qu'elle soit défectueuse . . .
„sa beauté résulte des contrariétés , & la concorde
„universelle naît d'un combat perpétuel . . . Il
„faut que chaque être soit immolé à d'autres ; les
„végétaux aux animaux , les animaux à la terre . . .
„& les loix du pouvoir central & de la gravitation ,
„qui donnent aux corps célestes leur poids & leur
„mouvement , ne seront point dérangés pour l'a-
„mour d'un chétif animal , qui tout protégé qu'il
„est par ces mêmes loix , fera bientôt par elles ré-
„duit en poussière. ”

Bolingbroke , Shaftsbury , & Pope leur metteur en œuvre , ne résolvent pas mieux la question que les autres : leur *tout est bien* , ne veut dire autre chose , sinon que le tout est dirigé par des loix immuables ; qui ne le fait pas ? vous ne nous apprenez rien quand vous remarquez après tous les petits enfans , que les mouches sont nées pour être mangées par des araignées , les araignées par les hirondelles , les hirondelles par les pigrièches , les pigrièches par les aigles , les aigles pour être tués par les hommes , les hommes pour se tuer les uns les autres , & pour être mangés par les vers , & ensuite par les diables , au moins mille sur un .

Voilà un ordre net & constant parmi les animaux de toute espèce ; il y a de l'ordre partout . Quand une pierre se forme dans ma vessie , c'est une mécanique admirable , des sucres pierreux passent petit à petit dans mon sang , ils se filtrent dans les reins , passent par les urètres , se déposent dans ma vessie ,

s'y assemblent par une excellente attraction newtonnienne, le caillou se forme, se grossit; je souffre des maux mille fois pires que la mort, par le plus bel arrangement du monde; un chirurgien ayant perfectionné l'art inventé par *Tubal-Cain*, vient m'enfoncer un fer aigu & tranchant dans le périnée, saisit ma pierre avec ses pincettes, elle se brise sous ses efforts par un mécanisme nécessaire; & par le même mécanisme je meurs dans des tourmens affreux; *tout cela est bien*, tout cela est la suite évidente des principes physiques inaltérables, j'en tombe d'accord, & je le savais comme vous.

Si nous étions insensibles, il n'y aurait rien à dire à cette physique. Mais ce n'est pas cela dont il s'agit; nous vous demandons s'il n'y a point de maux sensibles, & d'où ils viennent? *Il n'y a point de maux*, dit Pope dans sa quatrième épître sur le tout est bien; *s'il y a des maux particuliers, ils composent le bien général*.

Voilà un singulier bien général, composé de la pierre, de la goutte, de tous les crimes, de toutes les souffrances, de la mort, & de la damnation.

La chûte de l'homme est l'emplâtre que nous mettons à toutes ces maladies particulières du corps & de l'ame, que vous appelez *santé générale*; mais *Shaftsbury* & *Bolingbroke* ont osé attaquer le péché originel; *Pope* n'en parle point; il est clair que leur système fappe la religion chrétienne par ses fondemens, & n'explique rien du tout.

Cependant, ce système a été approuvé depuis peu par plusieurs théologiens, qui admettent volontiers les contraires; à la bonne heure, il ne faut envier à

personne la consolation de raisonner comme il peut sur le déluge de maux qui nous inonde. Il est juste d'accorder aux malades désespérés, de manger de ce qu'ils veulent. On a été jusqu'à prétendre que ce système est consolant. DIEU, dit Pope, *voit d'un même œil périr le héros & le moineau, un atôme, ou mille planetes précipitées dans la ruine, une boule de savon, ou un monde se former.*

Voilà, je vous l'avoue, une plaisante consolation ; ne trouvez-vous pas un grand lénitif dans l'ordonnance de mylord *Shaftsbury*, qui dit que DIEU n'ira pas déranger ses loix éternelles pour un animal aussi chétif que l'homme ? Il faut avouer du moins que ce chétif animal a droit de crier humblement, & de chercher à comprendre en criant, pourquoi ces loix éternelles ne sont pas faites pour le bien-être de chaque individu ?

Ce système du *tout est bien*, ne représente l'auteur de toute la nature, que comme un roi puissant & mal-faisant, qui ne s'embarrasse pas qu'il en coûte la vie à quatre ou cinq cents mille hommes, & que les autres traînent leurs jours dans la disette & dans les larmes, pourvu qu'il vienne à bout de ses desseins.

Loin donc que l'opinion du meilleur des mondes possibles console, elle est désespérante pour les philosophes qui l'embrassent. La question du bien & du mal, demeure un chaos indébrouillable pour ceux qui cherchent de bonne foi ; c'est un jeu d'esprit pour ceux qui disputent ; ils sont des forçats qui jouent avec leurs chaînes. Pour le peuple non pensant, il ressemble assez à des poissons qu'on a transportés d'une rivière dans un réservoir ; ils ne se dou-

tent pas qu'ils sont là pour être mangés le carême ; aussi ne favons nous rien du tout par nous-mêmes des causes de notre destinée.

Mettons à la fin de presque tous les chapitres de métaphysique les deux lettres des juges Romains quand ils n'entendaient pas une cause, *N. L. non liquet*, cela n'est pas clair. Imposons surtout silence aux scélérats, qui étant accablés comme nous du poids des calamités humaines, y ajoutent la fureur de la calomnie. Confondons leurs exécrables impostures, en recourant à la foi & à la providence. Copions la fin de l'épître en vers sur le désastre de Lisbonne :

Mon malheur, dites vous, est le bien d'un autre être.
De mon corps tout sanglant mille insectes vont naître :
Quand la mort met le comble aux maux que j'ai soufferts,
Le beau soulagement d'être mangé des vers !
Tristes calculateurs des misères humaines,
Ne me consolez point ; vous aigrissez mes peines :
Et je ne vois en vous que l'effort impuissant
D'un fier infortuné qui feint d'être content.

Je ne suis du grand *Tout* qu'une faible partie :
Oui ; mais les animaux condamnés à la vie,
Tous les êtres sentans nés sous la même loi,
Vivent dans la douleur, & meurent comme moi.

Le vautour acharné sur sa timide proie,
De ses membres sanglans se repaît avec joie :
Tout semble *bien* pour lui, mais bientôt à son tour
Une aigle au bec tranchant dévore le vautour.
L'homme d'un plomb mortel atteint cette aigle altière ;
Et l'homme aux champs de Mars couché sur la poussière,
Sanglant, percé de coups, sur un tas de mourans,
Sert d'aliment affreux aux oiseaux dévorans.

Ainsi du monde entier tous les membres gémissent ;
 Nés tous pour les tourmens, l'un par l'autre ils périssent :
 Et vous composerez, dans ce chaos fatal,
 Des malheurs de chaque être un bonheur général ?
 Quel bonheur ! ô mortel, superbe & misérable !
 Vous criez, *Tout est bien*, d'une voix lamentable,
 L'univers vous dément, & votre propre cœur
 Cent fois de votre esprit a réfuté l'erreur.

Elémens, animaux, humains, tout est en guerre,
 Il le faut avouer, le *mal* est sur la terre :
 Son principe secret ne nous est point connu.
 De l'auteur de tout bien le mal est-il venu ?

Est-ce le noir *Typhon* (cc), le barbare *Arimane* (dd),
 Dont la loi tyrannique à souffrir nous condamne ?
 Mon esprit n'admet point ces monstres odieux,
 Dont le monde en tremblant fit autrefois des dieux.
 Mais comment concevoir un Dieu, la bonté même,
 Qui prodigua ses biens à ses enfans qu'il aime,
 Et qui versa sur eux les maux à pleines mains ?
 Quel œil peut pénétrer dans ses profonds desseins ?
 De l'Etre tout parfait le mal ne pouvait naître :
 Il ne vient point d'autrui (ee), puisque Dieu seul est maître.
 Il existe pourtant. O tristes vérités !
 O mélange étonnant de contrariétés !
 Un Dieu vint consoler notre race affligée ;
 Il visita la terre, & ne l'a point changée ; (ff)
 Un sophiste arrogant nous dit qu'il ne l'a pu ;
 Il le pouvait, dit l'autre, & ne l'a point voulu ;
 Il le voudra sans doute. Et tandis qu'on raisonne,
 Des foudres souterrains engloutissent Lisbonne,
 Et de trente cités dispersent les débris,
 Des bords sanglans du Tage à la mer de Cadis.

(cc) Principe du mal chez les Egyptiens.

(dd) Principe du mal chez les Perses.

(ee) C'est-à-dire d'un autre principe.

(ff) Un philosophe Anglais a prétendu que le monde physique
 avoit dû être changé au premier avènement, comme le monde moral.

Où l'homme est né coupable, & Dieu punit sa race,
 Ou ce maître absolu de l'être & de l'espace,
 Sans courroux, sans pitié, tranquille, indifférent,
 De ses premiers décrets suit l'éternel torrent :
 Ou la matière informe à son maître rebelle,
 Porte en soi des défauts *nécessaires* comme elle;
 Ou bien Dieu nous éprouve; & ce séjour mortel (gg)
 N'est qu'un passage étroit vers un monde éternel.
 Nous effuyons ici des douleurs passagères.
 Le trépas est un bien qui finit nos misères.
 Mais quand nous sortirons de ce passage affreux,
 Qui de nous prétendra mériter d'être heureux?

Quelque parti qu'on prenne, on doit frémir sans doute.
 Il n'est rien qu'on connaisse, & rien qu'on ne redoute.
 La nature est muette, on l'interroge en vain,
 On a besoin d'un Dieu, qui parle au genre humain.
 Il n'appartient qu'à lui d'expliquer son ouvrage,
 De consoler le faible, & d'éclairer le sage.
 L'homme au doute, à l'erreur, abandonné sans lui,
 Cherche en vain des roseaux qui lui servent d'appui.
Leibnitz ne m'apprend point, par quels nœuds invisibles
 Dans le mieux ordonné des univers possibles,
 Un désordre éternel, un chaos de malheurs,
 Mêlé à nos vains plaisirs de réelles douleurs;
 Ni pourquoi l'innocent, ainsi que le coupable,
 Subit également ce mal inévitable;
 Je ne conçois pas plus comment tout serait *bien* :
 Je suis comme un docteur, hélas! je ne fais rien.

Platon dit qu'autrefois l'homme avait eu des ailes,
 Un corps impénétrable aux atteintes mortelles;
 La douleur, le trépas, n'approchaient point de lui.
 De cet état brillant qu'il diffère aujourd'hui!

(gg) Voilà avec l'opinion des deux principes toutes les solutions
 qui se présentent à l'esprit humain dans cette grande difficulté, &
 la révélation seule peut enseigner ce que l'esprit humain ne saurait
 comprendre.

Il rampe, il souffre, il meurt; tout ce qui naît expire;
De la destruction la nature est l'empire.

Un faible composé de nerfs & d'ossemens
Ne peut être insensible au choc des élémens;
Ce mélange de sang, de liqueurs, & de poudre,
Puisqu'il fut assemblé, fut fait pour se dissoudre.
Et le sentiment prompt de ces nerfs délicats
Fut soumis aux douleurs ministres du trépas.

C'est-là ce que m'apprend la voix de la nature.

J'abandonne *Platon*, je rejette *Epicure*.

Bayle en fait plus qu'eux tous: je vais le consulter:

La balance à la main, *Bayle* enseigne à douter. (*hh*)

Assez sage, assez grand, pour être sans système,

Il les a tous détruits, & se combat lui-même:

Semblable à cet aveugle en butte aux Philistins,

Qui tomba sous les murs abattus par ses mains.

Que peut donc de l'esprit la plus vaste étendue?

Rien: le livre du fort se ferme à notre vue,

L'homme étranger à soi, de l'homme est ignoré.

Que suis-je? où suis-je? où vai-je? & d'où suis-je tiré? (*ii*)

Atomes tourmentés sur cet amas de boue,

Que la mort engloutit, & dont le fort se joue,

Mais atomes pensans, atomes dont les yeux

Guidés par la pensée ont mesuré les cieux;

Au sein de l'infini nous élançons notre être,

Sans pouvoir un moment nous voir & nous connaître.

Ce monde, ce théâtre, & d'orgueil & d'erreur,

Est plein d'infortunés qui parlent de bonheur.

Tout se plaint, tout gémit en cherchant le bien-être;

Nul ne voudrait mourir; nul ne voudrait renaître. (*kk*)

Quelquefois dans nos jours consacrés aux douleurs,

(*hh*) Voyez les notes à la fin du poëme.

(*ii*) Voyez les notes à la fin du poëme.

(*kk*) On trouve difficilement une personne qui voulût recommencer la même carrière qu'elle a courue, & repasser par les mêmes événemens.

Par la main du plaisir nous essuyons nos pleurs.
 Mais le plaisir s'envole , & passe comme un ombre ,
 Nos chagrins , nos regrets , nos pertes sont sans nombre.
 Le passé n'est pour nous qu'un triste souvenir ;
 Le présent est affreux , s'il n'est point d'avenir ,
 Si la nuit du tombeau détruit l'être qui pense.

Un jour tout sera bien , voilà notre espérance ;
Tout est bien aujourd'hui , voilà l'illusion.
 Les sages me trompaient , & Dieu seul a raison.
 Humble dans mes soupirs , soumis dans ma souffrance ,
 Je ne m'élève point contre la providence.
 Sur un ton moins lugubre on me vit autrefois ,
 Chanter des doux plaisirs les séduisantes loix.
 D'autres tems , d'autres mœurs ; instruits par la vieillesse ,
 Des humains égarés partageant la faiblesse ,
 Dans une épaisse nuit cherchant à m'éclairer ,
 Je ne fais que souffrir , & non pas murmurer.

Un calife autrefois à son heure dernière ,
 Au Dieu qu'il adorait dit pour toute priere :
Je t'apporte , ô seul Roi , seul Etre illimité ,
Tout ce que tu n'as point dans ton immensité ,
Les défauts , les regrets , les maux & l'ignorance.
 Mais il pouvait encor ajouter l'espérance.

Des raisonneurs ont prétendu qu'il n'est pas dans
 la nature de l'Etre des êtres que les choses soient
 autrement qu'elles sont. C'est un rude systême , je
 n'en fais pas assez pour oser seulement l'examiner.



B L A S P H Ê M E.

C'Est un mot grec qui signifie, *atteinte à la réputation*. *Blasphemia* se trouve dans *Démofthene*. De là vient, dit *Ménage*, le mot de *blâner*. *Blasphème* ne fut employé dans l'église grecque que pour signifier *injure faite à DIEU*. Les Romains n'employèrent jamais cette expression, ne croyant pas apparemment qu'on pût jamais offenser l'honneur de DIEU comme on offense celui des hommes.

Il n'y a presque point de synonyme. *Blasphème* n'emporte pas tout-à-fait l'idée de *sacrilege*. On dira d'un homme qui aura pris le nom de DIEU en vain, qui dans l'empirement de la colere aura ce qu'on appelle *juré le nom de DIEU*, c'est un blasphémateur; mais on ne dira pas, c'est un sacrilege. L'homme sacrilege est celui qui se parjure sur l'Evangile; qui étend sa rapacité sur les choses consacrées, qui détruit les autels, qui trempe sa main dans le sang des prêtres.

Les grands sacrileges ont toujours été punis de mort chez toutes les nations, & surtout les sacrileges avec effusion de sang.

L'auteur des *instituts au droit criminel*; compte parmi les crimes de leze-majesté divine au second chef, l'inobservation des fêtes & des dimanches. Il devait ajouter l'inobservation accompagnée d'un mépris marqué; car la simple négligence est un péché, mais non pas un sacrilege, comme il le dit. Il est absurde de mettre dans le même rang, comme fait cet auteur, la simonie, l'enlèvement d'une re-

Troisième partie.

G

ligieuse, & l'oubli d'aller à vêpres un jour de fête. C'est un grand exemple des erreurs où tombent les jurifconsultes, qui n'ayant pas été appelés à faire des loix, se mêlent d'interpréter celles de l'état.

Les blasphèmes prononcés dans l'ivresse, dans la colere, dans l'excès de la débauche, dans la chaleur d'une conversation indiscrete, ont été soumis par les législateurs à des peines beaucoup plus légères. Par exemple, l'avocat que nous avons déjà cité, dit que les loix de France condamnent les simples blasphémateurs à une amende pour la première fois, double pour la seconde, triple pour la troisième, quadruple pour la quatrième. Le coupable est mis au carcan pour la cinquième récidive, au carcan encor pour la sixième, & la levre supérieure est coupée avec un fer chaud; & pour la septième fois on lui coupe la langue. Il fallait ajouter que c'est l'ordonnance de 1666.

Les peines sont presque toujours arbitraires; c'est un grand défaut dans la jurisprudence. Mais aussi ce défaut ouvre une porte à la clémence, à la compassion; & cette compassion est d'une justice étroite: car il serait horrible de punir un emportement de jeunesse, comme on punit des empoisonneurs & des parricides. Une sentence de mort pour un délit qui ne mérite qu'une correction, n'est qu'un assassinat commis avec le glaive de justice.

N'est-il pas à propos de remarquer ici que ce qui fut blasphème dans un pays, fut souvent piété dans un autre?

Un marchand de Tyr abordé au port de Canope, aura pu être scandalisé de voir porter en cérémo-

nie un oignon, un chat, un bouc; il aura pu parler indécemment d'*Isbetb*, d'*Osbiretb*, & d'*Horetb*; il aura peut-être détourné la tête, & ne se sera point mis à genoux en voyant passer en procession les parties génitales du genre-humain plus grandes que nature. Il en aura dit son sentiment à souper, il aura même chanté une chanson dans laquelle les matelots Tyriens se moquaient des absurdités égyptiennes. Une servante de cabaret l'aura entendu; sa conscience ne lui permet pas de cacher ce crime énorme. Elle court dénoncer le coupable au premier shoen qui porte l'image de la vérité sur la poitrine; & on fait comment l'image de la vérité est faite. Le tribunal des shoen ou shotim condamne le blasphémateur Tyrien à une mort affreuse & confisque son vaisseau. Ce marchand était regardé à Tyr comme un des plus pieux personnages de la Phénicie.

Numa voit que sa petite horde de Romains est un ramas de philibustiers Latins qui volent à droite & à gauche tout ce qu'ils trouvent, bœufs, moutons, volailles, filles. Il leur dit qu'il a parlé à la nymphe *Egerie* dans une caverne, & que la nymphe lui a donné des loix de la part de *Jupiter*. Les sénateurs le traitent d'abord de blasphémateur, & le menacent de le jeter de la roche Tarpéienne la tête en bas. *Numa* se fait un parti puissant. Il gagne des sénateurs qui vont avec lui dans la grotte d'*Egerie*. Elle leur parle; elle les convertit. Ils convertissent le sénat & le peuple. Bientôt ce n'est plus *Numa* qui est un blasphémateur. Ce nom n'est plus donné qu'à ceux qui doutent de l'existence de la nymphe.

Il est triste parmi nous que ce qui est blasphème à

Rome , à Notre - Dame de Lorette , dans l'enceinte des chanoines de San Gennaro , soit piété dans Londres , dans Amsterdam , dans Stockholm , dans Berlin , dans Copenhague , dans Berne , dans Bâle , dans Hambourg. Il est encor plus triste que dans le même pays , dans la même ville , dans la même rue , on se traite réciproquement de blasphémateur.

Que dis-je ? des dix mille Juifs qui sont à Rome , il n'y en a pas un seul qui ne regarde le pape comme le chef de ceux qui blasphèment ; & réciproquement les cent mille chrétiens qui habitent Rome à la place des deux millions de joviens (1) qui la remplissaient du tems de *Trajan* , croient fermement que les Juifs s'assembloient les samedis dans leurs synagogues pour blasphémer.

Un cordelier accorde sans difficulté le titre de blasphémateur au dominicain , qui dit que la Ste. Vierge est née dans le péché originel , quoique les dominicains aient une bulle du pape qui leur permet d'enseigner dans leurs couvens la conception maculée ; & qu'outre cette bulle ils aient pour eux la déclaration expresse de *St. Thomas* d'Aquin.

La premiere origine de la scission , faite dans les trois quarts de la Suisse & dans une partie de la Basse - Allemagne , fut une querelle dans l'église cathédrale de Francfort entre un cordelier dont j'ignore le nom & un dominicain nommé *Vigand*.

Tout deux étaient yvres , selon l'usage de ce tems-là. L'yvrogne cordelier qui prêchait , remercia DIEU dans son sermon de ce qu'il n'était pas jacobin , jurant qu'il fallait exterminer les jacobins blas-

(1) Joviens , adorateurs de *Jupiter*.

phémateurs qui croyaient la Ste. Vierge née en péché mortel & délivrée du péché par les seuls mérites de son fils: l'yvrogne jacobin lui dit tout haut, Vous en avez menti, blasphémateur vous-même. Le cordelier descend de chaire un grand crucifix de fer à la main, en donne cent coups à son adversaire & le laisse presque mort sur la place.

Ce fut pour venger cet outrage que les dominicains firent beaucoup de miracles en Allemagne, & en Suisse. Ils prétendaient prouver leur foi par ces miracles. Enfin ils trouverent le moyen de faire imprimer dans Berne les stigmates de notre Seigneur JESUS-CHRIST à un de leurs freres lais nommé *Jetzer*; ce fut la Ste. Vierge elle-même qui lui fit cette opération; mais elle emprunta la main du sous-prieur qui avait pris un habit de femme, & entouré sa tête d'une auréole. Le malheureux petit frere lai exposé tout en sang sur l'autel des dominicains de Berne à la vénération du peuple, cria enfin au meurtre, au sacrilege: les moines, pour l'appaiser, le communierent au plus vite avec une hostie saupoudrée de sublimé corosif; l'excès de l'acrimonie lui fit rejeter l'hostie (mm)

Les moines alors l'accuserent devant l'évêque de Lausanne d'un sacrilege horrible. Les Bernois indignés accuserent eux-mêmes les moines, quatre d'entre eux furent brûlés à Berne le 31 May 1509 à la porte de Marfilly.

(mm) Voyez les *Voyages de Burnet* évêque de Salsburi, l'*Histoire des dominicains de Berne* par *Abraham Ruchat* professeur à Lausanne, le *Procès verbal de la condamnation des dominicains*, & l'*Original du procès* conservé dans la bibliothèque de Berne. Le même fait est rapporté dans l'*Histoire générale de l'esprit & des mœurs des nations*.

C'est ainsi que finit cette abominable histoire qui déterminâ enfin les Bernois à choisir une religion (mauvaise à la vérité à nos yeux catholiques,) mais dans laquelle ils seraient délivrés des cordeliers & des jacobins.

La foule de semblables sacrilèges est incroyable. C'est à quoi l'esprit de parti conduit.

Les jésuites ont soutenu pendant cent ans que les jansénistes étaient des blasphémateurs, & l'ont prouvé par mille lettres de cachet. Les jansénistes ont répondu par plus de quatre mille volumes, que c'était les jésuites qui blasphémaient. L'écrivain des *gazettes ecclésiastiques* prétend que toutes les honnêtes gens blasphèment contre lui; & il blasphème du haut de son grenier contre tous les honnêtes gens du royaume. Le libraire du gazetier blasphème contre lui & se plaint de mourir de faim. Il vaudrait mieux être poli & honnête.

Une chose aussi remarquable que consolante, c'est que jamais en aucun pays de la terre chez les idolâtres les plus fous, aucun homme n'a été regardé comme un blasphémateur pour avoir reconnu un Dieu suprême, éternel & tout-puissant. Ce n'est pas sans doute pour avoir reconnu cette vérité qu'on fit boire la cigue à *Socrate*, puisque le dogme d'un Dieu suprême était annoncé dans tous les mystères de la Grèce. Ce fut une faction qui perdit *Socrate*. On l'accusa au hasard de ne pas reconnaître les Dieux secondaires; ce fut sur cette article qu'on le traita de blasphémateur.

On accusa de blasphème les premiers chrétiens par la même raison; mais les partisans de l'ancienne

religion de l'empire, les joviens, qui reprochaient le blasphème aux premiers chrétiens, furent enfin condamnés eux-mêmes comme blasphémateurs sous *Théodose II.* Driden a dit:

*This side to day and the other to morow burn's
And they are all god's al mithy in their turn's.*

Tel est chaque parti, dans sa rage obstiné,
Aujourd'hui condamnant & demain condamné.

B L E D O U B L É.

SECTION PREMIERE.

Origine du mot, & de la chose.

IL faut être pyrrhonien outré pour douter que *pain* vienne de *panis*. Mais pour faire du pain il faut du blé. Les Gaulois avaient du blé du tems de *César*; où avaient-ils pris ce mot de *blé*? On prétend que c'est de *bladum*, mot employé dans la latinité barbare du moyen agé, par le chancelier Des-vignes, de *Vineis*, à qui l'empereur *Frédéric II.* fit, dit-on, crever les yeux.

Mais les mots latins de ces siècles barbares n'étaient que d'anciens mots celtes ou tudesques latinisés. *Bladum* venait donc de notre *blead*; & non pas notre *blead* de *bladum*. Les Italiens disaient *biada*; & les pays, où l'ancienne langue romance s'est conservée, disent encor *blia*.

Cette science n'est pas infiniment utile: mais on serait curieux de savoir où les Gaulois & les Teu-

tons avaient trouvé du blé pour le semer ? On vous répond que les Tyriens en avaient apporté en Espagne, les Espagnols en Gaule, & les Gaulois en Germanie. Et où les Tyriens avaient-ils pris ce blé ? Chez les Grecs probablement, dont ils l'avaient reçu en échange de leur alphabet.

Qui avait fait ce présent aux Grecs ? C'était autrefois *Cérès* sans doute ; & quand on a remonté à *Cérès*, on ne peut gueres aller plus haut. Il faut que *Cérès* soit descendue exprès du ciel pour nous donner du froment, du seigle, de l'orge, &c.

Mais comme le crédit de *Cérès* qui donna le blé aux Grecs, & celui d'*Isbet* ou *Ifis* qui en gratifia l'Egypte, est fort déchu aujourd'hui, nous restons dans l'incertitude sur l'origine du blé.

Sanchoiaron assure que *Dagon* ou *Dagan*, l'un des petits-fils de *Tbaut*, avait en Phénicie l'intendance du blé. Or son *Tbaut* est à-peu-près du tems de notre *Jared*. Il résulte de-là que le blé est fort ancien, & qu'il est de la même antiquité que l'herbe. Peut-être que ce *Dagon* fut le premier qui fit du pain, mais cela n'est pas démontré.

Chose étrange ! nous savons positivement que nous avons l'obligation du vin à *Noé*, & nous ne savons pas à qui nous devons le pain. Et, chose encor plus étrange, nous sommes si ingrats envers *Noé*, que nous avons plus de deux mille chansons en l'honneur de *Bacchus*, & qu'à peine en chantons nous une seule en l'honneur de *Noé*, notre bienfaicteur.

Un Juif m'a assuré que le blé venait de lui-même en Mésopotamie, comme les pommes, les poires sauvages, les chataignes, les nêfles dans l'Occident.

Je le veux croire jusqu'à ce que je sois sûr du contraire; car enfin il faut bien que le blé croisse quelque part. Il est devenu la nourriture ordinaire & indispensable dans les plus beaux climats & dans tout le Nord.

De grands philosophes dont nous estimons les talens, & dont nous ne suivons point les systêmes, ont prétendu, dans l'*Histoire naturelle du chien*, (pag. 195.) que les hommes ont fait le blé; que nos peres à force de semer de l'yvraie & du gramen, les ont changés en froment. Comme ces philosophes ne sont pas de notre avis sur les coquilles, ils nous permettront de n'être pas du leur sur le blé. Nous ne pensons pas qu'avec du jasmin on ait jamais fait venir des tulipes. Nous trouvons que le germe du blé est tout différent de celui de l'yvraie, & nous ne croyons à aucune transmutation. Quand on nous en montrera nous nous rétracterons.

Nous avons vu à l'article *Arbre-à-pain*, qu'on ne mange point de pain dans les trois quarts de la terre. On prétend que les Ethiopiens se moquaient des Egyptiens qui vivaient de pain. Mais enfin, puisque c'est notre nourriture principale, le blé est devenu un des plus grands objets du commerce & de la politique. On a tant écrit sur cette matiere, que si un laboureur semait autant de blé pesant que nous avons de volumes sur cette denrée, il pourrait espérer la plus ample récolte, & devenir plus riche que ceux qui dans leurs fallons vernis & dorés ignorent l'excès de sa peine & de sa misere.

SECTION SECONDE.

Richesse du blé.

Dès qu'on commence à balbutier en économie politique, on fait comme font dans notre rue tous les voisins & les voisines qui demandent : Combien a-t-il de rentes, comment vit-il, combien sa fille aura-t-elle en mariage &c ? On demande en Europe : L'Allemagne a-t-elle plus de blés que la France ? L'Angleterre recueille-t-elle (& non pas récolte-t-elle) de plus belles moissons que l'Espagne ? Le blé de Pologne produit-il autant de farine que celui de Sicile ? La grande question est de favoir si un pays purement agricole est plus riche qu'un pays purement commerçant ?

La supériorité du pays de blé est démontrée par le livre aussi petit que plein de Mr. *Melon*, le premier homme qui ait raisonné en France, par la voie de l'imprimerie, immédiatement après la déraison universelle du système de *Lafs*. *Melon* a pu tomber dans quelques erreurs relevées par d'autres écrivains instruits, dont les erreurs ont été relevées à leur tour. En attendant qu'on relève les miennes, voici le fait.

L'Égypte devint la meilleure terre à froment de l'univers, lorsqu'après plusieurs siècles qu'il est difficile de compter au juste, les habitans eurent trouvé le secret de faire servir à la fécondité du sol un fleuve destructeur, qui avait toujours inondé le pays, & qui n'était utile qu'aux rats d'Égypte, aux insectes, aux reptiles & aux crocodiles. Son eau même mêlée d'une boue noire ne pouvait défaitérer ni

laver les habitans. Il fallut des travaux immenses, & un tems prodigieux pour dompter le fleuve, le partager en canaux, fonder des villes dans un terrain autrefois mouvant, & changer les cavernes des rochers en vastes bâtimens.

Tout cela est plus étonnant que des pyramides; tout cela fait, voilà un peuple sûr de sa nourriture avec le meilleur blé du monde, sans même avoir presque besoin de labourer. Le voilà qui élève & qui engraisse de la volaille supérieure à celle de Caux. Il est vêtu du plus beau lin dans le climat le plus tempéré. Il n'a donc aucun besoin réel des autres peuples.

Les Arabes ses voisins au contraire ne recueillent pas un septier de blé depuis le désert qui entoure le lac de Sodome & qui va jusqu'à Jérusalem, jusqu'au voisinage de l'Euphrate, à l'Yemen, & à la terre de Gad; ce qui compose un pays quatre fois plus étendu que l'Egypte. Ils disent: Nous avons des voisins qui ont tout le nécessaire; allons dans l'Inde chercher du superflu; portons-leur du sucre, des aromates, des épiceries, des curiosités; soyons les pourvoyeurs de leurs fantaisies, & ils nous donneront de la farine. Ils en disent autant des Babiloniens; ils s'établissent courtiers de ces deux nations opulentes, qui regorgent de blé; & en étant toujours le serviteurs, ils restent toujours pauvres. Memphis & Babilone jouissent; & les Arabes les servent; la terre à blé demeure toujours la seule riche; le superflu de son froment attire les métaux, les parfums, les ouvrages d'industrie. Le possesseur du blé impose donc toujours la loi à celui qui a be-

soin de pain. Et *Midas* aurait donné tout son or à un laboureur de Picardie.

La Hollande paraît de nos jours une exception, & n'en est point une. Les vicissitudes de ce monde ont tellement tout bouleversé, que les habitans d'un marais persécutés par l'océan qui les menaçait de les noyer, & par l'inquisition qui apportait des fagots pour les brûler, allèrent au bout du monde s'emparer des isles qui produisent des épiceries devenues aussi nécessaires aux riches que le pain l'est aux pauvres. Les Arabes vendaient de la myrrhe, du baume, & des perles à Memphis & à Babilone: Les Hollandais vendent de tout à l'Europe & à l'Asie, & mettent le prix à tout.

Ils n'ont point de blé, dites-vous; ils en ont plus que l'Angleterre & la France. Qui est réellement possesseur du blé? C'est le marchand qui l'achète du laboureur. Ce n'était pas le simple agriculteur de Caldée ou d'Egypte qui profitait beaucoup de son froment. C'était le marchand Caldéen ou l'Egyptien adroit qui en faisait des amas, & les vendait aux Arabes; il en retirait des aromates, des perles, des rubis, qu'il vendait chèrement aux riches. Tel est le Hollandais; il achète partout & revend partout; il n'y a point pour lui de mauvaise récolte; il est toujours prêt à secourir pour de l'argent ceux qui manquent de farine.

Que trois ou quatre négocians entendus, libres, sôbres, à l'abri de toute vexation, exempts de toute crainte, s'établissent dans un port; que leurs vaisseaux soient bons, que leur équipage sache vivre de gros fromage & de petite biere, qu'ils fassent ache-

ter à bas prix du froment à Dantzik, & à Tunis, qu'ils sachent le conserver, qu'ils sachent attendre; & ils feront précisément ce que font les Hollandais.

S E C T I O N T R O I S I E M E.

Histoire du blé en France.

Dans les anciens gouvernemens ou anciennes anarchies barbares, il y eut je ne fais quel seigneur ou roi de Soissons qui mit tant d'impôts sur les laboureurs, les batteurs en grange, les meuniers, que tout le monde s'enfuit, & le laissa sans pain régner tout seul à son aisé. (nn)

Comment fit-on pour avoir du blé, lorsque les Normans, qui n'en avaient pas chez eux, vinrent ravager la France & l'Angleterre, lorsque les guerres féodales acheverent de tout détruire; lorsque ces brigandages féodaux se mêlerent aux irruptions des Anglais, quand *Edouard III.* détruisit les moissons de *Philippe de Valois*, & *Henri V.* celles de *Charles VI*; quand les armées de l'empereur *Charles-Quint* & celles de *Henri VIII.* mangeaient la Picardie; enfin tandis que les bons catholiques & les bons réformés coupaient le blé en herbe, & égorgeaient peres, meres & enfans, pour savoir si on devait se servir de pain fermenté ou de pain azime les dimanches?

Comment on faisait? Le peuple ne mangeait pas la moitié de son besoin; on se nourrissait très-mal; on périssait de misere; la population étoit très-médiocre; des cités étoient désertes.

(nn) C'étoit un Chilpéric. La chose arriva l'an 567.

Cependant vous voyez encor de prétendus hiftoriens qui vous répètent que la France poffédait vingt-neuf millions d'habitans du tems de la St. Barthelemi.

C'eft apparemment fur ce calcul que l'abbé de *Caveirac* a fait l'apologie de la St. Barthelemi; il a prétendu que le maffacre de foixante & dix mille hommes, plus ou moins, étoit une bagatelle dans un royaume alors floriffant, peuplé de vingt-neuf millions d'hommes, qui nageaient dans l'abondance.

Cependant la vérité eft que la France avoit peu d'hommes & peu de blé; & qu'elle étoit exceffivement miférable, ainfi que l'Allemagne.

Dans le court efpace du regne enfin tranquille de *Henri IV*, pendant l'adminiftration économe du duc de *Sulli*, les François en 1597 eurent une abondante récolte; ce qu'ils n'avaient pas vu depuis qu'ils étoient nés. Auffi-tôt ils vendirent tout leur blé aux étrangers, qui n'avaient pas fait de fi heureufes moissons, ne doutant pas que l'année 1598 ne fût encor meilleure que la précédente. Elle fut très mauvaife; le peuple alors fut dans le cas de *Mlle. Bernard*, qui avoit vendu fes chemifes & fes draps pour acheter un colier; elle fut obligée de vendre fon colier à perte pour avoir des draps & des chemifes. Le peuple pâtit davantage. On racheta chèrement le même blé qu'on avoit vendu à un prix médiocre.

Pour prévenir une telle imprudence & un tel malheur, le miniftère défendit l'exportation; & cette loi ne fut point révoquée. Mais fous *Henri IV*, fous *Louis XIII* & fous *Louis XIV*, non-feulement la loi fut fouvent éludée; mais quand le gouvernement

était informé que les greniers étaient bien fournis, il expédiait des permissions particulieres sur le compte qu'on lui rendait de l'état des provinces. Ces permissions firent souvent murmurer le peuple; les marchands de blé furent en horreur comme des monopoleurs, qui voulaient affamer une province. Quand il arrivait une disette, elle était toujours suivie de quelque sédition. On accusait le ministère plutôt que la sécheresse ou la pluie.

Cependant année commune, la France avait de quoi se nourrir, & quelquefois de quoi vendre. On se plaignit toujours; (& il faut se plaindre pour qu'on vous suce un peu moins) mais la France depuis 1661 jusqu'au commencement du dix-huitième siècle fut au plus haut point de grandeur. Ce n'était pas la vente de son blé qui la rendait si puissante; c'était son excellent vin de Bourgogne, de Champagne & de Bourdeaux, le débit de ses eaux-de-vie dans tout le Nord, de son huile, de ses fruits, de son sel, de ses toiles, de ses draps, des magnifiques étoffes de Lyon & même de Tours, de ses rubans, de ses modes de toute espèce, enfin des progrès de l'industrie. Le pays est si bon, le peuple si laborieux, que la révocation de l'édit de Nantes ne put faire périr l'état. Il n'y a peut-être pas une preuve plus convaincante de sa force.

Le blé resta toujours à vil prix: la main-d'œuvre par conséquent ne fut pas chère; le commerce prospéra; & on cria toujours contre la dureté du tems.

La nation ne mourut pas de la disette horrible de 1709; elle fut très malade; mais elle réchapa.

Nous ne parlons ici que du blé qui manqua absolument; il fallut que les Français en achetaissent de leurs ennemis mêmes; les Hollandais en fournirent seuls autant que les Turcs.

Quelques désastres que la France ait éprouvés; quelques succès qu'elle ait eus; que les vignes aient gelé, ou qu'elles aient produit autant de grappes que dans la Jérusalem céleste, le prix du blé a toujours été assez uniforme; &, année commune, un septier de blé a toujours payé quatre paires de fouliers depuis *Charlemagne*.

Vers l'an 1750 la nation raffasiée de vers, de tragédies, de comédies, d'opéra, de romans, d'histoires romanesques, de réflexions morales plus romanesques encore, & de disputes théologiques sur la grace & sur les convulsions, se mit enfin à raisonner sur les blés.

On oublia même les vignes pour ne parler que de froment & de seigle. On écrivit des choses utiles sur l'agriculture: tout le monde les lut, excepté les laboureurs. On supposa, au sortir de l'opéra comique, que la France avait prodigieusement de blé à vendre. Enfin le cri de la nation obtint du gouvernement, en 1764, la liberté de l'exportation.

Aussi-tôt on exporta. Il arriva précisément ce qu'on avait éprouvé du tems de *Henri IV*; on vendit un peu trop; une année stérile survint, il fallut pour la seconde fois que Mlle. *Bernard* revendit son colier pour r'avoir ses draps & ses chemises. Alors quelques plaignans passèrent d'une extrémité à l'autre. Ils éclaterent contre l'exportation qu'ils avaient demandée: ce qui fait voir combien il est dif-

difficile de contenter tout le monde & son pere.

Des gens de beaucoup d'esprit, & d'une bonne volonté sans intérêt, avaient écrit avec autant de sagacité que de courage en faveur de la liberté illimitée du commerce des grains. Des gens qui avaient autant d'esprit & des vues aussi pures, écrivirent dans l'idée de limiter cette liberté; & Mr. l'abbé Gagliani Napolitain, réjouit la nation Française sur l'exportation des blés; il trouva le secret de faire, même en français, des dialogues aussi amusans que nos meilleurs romans, & aussi instructifs que nos meilleurs livres sérieux. Si cet ouvrage ne fit pas diminuer le prix du pain, il donna beaucoup de plaisir à la nation, ce qui vaut beaucoup mieux pour elle. Les partisans de l'exportation illimitée lui répondirent vertement. Le résultat fut que les lecteurs ne furent plus où ils en étaient: la plupart se mirent à lire des romans en attendant trois ou quatre années abondantes de suite qui les mettraient en état de juger. Les dames ne furent pas distinguer davantage le froment du seigle. Les habitués de paroisse continuèrent de croire que le grain doit mourir & pourrir en terre pour germer.

SECTION QUATRIEME.

Des blés d'Angleterre.

Les Anglais, jusqu'au dix-septieme siecle, furent des peuples chasseurs & pasteurs, plutôt qu'agriculteurs. La moitié de la nation courait le renard en selle raze avec un bridon: l'autre moitié nourrissait des moutons & préparait les laines. Les sieges des

pairs ne font encor que de gros sacs de laine, pour les faire souvenir qu'ils doivent protéger la principale denrée du royaume. Ils commencèrent à s'apercevoir au tems de la restauration qu'ils avaient aussi d'excellentes terres à froment. Ils n'avaient guere jusqu'alors labouré que pour leurs besoins. Les trois quarts de l'Irlande se nourrissaient de pommes de terre appelées alors *potatoes*, & par les Français *topinambours*, & ensuite *pommes de terre*. La moitié de l'Ecosse ne connaissait point le blé. Il courait une espece de proverbe en vers anglais assez plaisans, dont voici le sens.

Si le mari d'Eve la blonde
Au pays d'Ecosse était né,
A demeurer chez lui Dieu l'aurait condamné,
Et non pas à courir le monde.

L'Angleterre fut le seul des trois royaumes qui défricha quelques champs, mais en petite quantité. Il est vrai que ces insulaires mangent le plus de viande, le plus de légumes & le moins de pain qu'ils peuvent. Le manœuvre Auvergnac & Limousin dévore quatre livres de pain qu'il trempe dans l'eau, tandis que le manœuvre Anglais en mange à peine une avec du fromage; & boit d'une biere aussi nourrissante que dégoûtante, qui l'engraisse.

On peut encor, sans raillerie, ajouter à ces raisons l'énorme quantité de farine dont les Français ont chargé longtems leur tête. Ils portaient des perruques volumineuses hautes d'un demi-pié sur le front, & qui descendaient jusqu'aux hanches. Seize onces d'amidon saupoudraient seize onces de che-

veux étrangers, qui cachaient dans leur épaisseur le buste d'un petit homme; de sorte que dans une farce, où un maître à chanter du bel air, nommé *Mr. Des Soupirs*, secouait sa perruque sur le théâtre, on était inondé pendant un quart d'heure d'un nuage de poudre. Cette mode s'introduisit en Angleterre, mais les Anglais épargnerent l'amidon.

Pour venir à l'essentiel, il faut savoir qu'en 1689, la première année de *Guillaume & de Marie*, un acte du parlement accorda une gratification à quiconque exporterait du blé, & même de mauvaises eaux-de-vie de grain sur les vaisseaux de la nation.

Voici comme cet acte, favorable à la navigation & à la culture, fut conçu.

Quand une mesure nommée *quarter*, égale à vingt-quatre boisseaux de Paris, n'excédait pas en Angleterre la valeur de deux livres sterling huit shelings au marché, le gouvernement payait à l'exportateur de ce quarter cinq shelings = 6 *lires* de France. à l'exportateur du seigle quand il ne valait qu'une livre sterling & douze shelings, on donnait de récompense trois shelings & six sous = 3 *l.* 12 *s.* de France. Le reste dans une proportion assez exacte.

Quand le prix des grains haussait, la gratification n'avait plus lieu; quand ils étaient plus chers, l'exportation n'était plus permise. Ce règlement a éprouvé quelques variations; mais enfin le résultat a été un profit immense. On a vu par un extrait de l'exportation des grains présenté à la chambre des communes en 1751, que l'Angleterre en avait vendu aux autres nations en cinq années pour 7405786 liv. sterling, qui font 200 soixante & dix millions trois

cents trente-trois mille foixante & dix-huit livres de France. Et sur cette somme que l'Angleterre tira de l'Europe en cinq années, la France en paya environ dix millions & demi.

L'Angleterre devait sa fortune à sa culture qu'elle avait trop longtems négligée; mais aussi elle la devait à son terrain. Plus sa terre a valu, plus elle s'est encor améliorée. On a eu plus de chevaux, de bœufs & d'engrais. Enfin on prétend qu'une récolte abondante peut nourrir l'Angleterre cinq ans, & qu'une même récolte peut à peine nourrir la France deux années.

Mais aussi la France a presque le double d'habitans; & en ce cas l'Angleterre n'est que d'un cinquième plus riche en blés, pour nourrir la moitié moins d'hommes: ce qui est bien compensé par les autres denrées, & par les manufactures de la France.

SECTION CINQUIEME.

Mémoire court sur les autres pays.

L'Allemagne est comme la France; elle a des provinces fertiles en blé, & d'autres stériles; les pays voisins du Rhin & du Danube, la Bohême, sont les mieux partagés. Il n'y a guere de grand commerce de grains que dans l'intérieur.

La Turquie ne manque jamais de blé, & en vend peu. L'Espagne en manque quelquefois, & n'en vend jamais. Les côtés d'Afrique en ont, & en vendent. La Pologne en est toujours bien fournie & n'en est pas plus riche.

Les provinces méridionales de la Russie en régor-

gent; on le transporte à celles du Nord avec beaucoup de peine; on en peut faire un grand commerce par Riga.

La Suede ne recueille du froment qu'en Scanie; le reste ne produit que du seigle; les provinces septentrionales rien.

Le Dannemark peu.

L'Ecosse encor moins.

La Flandre Autrichienne est bien partagée.

En Italie tous les environs de Rome, depuis Viterbe jusqu'à Terracine, sont stériles. Le Bolonois, dont les papes se sont emparés, parce qu'il était à leur bienfaisance, est presque la seule province qui leur donne du pain abondamment.

Les Vénitiens en ont à peine de leur cru pour le besoin, & sont souvent obligés d'acheter des *firmans* à Constantinople, c'est-à-dire, des permissions de manger. C'est leur ennemi & leur vainqueur qui est leur pourvoyeur.

Le Milanais est la terre promise en supposant que la terre promise avait du froment.

La Sicile se souvient toujours de Cérès, mais on prétend qu'on n'y cultive pas aussi bien la terre que du tems d'*Hiéron* qui donnait tant de blé aux Romains. Le royaume de Naples est bien moins fertile que la Sicile, & la disette s'y fait sentir quelquefois, malgré *San Gennaro*.

Le Piémont est un des meilleurs pays.

La Savoye a toujours été pauvre & le sera.

La Suisse n'est gueres plus riche; elle a peu de froment; il y a des cantons qui en manquent absolument.

Un marchand de blé peut se régler sur ce petit mémoire; & il sera ruiné, à moins qu'il ne s'informe au juste de la récolte de l'année, & du besoin du moment.

Refumé.

Suivez le précepte d'*Horace*: Ayez toujours une année de blé par devers vous; *provisæ frugis in annum*

B L É,

GRAMMAIRE MORALE.

Section seconde.

On dit proverbialement, *manger son blé en herbe; être pris comme dans un blé; crier famine sur un tas de blé*. Mais de tous les proverbes que cette production de la nature & de nos soins a fournis, il n'en est point qui mérite plus l'attention des législateurs que celui-ci.

Ne nous remets pas au gland quand nous avons du blé.

Cela signifie une infinité de bonnes choses, comme par exemple:

Ne nous gouverne pas dans le dix-huitième siècle comme on gouvernait du tems d'Albouin, de Gondebald, de Clodevik nommé en latin *Clodovæus*.

Ne parle plus des loix de Dagobert, quand nous avons les œuvres du chancelier d'Aguesseau, les discours de Mrs. les gens du roi, Montclar, Servant, Castillon, la Chalotais, du Paty, &c.

Ne nous cite plus les miracles de St. Amable, dont les gants & le chapeau furent portés en l'air

pendant tout le voyage qu'il fit à pied du fond de l'Auvergne à Rome.

Laisse pourrir tous les livres remplis de pareilles inepties, songe dans quel siècle nous vivons.

Si jamais on assassine à coups de pistolet un maréchal d'Ancre; ne fais point brûler sa femme en qualité de forcier sous prétexte que son médecin Italien lui a ordonné de prendre du bouillon fait avec un coq blanc, tué au clair de la lune, pour la guérir de ses vapeurs.

Distingue toujours les honnêtes gens qui pensent, de la populace qui n'est pas faite pour penser.

Si l'usage t'oblige à faire une cérémonie ridicule en faveur de cette canaille, & si en chemin tu rencontres quelques gens d'esprit, averti-les par un signe de tête, par un coup d'œil, que tu penses comme eux; mais qu'il ne faut pas rire.

Affaibli peu-à-peu toutes les superstitions anciennes, & n'en introduis aucune nouvelle.

Les loix doivent être pour tout le monde; mais laisse chacun suivre ou rejeter à son gré ce qui ne peut être fondé que sur un usage indifférent.

Si la servante de Bayle meurt entre tes bras, ne lui parle point comme à Bayle; ni à Bayle comme à sa servante.

Si les imbécilles veulent encor du gland, laisse-les en manger; mais trouve bon qu'on leur présente du pain.

En un mot, ce proverbe est excellent en mille occasions.

BOEUF APIS.

IL a été agité si le bœuf *Apis* était révé-
ré à Mem-
phis comme Dieu, comme symbole, ou comme
bœuf. Il est à croire que les fanatiques voyaient en
lui un Dieu, les sages un simple symbole, & que le
sot peuple adorait le bœuf. *Cambyse* fit-il bien quand
il eut conquis l'Égypte, de tuer ce bœuf de sa main?
Pourquoi non? Il faisait voir aux imbécilles qu'on
pouvoit mettre leur Dieu à la broche, sans que la
nature s'armât pour venger ce sacrilège. *Hérodote*
ajoute qu'il fit bien fouetter les prêtres; il avait tort,
si ces prêtres avaient été de bonnes gens qui se fus-
sent contentés de gagner leur pain dans le culte d'*A-*
pis, sans molester les citoyens. Mais s'ils avaient
été persécuteurs, s'ils avaient forcé les consciences,
s'ils avaient établi une espèce d'inquisition & violé le
droit naturel, *Cambyse* avait un autre tort, c'était
celui de ne les pas faire pendre.

On a fort vanté les Égyptiens. Peut-être n'y a-
t-il point de peuple plus méprisable; il faut qu'il y
ait toujours eu dans leur caractère, & dans leur gou-
vernement un vice radical, qui en a toujours fait
de vils esclaves.

Je consens que dans les tems presqu'inconnus, ils
aient conquis la terre; mais dans les tems de l'hi-
stoire ils ont été subjugués par tous ceux qui s'en
sont voulu donner la peine, par les Assyriens, par
les Grecs, par les Romains, par les Arabes, par les
Mamelus, par les Turcs, enfin par tout le mon-
de, excepté par nos croisés, attendu que ceux-ci

étaient plus mal avisés que les Egyptiens n'étaient lâches. Ce fut la milice des Mammelus qui battit les Français. Il n'y a peut-être que deux choses passables dans cette nation; la première, que ceux qui adoraient un bœuf ne voulurent jamais contraindre ceux qui adoraient un singe, à changer de religion, quoique les bœufs-latres & les singe-latres se haïssent vivement; la seconde, qu'ils ont fait toujours éclore des poulets dans des fours.

On vante leurs pyramides; mais ce sont des monumens d'un peuple esclave. Il faut bien qu'on y ait fait travailler toute la nation, sans quoi on n'aurait pu venir à bout d'élever ces vilaines masses. A quoi servaient elles? A conserver dans une petite chambre la momie de quelque prince ou de quelque gouverneur, ou de quelque intendant que son ame devait ranimer au bout de mille ans, on a dit même au bout de trois mille. Mais s'ils espéraient cette résurrection des corps, pourquoi leur ôter la cervelle avant de les embaumer? Les Egyptiens devaient-ils ressusciter sans cervelle? L'observatoire que fit bâtir *Louis XIV*, me paraît un plus beau monument que les pyramides, parce qu'il est plus utile.

BOIRE A LA SANTÉ.

D'Où vient cette coutume? est-ce depuis le tems qu'on boit? Il paraît naturel qu'on boive du vin pour sa propre santé, mais non pas pour la santé d'un autre.

Le propino des Grecs, adopté par les Romains,

ne signifiait pas, je bois afin que vous vous portiez bien; mais je bois avant vous pour que vous buviez; je vous invite à boire.

Dans la joie d'un festin on buvait pour célébrer sa maîtresse, & non pas pour qu'elle eût une bonne santé. Voyez dans Martial,

Nævia sex cyathis, septem Justina bibatur.

Six coups pour Nævia, sept au moins pour Justine.

Les Anglais qui se sont piqués de renouveler plusieurs coutumes de l'antiquité, boivent à l'honneur des dames; c'est ce qu'ils appellent *tester*; & c'est parmi eux un grand sujet de dispute si une femme est rostable ou non, si elle est digne qu'on la teste.

On buvait à Rome pour les victoires d'*Auguste*, pour le retour de sa santé. *Dion Cassius* rapporte qu'après la bataille d'*Actium* le sénat décréta que dans les repas on lui ferait des libations au second service. C'est un étrange décret. Il est plus vraisemblable que la flatterie avait introduit volontairement cette bassesse. Quoi qu'il en soit, vous lisez dans Horace,

Hinc ad cœna venit letus, & alteris

Te me sibi exhibet Deum.

Te multa precor, te conspiciam incro

Dei patris, & hostias tuum

Mycenæ, vel Graia, vel Castoris,

Et magni vapor Herculis.

Longis tunc utinam, dux bone, ferias

Præstes hyperis: dicimus integro

Sicci mane die, dicimus uvidi,

Quum sol oceano subest.

Sois le Dieu des festins, le Dieu de l'allégresse,

Que nos tables soient tes autels.

Préside à nos jeux solennels

Comme Hercule aux jeux de la Grèce.

Seul tu fais les beaux jours; que tes jours soient sans fin.

C'est ce que nous disons en revoyant l'aurore;

Ce qu'en nos douces nuits nous redisons encore

Entre les bras du Dieu du vin.

On ne peut, ce me semble, faire entendre plus expressément ce que nous entendons par ces mots, *Nous avons bu à la santé de votre majesté.*

C'est de là probablement que vint, parmi nos nations barbares, l'usage de boire à la santé de ses convives; usage absurde, puisque vous vuideriez quatre bouteilles sans leur faire le moindre bien. Et que veut dire *boire à la santé du roi*, s'il ne signifie pas ce que nous venons de voir?

Le Dictionnaire de Trévoux nous avertit qu'on *ne boit pas à la santé de ses supérieurs en leur présence.* Passe pour la France & pour l'Allemagne; mais en Angleterre c'est un usage reçu. Il y a moins loin d'un homme à un homme à Londres qu'à Vienne.

On fait de quelle importance il est en Angleterre de boire à la santé d'un prince qui prétend au trône; c'est se déclarer son partisan. Il en a coûté cher à plus d'un Ecossais & d'un Irlandais pour avoir bu à la santé des *Stuarts*.

Tous les wigs buvaient après la mort du roi *Guillaume*, non pas à sa santé, mais à sa mémoire. Un rori nommé *Brown*, évêque de Cork en Irlande, grand ennemi de *Guillaume*, dit qu'il mettrait un bouchon à toutes les bouteilles qu'on vuidait à la

gloire de ce monarque, parce que Cork en anglais signifie *bouchon*. Il ne s'en tint pas à ce fade jeu de mots ; il écrivit en 1702 une brochure (ce sont les mandemens du pays) pour faire voir aux Irlandais que c'est une impiété atroce de boire à la santé des rois, & surtout à leur *mémoire* ; que c'est une profanation de ces paroles de JESUS-CHRIST, *Buvez-en tous, faites ceci en mémoire de moi*.

Ce qui étonnera, c'est que cet évêque n'était pas le premier qui eût conçu une telle démence. Avant lui, le presbytérien *Pryn* avait fait un gros livre contre l'usage impie de boire à la santé des chrétiens.

Enfin, il y eut un *Jean Geré*, curé de la paroisse de Ste. Foi, qui publia *la divine potion, pour conserver la santé spirituelle par la cure de la maladie invétérée de boire à la santé, avec des argumens clairs & solides contre cette coutume criminelle, le tout pour la satisfaction du public ; à la requête d'un digne membre du parlement, l'an de notre salut 1648*.

Notre révérend pere *Garasse*, notre révérend pere *Patouillet*, & notre révérend pere *Nonotte* n'ont rien de supérieur à ces profondeurs anglaises. Nous avons longtems lutté, nos voisins & nous, à qui l'emporterait.

BORNES DE L'ESPRIT HUMAIN.

ON demandait un jour à *Newton* pourquoi il marchait quand il en avait envie ? & comment son bras & sa main se remuaient à sa volonté ? Il ré-

pondit bravement, qu'il n'en savait rien. Mais, du moins, lui dit-on, vous qui connaissez si bien la gravitation des planètes, vous me direz par quelle raison elles tournent dans un sens plutôt que dans un autre; & il avoua encor qu'il n'en savait rien.

Ceux qui enseignèrent que l'Océan était salé de peur qu'il ne se corrompît, & que les marées étaient faites pour conduire nos vaisseaux dans nos ports, furent un peu honteux quand on leur répliqua que la Méditerranée a des ports & point de reflux. *Musshembroek* lui-même est tombé dans cette inadvertence.

Quelqu'un a-t-il jamais pu dire précisément, comment une buche se change dans son foyer en charbon ardent, & par quelle mécanique la chaux s'enflamme avec de l'eau fraîche?

Le premier principe du mouvement du cœur dans les animaux est-il bien connu? fait-on bien nettement comment la génération s'opère? a-t-on deviné ce qui nous donne les sensations, les idées, la mémoire? Nous ne connaissons pas plus l'essence de la matière que les enfans qui en touchent la superficie.

Qui nous apprendra par quelle mécanique ce grain de blé que nous jettons en terre se relève pour produire un tuyau chargé d'un épic, & comment le même sol produit une pomme au haut de cet arbre & une chataigne à l'arbre voisin? Plusieurs docteurs ont dit: que ne fais-je pas? *Montagne* disait: que fais-je!

Décideur impitoyable, pédagogue à phrases, raisonneur fourré, tu cherches les bornes de ton esprit. Elles sont au bout de ton nez.

Parle : m'apprendras tu par quels subtils ressorts
 L'éternel artisan fait végéter les corps ?
 Pourquoi l'aspic affreux, le tigre, la panthere,
 N'ont jamais adouci leur cruel caractère ;
 Et que reconnaissant la main qui le nourrit,
 Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit ?
 D'où vient qu'avec cent pieds, qui semblent inutiles,
 Cet insecte tremblant traîne ses pas débiles ?
 Pourquoi ce ver changeant se bâtit un tombeau,
 S'enterre, & ressuscite avec un corps nouveau ;
 Et le front couronné, tout brillant d'étincelles,
 S'élance dans les airs en déployant ses ailes ?
 Le sage Dufay parmi ses plants divers,
 Végétaux rassemblés des bouts de l'univers,
 Me dira-t-il pourquoi la tendre sensitive
 Se flétrit sous nos mains, honteuse & fugitive ?

Pour découvrir un peu ce qui se passe en moi,
 Je m'en vais consulter le médecin du roi.
 Sans doute il en fait plus que ses doctes confreres.
 Je veux savoir de lui par quels secrets mysteres
 Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
 Se transforme en un lait doucement préparé ?
 Comment toujours filtré dans ses routes certaines,
 En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines,
 A mon corps languissant rend un pouvoir nouveau,
 Fait palpiter mon cœur, & penser mon cerveau ?
 Il leve au ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie :
 Demandez-le à ce Dieu, qui nous donna la vie.

Courriers de la physique, argonautes nouveaux,
 Qui franchissez les monts, qui traversez les eaux,
 Ramenez des climats soumis aux trois couronnes,
 Vos perches, vos secteurs, & surtout deux Laponnes.
 Vous avez recherché, dans ces lieux pleins d'ennui,
 Ce que Newton connut sans sortir de chez lui :
 Vous avez arpenté quelque sable partie

Des flancs toujours glacés de la terre aplatie.
 Dévoilez ces ressorts, qui font la pesanteur.
 Vous connaissez les loix qu'établit son auteur.
 Parlez, enseignez-moi, comment ses mains fécondes
 Font tourner tant de cieux, graviter tant de mondes ?
 Pourquoi, vers le soleil notre globe entraîné,
 Se meut autour de foi sur son axe incliné ?
 Parcourant en douze ans les célestes demeures,
 D'où vient que Jupiter a son jour de dix heures ?
 Vous ne le savez point. Votre savant compas
 Mesure l'univers, & ne le connaît pas.
 Je vous vois dessiner, par un art infailible,
 Les dehors d'un palais à l'homme innaccessible ;
 Les angles, les côtés sont marqués par vos traits ;
 Le dedans à vos yeux est fermé pour jamais.
 Pourquoi donc m'affliger, si ma débile vue
 Ne peut percer la nuit sur mes yeux répandue ?
 Je n'imiterai point ce malheureux savant,
 Qui des feux de l'Etna scrutateur imprudent,
 Marchant sur des monceaux de bitume & de cendre,
 Fut consumé du feu qu'il cherchait à comprendre.

Nos bornes sont donc partout, & avec cela nous
 sommes orgueilleux comme des paons que nous pro-
 nonçons *pans*.

B O U C.

LEs honneurs de toute espee, que l'antiquité a
 rendus aux boues, seraient bien étonnans, si quel-
 que chose pouvait étonner ceux qui sont un peu fa-
 miliarisés avec le monde ancien & moderne. Les
 Egyptiens & les juifs désignerent souvent les rois &
 les chefs du peuple par le mot de *boue*. Vous trou-

vez dans Zacharie: (66) *La fureur du Seigneur s'est irritée contre les pasteurs du peuple, contre les boucs; elle les visitera: il a visité son troupeau la maison de Juda, & il en a fait son cheval de bataille.*

Sortez de Babilone (pp), dit Jérémie aux chefs du peuple; *soyez les boucs à la tête du troupeau.*

Isaïe s'est servi aux chapitres X & XIV du terme de *bouc*, qu'on a traduit par celui de *prince*.

Les Egyptiens firent bien plus que d'appeller leurs rois *boucs*, ils consacrerent un bouc dans Mendès, & l'on dit même qu'ils l'adorerent. Il se peut très bien que le peuple ait pris en effet un emblème pour une divinité, c'est ce qui ne lui arrive que trop souvent.

Il n'est pas vraisemblable que les shoen ou shotim d'Egypte, c'est-à-dire les prêtres, aient à la fois immolé & adoré des boucs. On fait qu'ils avaient leur bouc *Azazel* qu'ils précipitaient orné & couronné de fleurs pour l'expiation du peuple, & que les Juifs prirent d'eux cette cérémonie & jusqu'au nom même d'*Azazel*, ainsi qu'ils adopterent plusieurs autres rites de l'Egypte.

Mais les boucs reçurent encor un honneur plus singulier; il est constant qu'en Egypte plusieurs femmes donnerent avec les boucs le même exemple que donna *Pasiphaë* avec son taureau. *Hérodote* raconte que lorsqu'il était en Egypte, une femme eut publiquement ce commerce abominable dans le nome de Mendès: il dit qu'il en fut très étonné, mais il ne dit point que la femme fut punie.

Ce

(66) Chap. x. v. 3.

(pp) Chap. i. vs. 2.

Ce qui est encor plus étrange, c'est que *Plutarque* & *Pindare* qui vivaient dans des siècles si éloignés l'un de l'autre, s'accordent tout deux à dire, qu'on présentait des femmes au bouc consacré. (qq) Cela fait frémir la nature. *Pindare* dit, ou bien on lui fait dire :

Charmautes filles de Mendès,
Quels amans cueillent sur vos levres
Les doux baisers que je prendrais ?
Quoi ! ce sont les maris des chevres !

Les Juifs n'imiterent que trop ces abominations. *Jeroboam* (rr) institua des prêtres pour le service de ses veaux & de ses boucs. Le texte hébreu porte expressément *boucs*. Mais ce qui outragea le plus la nature humaine, ce fut le brutal égarement de quelques juives qui furent passionnées pour des boucs, & des juifs qui s'accouplèrent avec des chevres. Il fallut une loi expresse pour réprimer cette horrible turpitude. Cette loi fut donnée dans le Lévitique, & y est exprimée à plusieurs reprises (ss). D'abord c'est une défense éternelle de sacrifier aux velus avec lesquels on a fornicé (tt). Ensuite une autre défense aux femmes de se prostituer aux bêtes, & aux hommes de se souiller du même crime. Enfin, il est ordonné que quiconque se fera rendu coupable de cette turpitude, sera mis à mort avec l'animal dont il aura abusé (uu). L'animal est réputé aussi criminel que l'homme & la femme ; il est dit que leur sang retombera sur eux tous.

(qq) Mr. *Larcher* du college Mazarin, a fort approfondi cette matiere.
(rr) L. II. Paralip. ch. XI. vs. 15. (ss) Levit. ch. XVII. vs. 7.
(tt) ch. XVIII. vs. 23. (uu) chap. XX. vs. 15 & 16.

C'est principalement des boucs & des chevres dont il s'agit dans ces loix, devenues malheureusement nécessaires au peuple Hébreu. C'est aux boucs & aux chevres, aux *asirim*, qu'il est dit que les Juifs se font prostitués; *asiri*, un bouc & une chevre; *asirim* des boucs ou des chevres. Cette fatale dépravation était commune dans plusieurs pays chauds. Les Juifs alors erraient dans un désert où l'on ne peut gueres nourrir que des chevres & des boucs. On ne fait que trop combien cet excès a été commun chez les bergers de la Calbre & dans plusieurs autres contrées de l'Italie. *Virgile* même en parle dans sa troisième églogue: *Le novimus & qui te transferja tuentibus hircis*, n'est que trop connu.

On ne s'en tint pas à ces abominations. Le culte du bouc fut établi dans l'Égypte & dans les fables d'une partie de la Palestine. On crut opérer des enchantemens par le moyen des boucs, des égyptans & de quelques autres monstres auxquels on donnait toujours une tête de bouc.

La magie, la forcellerie passa bientôt de l'Orient dans l'Occident, & s'étendit dans toute la terre. On appelait *sabbatum* chez les Romains l'espece de forcellerie qui venait des Juifs, en confondant ainsi leur jour sacré avec leurs secrets infames. C'est de-là qu'enfin être forcier & aller au sabbat, fut la même chose chez les nations modernes.

De misérables femmes de village trompées par des fripons, & encor plus par la faiblesse de leur imagination, crurent qu'après avoir prononcé le mot *abraxa*, & s'être frottées d'un onguent mêlé de graisse, de bouse de vache & de poil de chevre, elles

allaient au sabbat sur un manche à balai pendant leur sommeil, qu'elles y adoraient un bouc, & qu'il avait leur jouissance.

Cette opinion était universelle. Tous les docteurs prétendaient que c'était le diable qui se métamorphosait en bouc. C'est ce qu'on peut voir dans les *disquisitions* de *Del Rio*, & dans cent autres auteurs (vv). Le théologien *Griliandus*, l'un des grands promoteurs de l'inquisition, cité par *Del Rio*, dit que les forciers appellent le bouc *Martinet*. Il assure qu'une femme qui s'était donné à *Martinet*, montait sur son dos & était transportée en un instant dans les airs à un endroit nommé *La noix de Benevent*.

Il y eut des livres où les mystères des forciers étaient écrits. J'en ai vu un, à la tête duquel on avait dessiné assez mal un bouc, & une femme à genoux derrière lui. On appelait ces livres *grimoires* en France, & ailleurs *l'alphabet au diable*. Celui que j'ai vu ne contenait que quatre feuillets en caractères presque indéchiffrables, tels à-peu-près que ceux de l'almanach du berger.

La raison & une meilleure éducation auraient suffi pour extirper en Europe une telle extravagance; mais au-lieu de raison on employa les supplices. Si les prétendus forciers eurent leur grimoire, les juges eurent leur code des forciers. Le jésuite *Del Rio* docteur de Louvain, fit imprimer ses *Disquisitions magiques* en l'an 1599: il assure que tous les hérétiques sont magiciens; & il recommande souvent qu'on leur donne la question. Il ne doute pas que

(vv) *Del Rio* pag. 190.

le diable ne se transforme en bouc & n'accorde ses faveurs à toutes les femmes qu'on lui présente. Il cite plusieurs jurisconsultes qu'on nomme *Démonographes*, (ww) qui prétendent que *Luther* naquit d'un bouc & d'une femme. Il assure (xx) qu'en l'année 1595 une femme accoucha dans Bruxelles d'un enfant que le diable lui avait fait, déguisé en bouc, & qu'elle fut punie; mais il ne dit pas de quel supplice.

Celui qui a le plus approfondi la jurisprudence de la forcellerie, est un nommé *Boguet*, grand juge en dernier ressort d'une abbaye de St. Claude en Franche-Comté. Il rend raison de tous les supplices auxquels il a condamné des forcieres & des forciers: le nombre en est très considérable. Presque toutes ces forcieres sont supposées avoir couché avec le bouc.

On a déjà dit que plus de cent mille prétendus forciers ont été exécutés à mort en Europe. La seule philosophie a guéri enfin les hommes de cette abominable chimère, & a enseigné aux juges qu'il ne faut pas brûler les imbécilles.

BOUFON, BURLESQUE.

B A S C O M I Q U E.

IL était bien subtil ce scolaste qui a dit le premier que l'origine de *boufon* est due à un petit sacrificeur d'Athènes nommé *Bupho*, qui lassé de son métier s'enfuit & qu'on ne revit plus. L'aréopage ne

(ww) pag. 180. (xx) pag. 181.

pouvant le punir fit le procès à la hache de ce prêtre. Cette farce, dit-on, qu'on jouait tous les ans dans le temple de *Jupiter*, s'appella *bouffonnerie*. Cette historiette ne paraît pas d'un grand poids. Bouffon n'était pas un nom propre, *boufonos* signifie *immolateur de bœufs*. Jamais plaisanterie chez les Grecs ne fut appelée *boufonia*. Cette cérémonie, toute frivole qu'elle paraît, peut avoir une origine sage, humaine, digne des vrais Athéniens.

Une fois l'année le sacrificateur subalterne, ou plutôt le boucher sacré, prêt d'immoler un bœuf s'enfuyait comme saisi d'horreur, pour faire souvenir les hommes que dans des tems plus sages & plus heureux on ne présentait aux Dieux que des fleurs & des fruits, & que la barbarie d'immoler des animaux innocens & utiles, ne s'introduisit que lorsqu'il y eut des prêtres qui voulurent s'engraisser de ce sang, & vivre aux dépens des peuples. Cette idée n'a rien de bouffon.

Ce mot de *bouffon* est reçu depuis longtems chez les Italiens & chez les Espagnols; il signifiait *mimus*, *scurra*, *joculator*; mime, farceur, jongleur. Ménage après Saumaise le dérive de *bocca inflata*, bouffoufflé; & en effet on veut dans un bouffon un visage rond & la joue rebondie. Les Italiens disent *bufo magro*, maigre bouffon, pour exprimer un mauvais plaisant qui ne vous fait pas rire.

Bouffon, *bouffonnerie*, appartiennent au bas comique, à la foire, à Giles, à tout ce qui peut amuser la populace. C'est par-là que les tragédies ont commencé à la honte de l'esprit humain. *Thejpis* fut un bouffon avant que *Sophocle* fût un grand-homme.

Au seizieme & dix-septieme siecle les tragédies espagnoles & anglaises furent toutes avilies par des bouffonneries dégoûtantes. (Voyez l'article *Dramatique*.)

Les cours furent encor plus déshonorées par les bouffons que le théâtre. La rouille de la barbarie était si forte, que les hommes ne savaient pas goûter des plaisirs honnêtes.

Boileau a dit de Moliere :

C'est par-là que Moliere illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût emporté le prix,
Si moins ami du peuple en ses doctes peintures,
Il n'eût fait quelquefois grimacer ses figures;
Quitté pour le bouffon l'agréable & le fin,
Et sans honte à Térence allié Tabarin.
Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnais plus l'auteur du Misanthrope.

Mais il faut considérer que *Raphaël* a daigné peindre des grotesques. *Moliere* ne ferait point descendre si bas s'il n'eût eu pour spectateurs que des *Louis XIV*, des *Condés*, des *Turenne*, des ducs de la *Rocheaucault*, de *Montausier*, des *Beauvilliers*, des dames de *Montespan* & de *Tbiange*; mais il travaillait aussi pour le peuple de Paris qui n'était pas encor décaillé; le bourgeois aimait la grosse farce, & la payait. Les *Fodelets* de *Scaron* étaient à la mode. On est obligé de se mettre au niveau de son siecle avant d'être supérieur à son siecle; & après tout, on aime quelquefois à rire. Qu'est-ce que la *Batrachomyomachie* attribuée à *Homere*, sinon une bouffonnerie, un poëme burlesque?

Ces ouvrages ne donnent point de réputation, & ils peuvent avilir celle dont on jouit.

Le boufon n'est pas toujours dans le stile burlesque. Le *Médecin malgré lui*, les *Fourberies de Scapin* ne sont point dans le stile des *Fodelets* de Scaron. *Moliere* ne va pas rechercher des termes d'argot comme *Scaron*. Ses personnages les plus bas n'affectent point des plaifanteries de gilles. La bouffonnerie est dans la chose & non dans l'expression. Le stile burlesque est celui de *Don Japhet* d'Arménie.

Du bon pere Noé j'ai l'honneur de descendre,
Noé qui sur les eaux fit flotter sa maison
Quand tout le genre humain but plus que de raison.
Vous voyez qu'il n'est rien de plus net que ma race,
Et qu'un cristal auprès paraîtrait plein de crasse.

Pour dire qu'il veut se promener, il dit qu'il va
exercer sa vertu caminante. Pour faire entendre
qu'on ne pourra lui parler, il dit,

Vous aurez avec moi difette de loquelle.

C'est presque partout le jargon des gueux; le langage des halles; & même il est inventeur dans ce langage.

Tu m'as tout compissé, pisseuse abominable.

Enfin, la grossièreté de sa bassesse est poussée jusqu'à chanter sur le théâtre.

Amour nabot
Qui du jabot
De Don Japhet
A fait
Une ardente fournaise;
Et dans mon pis
A mis
Une essence de braise.

Et ce sont ces plattes infamies qu'on a jouées pendant plus d'un siècle alternativement avec le *Misanthrope* ; ainsi qu'on voit passer dans une rue indifféremment un magistrat & un chiffonnier.

Le *Virgile* travesti est à-peu-près dans ce goût ; mais rien n'est plus abominable que sa *Mazarinade*.

Notre Jules n'est pas César,
C'est un caprice du hazard,
Qui nâquit garçon & fut garce,
Qui n'était né que pour la farce.
Tous ses desseins prennent un rat
Dans la moindre affaire d'état.
Singe du prélat de Sorbonne,
Ma foi tu nous la baille bonne.
Tu n'es à ce cardinal duc
Comparable qu'en aqueduc.
Illustre en ta partie honteuse,
Ta seule braguette est fameuse.

.

Va rendre compte au vatican
De tes meubles mis à l'encan ;
D'être cause que tout se perde,
De tes caleçons pleins de merde.

Ces saletés font vomir, & le reste est si exécrationnel qu'on n'ose le copier. Cet homme était digne du tems de la Fronde. Rien n'est peut-être plus extraordinaire que l'espèce de considération qu'il eut pendant sa vie, si ce n'est ce qui arriva dans sa maison après sa mort.

On commença par donner d'abord le nom de *poème burlesque* au lutrin de *Boileau* ; mais le sujet seul était burlesque ; le stile fut agréable & fin, quelquefois même héroïque.

Les Italiens avaient une autre sorte de burlesque qui était bien supérieur au nôtre, c'est celui de l'*Arétin*, de l'archevêque *La Caza*, du *Berni*, du *Mau-ro*, du *Dolce*. La décence y est souvent sacrifiée à la plaisanterie; mais les mots déshonnêtes en sont communément bannis. Le *Capitolo del forno* de l'archevêque *La Caza* roule à la vérité sur un sujet qui fait enfermer à Biffêtre les abbés des *Fountains*, & qui mène en Greve les *Déchaufours*. Cependant il n'y a pas un mot qui offense les oreilles chastes; il faut deviner.

Trois ou quatre Anglais ont excellé dans ce genre. *Buttler* dans son *Hudibras*, qui est la guerre civile excitée par les puritains, tournée en ridicule; le docteur *Garth* dans la querelle des apoticaire & des médecins; *Prior* dans son histoire de l'ame, où il se moque fort plaisamment de son sujet; *Philippe* dans sa pièce du *Brillant Sheling*.

Hudibras est autant au-dessus de *Scaron* qu'un homme de bonne compagnie est au-dessus d'un chan-fonnier des cabarets de la Courtille. Le héros d'*Hudibras* était un personnage très réel qui avait été capitaine dans les armées de *Fairfax* & de *Cromwell*; il s'appellait le chevalier *Samuel Luke*. Voici le commencement de son poëme assez fidèlement traduit.

Quand les prophanes & les saints
 Dans l'Angleterre étaient aux prises,
 Qu'on se battait pour des églises,
 Aussi fort que pour des catins;
 Lorsqu'anglicans & puritains
 Faisaient une si rude guerre,
 Et qu'au sortir du cabaret

Les orateurs de Nazareth
Allaient battre la caisse en chaire;
Que partout sans savoir pourquoi,
Au nom du ciel, au nom du roi,
Les gens d'armes couvraient la terre;
Alors monsieur le chevalier,
Longtems oisif ainsi qu'Achile,
Tout rempli d'une sainte bile,
Suivi de son grand écuyer,
S'échapa de son poulaillier,
Avec son sabre & l'évangile,
Et s'avisa de guerroyer.

Sire Hudibras, cet homme rare,
Était, dit-on, rempli d'honneur,
Avait de l'esprit & du cœur,
Mais il en était fort avare.
D'ailleurs par un talent nouveau,
Il était tout propre au barreau,
Ainsi qu'à la guerre cruelle;
Grand sur les bancs, grand sur la selle,
Dans les camps & dans un bureau;
Semblable à ces rats amphibies,
Qui paraissant avoir deux vies,
Sont rats de campagne & rats d'eau.
Mais malgré sa grande éloquence,
Et son mérite & sa prudence,
Il passa chez quelques savans
Pour être un de ces instrumens,
Dont les fripons avec adresse
Savent user sans dire mot,
Et qu'ils tournent avec souplesse;
Cet instrument s'appelle un *foi*.
Ce n'est pas qu'en théologie,
En logique, en astrologie,
Il ne fût un docteur subtil;

En quatre il séparait un fil,
 Disputant sans jamais se rendre,
 Changeant de thèse tout-à-coup,
 Toujours prêt à parler beaucoup,
 Quand il falloit ne point s'étendre,
 D'un libris de religion
 Etant tout comme la raison,
 Vuide de sens & fort profonde.
 Le protestantisme divin,
 La meilleure secte du monde,
 Et qui certes n'a rien d'humain;
 La vraie église militante,
 Qui prêche un pistolet en main,
 Pour mieux convertir son prochain,
 A grands coups de sabre argumente,
 Qui promet les célestes biens
 Par le gibet & par la corde,
 Et damne sans miséricorde
 Les péchés des autres chrétiens,
 Pour se mieux pardonner les siens;
 Secte qui toujours détruisante
 Se détruit elle-même enfin:
 Tel Samson de sa main puissante
 Brisa le temple philistin,
 Mais il périt par sa vengeance,
 Et lui-même il s'ensevelit,
 Ecrafé sous la chute immense
 De ce temple qu'il démolit.

Au nez du chevalier antique
 Deux grandes moustaches pendaient,
 A qui les parques attachaient
 Le destin de la république.
 Il les garde soigneusement,
 Et si jamais on les arrache,
 C'est la chute du parlement;

L'état entier en ce moment
Doit tomber avec sa moustache.
Ainsi Taliacotius,
Grand Esculape d'Etrurie,
Répara tous les nez perdus
Par une nouvelle industrie :
Il vous prenait adroitement
Un morceau du cu d'un pauvre homme,
L'appliquait au nez proprement;
Enfin il arrivait qu'en somme,
Tout juste à la mort du prêteur
Tombait le nez de l'emprunteur,
Et souvent dans la même biere,
Par justice & par bon accord,
On remettait au gré du mort
Le nez auprès de son derriere,
Notre grand héros d'Albion,
Grimpé dessus sa haridelle,
Pour venger la religion,
Avait à l'arçon de sa selle
Deux pistolets & du jambon.
Mais il n'avait qu'un éperon.
C'était de tout tems sa maniere;
Sachant que si sa talonniere
Pique une moitié du cheval
L'autre moitié de l'animal
Ne resterait point en arriere.
Voilà donc Hudibras parti;
Que Dieu bénisse son voyage,
Ses argumens & son parti,
Sa barbe rousse & son courage.

Le poëme de *Garth* sur les médecins & les apothicaires, est moins dans le stile burlesque que dans celui du lutrin de *Boileau*; on y trouve beaucoup plus

d'imagination, de variété, de naïveté &c. que dans le lutrin; & ce qui est étonnant, c'est qu'une profonde érudition y est embellie par la finesse & par les graces: il commence à-peu-près ainsi.

Muse, raconte-moi les débats salutaires,
Des médecins de Londre & des apoticaire.
Contre le genre-humain si longtems réunis,
Quel Dieu pour nous sauver les rendit ennemis?
Comment laisserent-ils respirer leurs malades
Pour frapper à grands coups sur leurs chers camarades?
Comment changerent-ils leur coëffure en armet,
La feringue en canon, la pillule en boulet?
Ils connurent la gloire; acharnés l'un sur l'autre,
Ils prodiguaient leur vie & nous laissaient la nôtre.

Prior que nous avons vu plénipotentiaire en France avant la paix d'Utrecht, se fit médiateur entre les philosophes qui disputent sur l'ame. Son poëme est dans le stile d'*Hudibras* qu'on appelle *Dogrel rimes*, c'est le *stilo Berniesco* des Italiens.

La grande question est d'abord de savoir si l'ame est toute en tout, ou si elle est logée derriere le nez & les deux yeux sans sortir de sa niche. Suivant ce dernier systême, *Prior* la compare au pape qui reste toujours à Rome, d'où il envoie ses nonces & ses espions pour savoir ce qui se passe dans la chrétienté.

Prior, après s'être moqué de plusieurs systêmes, propose le sien. Il remarque que l'animal à deux pieds nouveau né remue les pieds tant qu'il peut quand on a la bêtise de l'emmailloter; & il juge de-là que l'ame entre chez lui par les pieds; que vers les quinze ans elle a monté au milieu du corps; qu'elle va ensuite au cœur, puis à la tête, & qu'elle en sort à pieds joints quand l'animal finit sa vie.

A la fin de ce poëme singulier, rempli de vers ingénieux & d'idées aussi fines que plaisantes, on voit ce vers charmant de *Fontenelle*.

Il est des hochets pour tout âge.

Prior prie la fortune de lui donner des hochets pour sa vieillesse.

Give us play things for our old age.

Et il est bien certain que *Fontenelle* n'a pas pris ce vers de *Prior*, ni *Prior* de *Fontenelle*. L'ouvrage de *Prior* est antérieur de vingt ans, & *Fontenelle* n'entendait pas l'anglais.

Le poëme est terminé par cette conclusion.

Je n'aurai point la fantaisie
D'imiter ce pauvre Caton
Qui meurt dans notre tragédie
Pour une page de Platon.
Car, entre nous, Platon m'ennuie.
La tristesse est une folie;
Etre gai c'est avoir raison.
Ça qu'on m'ôte mon Cicéron,
D'Aristote la rapsodie,
De René la philosophie;
Et qu'on m'apporte mon flacon.

Distinguons bien dans tous ces poëmes le plaisant, le léger, le naturel, le familier, du grotesque, du boufon, du bas, & surtout du forcé. Ces nuances sont démêlées par les connaisseurs, qui seuls à la longue font le destin des ouvrages.

La Fontaine a bien voulu quelquefois descendre au stile burlesque.

Autrefois Carpillon Fretin,
Il eut beau faire, il eut beau dire,
On le mit dans la poêle à frire.

Il appelle les louvetaux, *messieurs les louvats*. Phedre ne se sert jamais de ce stile dans ses fables; mais aussi il n'a pas la grace & la naïve mollesse de *La Fontaine*, quoiqu'il ait plus de précision & de pureté.

BOULEVARD, ou BOULEVART.

Boulevard, fortification, rempart. Belgrade est le boulevard de l'empire Ottoman du côté de la Hongrie. Qui croirait que ce mot ne signifie dans son origine qu'un jeu de boule? Le peuple de Paris jouait à la boule sur le gazon du rempart; ce gazon s'appellait le *verd*, de même que le marché aux herbes. *On bouloit sur le verd*. De-là vient que les Anglais, dont la langue est une copie de la nôtre presque dans tous ses mots qui ne sont pas saxons, ont appelé leur jeu de *boulin-green*, le verd du jeu de boule. Nous avons repris d'eux ce que nous leur avions prêté. Nous avons appelé d'après eux *boulingrins*, sans savoir la force du mot, les parterres de gazon que nous avons introduits dans nos jardins.

J'ai entendu autrefois de bonnes bourgeoisés qui s'allaient promener sur le *Boulevard*, & non pas sur le *Boulevard*. On se moquait d'elles & on avait tort. Mais en tout genre l'usage l'emporte; & tous ceux qui ont raison contre l'usage sont sifflés ou condamnés.

B O U R G E S.

Nos questions ne roulent gueres sur la géographie; mais qu'on nous permette de marquer en deux mots notre étonnement sur la ville de Bourges. Le Dictionnaire de Trévoux prétend que *c'est une des plus anciennes de l'Europe, qu'elle était le siege de l'empire des Gaules, & donnait des rois aux Celtes.*

Je ne veux combattre l'ancienneté d'aucune ville, ni d'aucune famille. Mais, y a-t-il jamais eu un empire des Gaules? Les Celtes avaient-ils des rois? Cette fureur d'antiquité est une maladie dont on ne guérira pas si-tôt. Les Gaules, la Germanie, le Nord n'ont rien d'antique que le sol, les arbres & les animaux. Si vous voulez des antiquités, allez vers l'Asie; & encor c'est fort peu de chose. Les hommes sont anciens & les monumens nouveaux; c'est ce que nous avons en vue dans plus d'un article.

Si c'était un bien réel d'être né dans une enceinte de pierre ou de bois plus ancienne qu'une autre, il ferait très raisonnable de faire remonter la fondation de la ville au tems de la guerre des géans. Mais puisqu'il n'y a pas le moindre avantage dans cette vanité, il faut s'en détacher. C'est tout ce que j'avais à dire sur *Bourges*.



B O U R R E A U.

IL semble que ce mot n'aurait point dû fouiller un dictionnaire des arts & des sciences ; cependant il tient à la jurisprudence & à l'histoire. Nos grands poëtes n'ont pas dédaigné de se servir fort souvent de ce mot dans les tragédies ; Clitemnestre dans *Iphigénie* dit à Agamemnon :

„ Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
„ Que d'en faire à sa mere un horrible festin.

On emploie gaïement ce mot en comédie : Mercure dit dans l'*Amphitrion* :

Comment ! bourreau, tu fais des cris ?

Le joueur dit :

Que je chante, bourreau.

Et les Romains se permettaient de dire :

Quorsum vadis, carnifex ?

Le Dictionnaire encyclopédique, au mot *Exécuteur* détaille tous les privileges du bourreau de Paris ; mais un auteur nouveau a été plus loin. Dans un roman d'éducation, qui n'est ni celui de *Xénophon*, ni celui de *Télémaque*, il prétend que le monarque doit donner sans balancer la fille du bourreau en mariage à l'héritier présomptif de la couronne, si cette fille est bien élevée, & si elle a beaucoup de convenance avec le jeune prince. C'est dommage qu'il n'ait pas stipulé la dot qu'on devait donner à la fille ; & les honneurs qu'on devait rendre au pere le jour des nœces.

Troisième partie.

K

Par convenance on ne pouvait guere pousser plus loin la morale approfondie, les regles nouvelles de l'honnêteté publique, les beaux paradoxes, les maximes divines dont cet auteur a régala notre siècle. Il aurait été sans doute par convenance un des garçons... de la noce. Il aurait fait l'épithalame de la princesse, & n'aurait pas manqué de célébrer les hautes œuvres de son pere. C'est pour lors que la nouvelle mariée aurait donné des baisers acres; car le même écrivain introduit dans un autre roman, intitulé *Héloïse*, un jeune Suisse qui a gagné dans Paris une de ces maladies qu'on ne nomme pas; & qui dit à la suisseuse, *garde tes baisers, ils sont trop acres*.

On ne croira pas un jour que de tels ouvrages aient eu une espee de vogue. (xx) Elle ne ferait pas honneur à notre siècle si elle avait duré. Les peres de famille ont conclu bientôt qu'il n'était pas honnête de marier leurs fils aînés à des filles de bourreau, quelque *convenance* qu'on pût appercevoir entre le poursuivant & la poursuivie.

*Est modus in rebus sunt certi denique fines
Quas ultra citraque nequit consistere rectum.*

BRACMANES, BRAMES.

AMi lecteur, observez d'abord que le pere *Thomassin*, l'un des plus savans hommes de notre Europe, dérive les bracmanes d'un mot juif *barac* par un C, supposé que les Juifs eussent un C. Ce *barac*

(xx) L'auteur quel qu'il soit se feroit plus d'honneur de laisser cet auteur estimable tranquille que de l'insulter à tout propos ce qui dénote une basse jalousie &c.

signifiait, dit-il, *s'enfuir*, & les bracmanes s'enfuyaient des villes; supposé qu'alors il y eût des villes.

Ou, si vous l'aimez mieux, bracmanes vient de *barak* par un K, qui veut dire *bénir* ou bien *prier*. Mais pourquoi les Biscayens n'auraient-ils pas nommé les brames du mot *bran* qui exprimait quelque chose que je ne veux pas dire? ils y avaient autant de droit que les Hébreux. Voilà une étrange érudition. En la rejetant entièrement on saurait moins, & on saurait mieux.

N'est-il pas vraisemblable que les bracmanes sont les premiers législateurs de la terre, les premiers philosophes, les premiers théologiens?

Le peu de monumens qui nous restent de l'ancienne histoire, ne forment-ils pas une grande présomption en leur faveur, puisque les premiers philosophes Grecs allèrent apprendre chez eux les mathématiques, & que les curiosités les plus antiques recueillies par les empereurs de la Chine sont toutes indiennes, ainsi que les relations l'attestent dans la collection de *Du Halde*.

Nous parlerons ailleurs du *Sbasta*; c'est le premier livre de théologie des bracmanes, écrit environ quinze cents ans avant leur *Veidam*, & antérieur à tous les autres livres.

Leurs annales ne font mention d'aucune guerre entreprise par eux en aucun tems. Les mots d'*armer*, de *tuer*, de *mutiler* ne se trouvent ni dans les fragmens du *Sbasta*, que nous avons, ni dans l'*Ezourveidam*, ni dans le *Cormoveidam*. Je puis du moins affirmer que je ne les ai point vus dans ces deux derniers

recueils : & ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le Shasta qui parle d'une conspiration dans le ciel, ne fait mention d'aucune guerre dans la grande presqu'île enfermée entre l'Indus & le Gange.

Les Hébreux qui furent connus si tard, ne nomment jamais les bracmanes ; ils ne connurent l'Inde qu'après les conquêtes d'*Alexandre* ; & leurs établissemens dans l'Egypte, de laquelle ils avaient dit tant de mal. On ne trouve le nom de l'Inde que dans le livre d'*Esther*, & dans celui de *Job* qui n'était pas hébreu. (Voyez *Job*.) On voit un singulier contraste entre les livres sacrés des Hébreux & ceux des Indiens. Les livres Hébreux ne parlent que de tuer, de massacrer hommes & bêtes ; on y égorge tout au nom du Seigneur ; c'est tout un autre ordre de choses.

C'est incontestablement des bracmanes que nous tenons l'idée de la chute des êtres célestes révoltés contre le souverain de la nature ; & c'est-là probablement que les Grecs ont puisé la fable des titans. C'est aussi là que les Juifs prirent enfin l'idée de la révolte de *Lucifer* dans le premier siècle de notre ère.

Comment ces Indiens purent-ils supposer une révolte dans le ciel sans en avoir vu sur la terre ? Un tel saut de la nature humaine à la nature divine ne se conçoit gueres. On va d'ordinaire du connu à l'inconnu.

On n'imagine une guerre de géans qu'après avoir vu quelques hommes plus robustes que les autres tyranniser leurs semblables. Il fallait ou que les premiers bracmanes eussent éprouvé des discordes vio-

lentes, ou qu'ils en eussent vu du moins chez leurs voisins pour en imaginer dans le ciel.

C'est toujours un très étonnant phénomène qu'une société d'hommes qui n'a jamais fait la guerre, & qui a inventé une espèce de guerre faite dans les espaces imaginaires, ou dans un globe éloigné du nôtre, ou dans ce qu'on appelle le *firmament*, l'*empirée*, (Voyez *Ciel matériel*.) Mais il faut bien soigneusement remarquer que dans cette révolte des êtres célestes contre leur souverain, il n'y eut point de coups donnés, point de montagnes jettées à la tête, point d'anges coupés en deux ainsi que dans le poëme sublime & grotesque de *Milton*.

Ce n'est, selon le *Shasla*, qu'une désobéissance formelle aux ordres du Très-Haut, une cabale que DIEU punit en reléguant les anges rebelles dans un vaste lieu de ténèbres nommé *Ondéra* pendant le tems d'un mononthour entier. Un mononthour est de quatre cents-vingt six millions de nos années. Mais DIEU daigna pardonner aux coupables au bout de cinq mille ans, & leur ondéra ne fut qu'un purgatoire.

Il en fit des *Mburd*, des hommes, & les plaça dans notre globe à condition qu'ils ne mangeraient point d'animaux, & qu'ils ne s'accoupleraient point avec les mâles de leur nouvelle espèce, sous peine de retourner à l'ondéra.

Ce sont là les principaux articles de la foi des bracmanes, qui a duré sans interruption de tems immémorial jusqu'à nos jours : il nous paraît étrange que ce fût parmi eux un péché aussi grave de manger un poulet que d'exercer la fodomie.

Ce n'est là qu'une petite partie de l'ancienne cos-

mogonie des bracmanes. Leurs rites, leurs pagodes prouvent que tout était allégorique chez eux; ils représentent encore la vertu sous l'emblème d'une femme qui a dix bras & qui combat dix péchés mortels figurés par des monstres. Nos missionnaires n'ont pas manqué de prendre cette image de la vertu pour celle du diable, & d'assurer que le diable est adoré dans l'Inde. Nous n'avons jamais été chez ces peuples que pour nous y enrichir, & pour les calomnier.

DE LA MÉTEMPSICHOSE DES BRACMANES.

La doctrine de la métempsichose, vient d'une ancienne loi de se nourrir de lait de vaches ainsi que de légumes, de fruits & de ris. Il parut horrible aux bracmanes de tuer & de manger sa nourrice: on eut bientôt le même respect pour les chevres, les brebis & pour tous les autres animaux; ils les crurent animés par ces anges rebelles qui achevaient de se purifier de leurs fautes dans les corps des bêtes, ainsi que dans ceux des hommes. La nature du climat féconda cette loi, ou plutôt en fut l'origine: une atmosphère brûlante exige une nourriture rafraîchissante, & inspire de l'horreur pour notre coutume d'engloutir des cadavres dans nos entrailles.

L'opinion que les bêtes ont une âme fut générale dans tout l'Orient, & nous en trouvons des vestiges dans les anciens livres sacrés. DIEU, dans la Genèse (yy), défend aux hommes de manger *leur chair avec leur sang & leur âme*. C'est ce que porte le texte hébreu: *Je vengerai, dit-il, le sang de vos âmes de la griffe des bêtes & de la main des hommes*.

(yy) Genèse chap. ix. vs. 4. & 5.

Il dit dans le Lévitique (22), *l'ame de la chair est dans le sang*. Il fait plus; il fait un pacte solennel avec les hommes & avec tous les animaux (1), ce qui suppose dans les animaux une intelligence.

Dans des tems très postérieurs, l'Ecclésiaste dit formellement: (2) *DIEU fait voir que l'homme est semblable aux bêtes: car les hommes meurent comme les bêtes, leur condition est égale, comme l'homme meurt, la bête meurt aussi. Les uns & les autres respirent de même: l'homme n'a rien de plus que la bête.*

Jonas, quand il va prêcher à Ninive, fait jeûner les hommes & les bêtes.

Tous les auteurs anciens attribuent de la connaissance aux bêtes, les livres sacrés comme les prophanes; & plusieurs les font parler. Il n'est donc pas étonnant que les bracmanes, & les pythagoriciens après eux, aient cru que les ames passaient successivement dans les corps des bêtes & des hommes. En conséquence ils se persuaderent, ou du moins ils dirent que les ames des anges délinquans, pour achever leur purgatoire, appartenaient tantôt à des bêtes, tantôt à des hommes: c'est une partie du roman du jésuite *Bougeant* qui imagina que les diables font des esprits envoyés dans le corps des animaux. Ainsi de nos jours, au bord de l'Occident, un jésuite renouvelle sans le savoir un article de la foi des plus anciens prêtres Orientaux.

Des hommes & des femmes
Qui se brûlent chez les bracmanes.

Les brames, ou bramins d'aujourd'hui, qui font

(22) Lev. ch. xvii. vs. 14. (1) Genèse ch. ix. vs. 10.

(2) Ecclési. ch. xviii. vs. 19.

les mêmes que les anciens bracmanes, ont conservé comme on fait, cette horrible coutume. D'où vient que chez un peuple qui ne répandit jamais le sang des hommes, ni celui des animaux, le plus bel acte de devotion fut-il & est-il encor de se brûler publiquement? La superstition qui allie tous les contraires, est l'unique source de cet affreux sacrifice, coutume beaucoup plus ancienne que les loix d'aucun peuple connu.

Les brames prétendent que *Brama* leur grand prophete fils de DIEU, descendit parmi eux, & eut plusieurs femmes; qu'étant mort, celle de ses femmes qui l'aimait le plus se brûla sur son bucher pour le rejoindre dans le ciel. Cette femme se brûla-t-elle en effet, comme on prétend que *Porcia* femme de *Brutus* avala des charbons ardens pour rejoindre son mari? ou est-ce une fable inventée par les prêtres? Y eut-il un *Brama* qui se donna en effet pour un fils de DIEU? il est à croire qu'il y eut un *Brama*, comme dans la suite on vit des *Zoroastres*, des *Bacchus*. La fable s'empara de leur histoire; ce qu'elle a toujours continué de faire partout.

Dès que la femme du fils de DIEU se brûle, il faut bien que les dames de moindre condition se brûlent aussi. Mais comment retrouveront-elles leurs maris qui sont devenus chevaux, éléphants, ou éperviers? Comment démêler précisément la bête que le défunt anime, comment le reconnaître & être encor sa femme? Cette difficulté n'embarrasse point des théologiens Indous; ils trouvent aisément des *distinguo*, des *solutions*, *in sensu composito*, *in sensu diviso*. La métémpsichose n'est que pour les

personnes du commun, ils ont pour les autres ames une doctrine plus sublime. Ces ames étant celles des anges jadis rebelles vont se purifiant, celles des femmes qui s'immolent sont béatifiées & retrouvent leurs maris tout purifiés: enfin les prêtres ont raison & les femmes se brûlent.

Il y a plus de quatre mille ans que ce terrible fanatisme est établi chez un peuple doux, qui croirait faire un crime de tuer une cigale. Les prêtres ne peuvent forcer une veuve à se brûler; car la loi invariable est que ce dévouement soit absolument volontaire. L'honneur est d'abord déferé à la plus ancienne mariée des femmes du mort: c'est à elle de descendre au bucher; si elle ne s'en soucie pas, la seconde se présente; ainsi du reste. On prétend qu'il y en eut une fois dix-sept qui se brûlerent à la fois sur le bucher d'un raya; mais ces sacrifices sont devenus assez rares: la foi s'affaiblit depuis que les mahométans gouvernent une grande partie du pays, & que les Européens négocient dans l'autre.

Cependant il n'y a gueres de gouverneur de Madras & de Pondichéri qui n'ait vu quelques Indiennes périr volontairement dans les flammes. Mr. *Holwell* rapporte qu'une jeune veuve de dix-neuf ans, d'une beauté singuliere, mere de trois enfans, se brûla en présence de madame *Roussel* femme de l'amiral, qui était à la rade de Madras: elle résista aux prieres, aux larmes de tous les assistans. Madame *Roussel* la conjura au nom de ses enfans de ne les pas laisser orphelins: l'Indienne lui répondit, DIEU qui les a fait naître aura soin d'eux; ensuite elle arrangea tous les préparatifs elle-même, mit de sa main

le feu au bucher, & consumma son sacrifice avec la sérénité d'une de nos religieuses qui allume des cierges.

Mr. *Sbernoc* négociant Anglais, voyant un jour une de ces étonnantes victimes, jeune & aimable qui descendait dans le bucher, l'en arracha de force lorsqu'elle allait y mettre le feu; &, secondé de quelques Anglais, l'enleva & l'épousa. Le peuple regarda cette action comme le plus horrible sacrilège.

Pourquoi les maris ne se sont-ils jamais brûlés pour aller retrouver leurs femmes? pourquoi un sexe naturellement faible & timide a-t-il eu toujours cette force frénétique? est-ce parce que la tradition ne dit point qu'un homme ait jamais épousé une fille de *Brama*, au-lieu qu'elle assure qu'une Indienne fut mariée avec le fils de ce Dieu? est-ce parce que les femmes sont plus superstitieuses que les hommes? est-ce parce que leur imagination est plus faible, plus tendre, plus faite pour être dominée?

Les anciens bracmanes se brûlaient quelquefois pour prévenir l'ennui & les maux de la vieillesse, & surtout pour se faire admirer. *Calan* ou *Calanus* ne se ferait peut-être pas mis sur un bucher sans le plaisir d'être regardé par *Alexandre*. Le chrétien renégat *Pellegrinus* se brûla en public par la même raison qu'un fou parmi nous s'habille quelquefois en arménien pour attirer les regards de la populace.

N'entre-t-il pas aussi un malheureux mélange de vanité dans cet épouvantable sacrifice des femmes Indiennes? Peut-être, si on portait une loi de ne se brûler qu'en présence d'une seule femme de cham-

bre, cette abominable coutume ferait pour jamais détruite.

Ajoutons un mot; une centaine d'Indiennes tout au plus, a donné ce terrible spectacle. Et nos inquisitions, nos fous atroces qui se font dit juges, ont fait mourir dans les flammes plus de cent mille de nos freres, hommes, femmes, enfans pour des choses que personne n'entendait. Plaignons & condamnons les brames : mais rentrons en nous-mêmes misérables que nous sommes.

Vraiment nous avons oublié une chose fort essentielle dans ce petit article des bracmanes; c'est que leurs livres sacrés sont remplis de contradictions. Mais le peuple ne les connaît pas. Et les docteurs ont des solutions prêtes, des sens figurés & figurans, des allégoriés, des types, des déclarations expressees de *Birma*, de *Brama* & de *Vitjhou*, qui ferment la bouche à tout raisonneur.

BULGARES, ou BOULGARES.

P uisque'on a parlé des Bulgares dans le Dictionnaire encyclopédique, quelques lecteurs seront peut-être bien aises de savoir qui étaient ces étranges gens qui parurent si méchans, qu'on les traita d'*hérétiques*, & dont ensuite on donna le nom en France aux non-conformistes qui n'ont pas pour les dames toute l'attention qu'ils leur doivent; de sorte qu'aujourd'hui on appelle ces messieurs *Boulgares*, en retranchant *L* & *P*.

Les anciens Bulgares ne s'attendaient pas qu'un jour dans les halles de Paris, le peuple, dans la conversation familière, s'appellerait mutuellement *Boulgare*, en y ajoutant des épithètes qui enrichissent la langue.

Ces peuples étaient originairement des Huns qui s'étaient établis auprès du Volga; & de *Volgares* on fit aisément *Boulgares*.

Sur la fin du septième siècle, ils firent des irruptions vers le Danube, ainsi que tous les peuples qui habitaient la Sarmatie; & ils inonderent l'empire Romain comme les autres. Ils passèrent par la Moldavie, la Valachie, où les Russes leurs anciens compatriotes ont porté leurs armes victorieuses en 1769 sous l'empire de *Catherine II*.

Ayant franchi le Danube, ils s'établirent dans une partie de la Dacie & de la Mœsie, & donnerent leur nom à ces pays qu'on appelle encor *Bulgarie*. Leur domination s'étendait jusqu'au mont Hémus, & au Pont-Euxin.

L'empereur *Nicéphore* successeur d'*Irene*, du tems de *Charlemagne*, fut assez imprudent pour marcher contre eux après avoir été vaincu par les Sarrazins; il le fut aussi par les Bulgares. Leur roi nommé *Crom*, lui coupa la tête, & fit de son crâne une coupe dont il se servait dans ses repas, selon la coutume de ces peuples, & de presque tous les hyperboréens.

On conte qu'au neuvième siècle, un *Bogoris* qui faisait la guerre à la princesse *Théodora*, mère & tutrice de l'empereur *Michel*, fut si charmé de la no-

ble réponse de cette impératrice à sa déclaration de guerre, qu'il se fit chrétien.

Les Bulgares qui n'étaient pas si complaisans, se révolterent contre lui; mais *Bogoris* leur ayant montré une croix, ils se firent tous baptiser sur le champ. C'est ainsi que s'en expliquent les auteurs Grecs du bas empire; & c'est ainsi que le disent après eux nos compilateurs.

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

Théodora était, disent-ils, une princesse très religieuse, & qui même passa ses dernières années dans un couvent. Elle eut tant d'amour pour la religion catholique grecque, qu'elle fit mourir par divers supplices cent mille hommes qu'on accusait d'être manichéens. (3) „ C'était, dit le modeste continuateur d'*Echard*, la plus impie, la plus détestable, la plus dangereuse, la plus abominable de „ toutes les hérésies. Les censures ecclésiastiques „ étaient des armes trop faibles contre des hommes „ qui ne reconnaissaient point l'église.

On prétend que les Bulgares voyant qu'on tuait tous les manichéens, eurent dès ce moment du penchant pour leur religion, & la crurent la meilleure puisqu'elle était persécutée; mais cela est bien fin pour des Bulgares.

Le grand schisme éclata dans ce tems-là plus que jamais entre l'église grecque sous le patriarche *Pho-rius*, & l'église latine sous le pape *Nicolas I*. Les

(3) Histoire rom. prétendue traduite de *Laurent Echard*, tom. II. pag. 242.

Bulgares prirent le parti de l'église grecque. Ce fut probablement dès-lors qu'on les traita en Occident d'hérétiques ; & qu'on y ajouta la belle épithète dont on les charge encor aujourd'hui.

L'empereur *Basile* leur envoya en 871 un prédicateur nommé *Pierre de Sicile* pour les préserver de l'hérésie du manichéisme, & on ajoute que dès qu'ils l'eurent écouté ils se firent manichéens. Il se peut très bien que ces Bulgares qui buvaient dans le crâne de leurs ennemis, ne fussent pas d'excellens théologiens, non plus que *Pierre de Sicile*.

Il est singulier que ces barbares qui ne savaient ni lire ni écrire, aient été regardés comme des hérétiques très déliés, contre lesquels il était très dangereux de disputer. Ils avaient certainement autre chose à faire qu'à parler de controverse, puisqu'ils firent une guerre sanglante aux empereurs de Constantinople pendant quatre siècles de suite, & qu'ils assiégèrent même la capitale de l'empire.

Au commencement du treizième siècle, l'empereur *Alexis* voulant se faire reconnaître par les Bulgares, leur roi *Joannic* lui répondit qu'il ne serait jamais son vassal. Le pape *Innocent III* ne manqua pas de saisir cette occasion pour s'attacher le royaume de Bulgarie. Il envoya au roi *Joannic* un légat pour le sacrer roi, & prétendit lui avoir conféré le royaume qui ne devait plus relever que du St. Siege.

C'était le tems le plus violent des croisades ; le Bulgare indigné fit alliance avec les Turcs, déclara la guerre au pape & à ses croisés, prit le prétendu empereur *Baudouin* prisonnier, lui fit couper les

bras, les jambes & la tête; & se fit une coupe de son crâne à la manière de *Crom*. C'en était bien assez pour que les Bulgares fussent en horreur à toute l'Europe, on n'avait pas besoin de les appeler *manichéens*, nom qu'on donnait alors à tous les hérétiques. Car manichéen, patarin & vaudois, c'était la même chose. On prodiguait ces noms à quiconque ne voulait pas se soumettre à l'église romaine.

Le mot de *boulgare* tel qu'on le prononçait, fut une injure vague & indéterminée, appliquée à quiconque avait des mœurs barbares ou corrompues. C'est pourquoi, sous *St. Louis*, frère *Robert*, grand inquisiteur, qui était un scélérat, fut accusé juridiquement d'être un *boulgare* par les communes de Picardie.

Ce terme changea ensuite de signification vers les frontières de France; il devint un terme d'amitié. Rien n'était plus commun en Flandre, il y a quarante ans, que de dire d'un jeune homme bien fait, c'est un joli *boulgare*; un bon-homme était un bon *boulgare*.

Lorsque *Louis XIV* alla faire la conquête de la Flandre, les Flamans disaient en le voyant, *Notre gouverneur est un bien plat boulgare en comparaison de celui-ci*.

En voilà assez pour l'étymologie de ce beau nom.



B U L L E.

CE mot désigne la boule ou le sceau d'or, d'argent, de cire ou de plomb, attaché à un instrument, ou charte quelconque. Le plomb pendant aux rescripts expédiés en cour romaine porte d'un côté les têtes de *St. Pierre* à droite, & de *St. Paul* à gauche. On lit au revers le nom du pape régnant, & l'an de son pontificat. La bulle est écrite sur parchemin. Dans la salutation le pape ne prend que le titre de *serviteur des serviteurs de DIEU*, suivant cette sainte parole de JÉSUS à ses disciples: (4) *Celui qui voudra être le premier d'entre vous sera votre serviteur.*

Des hérétiques prétendent que par cette formule humble en apparence, les papes expriment une espèce de système féodal, par lequel la chrétienté est soumise à un chef qui est DIEU, dont les grands vassaux, *St. Pierre* & *St. Paul*, sont représentés par le pontife leur serviteur; & les arrière-vassaux sont tous les princes séculiers, soit empereurs, rois, ou ducs.

Ils se fondent, sans doute, sur la fameuse bulle *in Cœna Domini*, qu'un cardinal diacre lit publiquement à Rome chaque année, le jour de la cène, ou le jeudi saint, en présence du pape accompagné des autres cardinaux & des évêques. Après cette lecture, sa sainteté jette un flambeau allumé dans la place publique, pour marque d'anathème.

Cette

(4) Matthieu chap. xx. vs. 27.

Cette bulle se trouve pag. 714 tom. I. du *Bullaire* imprimé à Lyon en 1673, & pag. 118 de l'édition de 1727. La plus ancienne est de 1536. *Paul III.* sans marquer l'origine de cette cérémonie, y dit que c'est une ancienne coutume des souverains pontifes de publier cette excommunication le jeudi saint, pour conserver la pureté de la religion chrétienne, & pour entretenir l'union des fideles. Elle contient vingt-quatre paragraphes, dans lesquels ce pape excommunie;

1^o. Les hérétiques, leurs fauteurs, & ceux qui lisent leurs livres.

2^o. Les pirates, & surtout ceux qui osent aller en course sur les mers du souverain pontife.

3^o. Ceux qui imposent dans leurs terres de nouveaux péages.

10^o. Ceux qui, en quelque manière que ce puisse être, empêchent l'exécution des lettres apostoliques, soit qu'elles accordent des grâces, ou qu'elles prononcent des peines.

11^o. Les juges laïcs qui jugent les ecclésiastiques, & les tirent à leur tribunal, soit que ce tribunal s'appelle *audience*, *chancellerie*, *conseil*, ou *parlement*.

12^o. Tous ceux qui ont fait ou publié, feront, ou publieront des édits, réglemens, pragmatiques, par lesquels la liberté ecclésiastique, les droits du pape & ceux du St. Siege seront blessés, ou retraints en la moindre chose, tacitement ou expressément.

14^o. Les chanceliers, conseillers ordinaires ou extraordinaires de quelque roi ou prince que ce puisse

Troisième Partie.

1.

être, les présidens des chancelleries, conseils ou parlemens, comme aussi les procureurs-généraux, qui évoquent à eux les causes ecclésiastiques, ou qui empêchent l'exécution des lettres apostoliques, même quand ce serait sous prétexte d'empêcher quelque violence.

Par le même paragraphe le pape se réserve à lui seul d'absoudre les dits chanceliers, conseillers, procureurs-généraux & autres excommuniés, lesquels ne pourront être absous qu'après qu'ils auront publiquement révoqué leurs arrêts, & les auront arrachés des registres.

20°. Enfin le pape excommunique ceux qui auront la présomption de donner l'absolution aux excommuniés ci-dessus; &, afin qu'on n'en puisse prétendre cause d'ignorance, il ordonne

21°. Que cette bulle sera publiée & affichée à la porte de la basilique du prince des apôtres, & à celle de St. Jean de Latran.

22°. Que tous patriarches, primats, archevêques & évêques, en vertu de la sainte obédience, aient à publier solennellement cette bulle, au moins une fois l'an

24°. Il déclare que, si quelqu'un ose aller contre la disposition de cette bulle, il doit savoir qu'il va encourir l'indignation de DIEU tout-puissant, & celle des bienheureux apôtres *St. Pierre & St. Paul*.

Les autres bulles postérieures appelées aussi *in Cæna Domini*, ne sont qu'ampliatives. L'article 21, par exemple, de celle de *Pie V*, de l'année 1567, ajoute au paragraphe 3 de celle dont nous venons de parler, que tous les princes qui mettent dans leurs

états de nouvelles impositions, de quelque nature qu'elles soient, ou qui augmentent les anciennes, à moins qu'ils n'en aient obtenu l'approbation du St. Siege, sont excommuniés *ipso facto*.

La troisieme bulle *in Cæna Domini* de 1610, contient trente paragraphes, dans lesquels *Paul V* renouvelle les dispositions des deux précédentes.

La quatrieme & derniere bulle *in Cæna Domini*, qu'on trouve dans le *Bullaire*, est du 1 Avril 1627. *Urbain VIII* y annonce qu'à l'exemple de ses prédécesseurs, pour maintenir inviolablement l'intégrité de la foi, la justice & la tranquillité publique, il se fert du glaive spirituel de la discipline ecclésiastique pour excommunier en ce jour qui est l'anniversaire de la cène du Seigneur :

1°. Les hérétiques.

2°. Ceux qui appellent du pape au futur concile ; & le reste comme dans les trois premieres.

On dit que celle qui se lit à présent est de plus fraiche date, & qu'on y a fait quelques additions.

L'*Histoire de Naples* par Giannone, fait voir quels défordres les ecclésiastiques ont causé dans ce royaume, & quelles vexations il y ont exercées sur tous les sujets du roi, jusqu'à leur refuser l'absolution & les sacremens, pour tâcher d'y faire recevoir cette bulle, laquelle vient enfin d'y être proscrite solennellement, ainsi que dans la Lombardie Autrichienne, dans les états de l'impératrice-reine, dans ceux du duc de Parme & ailleurs. (6)

(6) Le pape *Ganganelli* informé des résolutions de tous les princes catholiques, & voyant que les peuples à qui ses prédécesseurs avaient crevé les deux yeux commençaient à en ouvrir un, ne publia point cette fameuse bulle le jeudi de l'absoute l'an 1770.

L'an 1580, le clergé de France avait pris le tems des vacances du parlement de Paris pour faire publier la même bulle *in Cena Domini*. Mais le procureur-général s'y opposa, & la chambre des vacations, présidée par le célèbre & malheureux *Briffon*, rendit le 4 Octobre un arrêt qui enjoignait à tous les gouverneurs de s'informer quels étaient les archevêques, évêques, ou les grands-vicaires qui avaient reçu ou cette bulle ou une copie sous le titre: *Litteræ processus*, & quel était celui qui la leur avait envoyée pour la publier; d'en empêcher la publication si elle n'était pas encor faite; d'en retirer les exemplaires, & de les envoyer à la chambre, & en cas qu'elle fût publiée, d'ajourner les archevêques, les évêques ou leurs grands-vicaires à comparaître devant la chambre, & à répondre au réquisitoire du procureur-général; & cependant de saisir leur temporel, & de le mettre sous la main du roi; de faire défense d'empêcher l'exécution de cet arrêt sous peine d'être puni comme ennemi de l'état & criminel de leze-majesté, avec ordre d'imprimer cet arrêt & d'ajouter foi aux copies collationnées par des notaires comme à l'original même.

Le parlement ne faisait en cela qu'imiter faiblement l'exemple de *Philippe le bel*. La bulle *Ausculta Fili* du 5 Décembre 1301 lui fut adressée par *Boniface VIII*. qui, après avoir exhorté ce roi à l'écouter avec docilité, lui disait: „ DIEU nous a établi sur „ les rois & les royaumes pour arracher, détruire, „ perdre, dissiper, édifier & planter en son nom & „ par sa doctrine. Ne vous laissez donc pas persuader que vous n'ayez point de supérieur, & que

„ vous ne foyez pas soumis au chef de la hiérarchie
 „ ecclésiastique. Qui pense ainsi est insensé; & qui
 „ le soutient opiniâtrément est un infidèle séparé du
 „ troupeau du bon pasteur ” Ensuite ce pape entrait
 dans le plus grand détail sur le gouvernement de
 France, jusqu'à faire des reproches au roi sur le
 changement de la monnaie.

Philippe le bel fit brûler à Paris cette bulle, & pu-
 blier à son de trompe cette exécution par toute la
 ville le dimanche 11 Février 1302. Le pape, dans
 un concile qu'il tint à Rome la même année, fit
 beaucoup de bruit, & éclata en menaces contre *Phi-*
lippe le bel, mais sans venir à l'exécution. Seule-
 ment on regarde comme l'ouvrage de ce concile la
 fameuse décrétale *Unam sanctam* dont voici la sub-
 stance.

„ Nous croyons & confessons une église sainte,
 „ catholique & apostolique, hors laquelle il n'y a
 „ point de salut; nous reconnaissons aussi qu'elle est
 „ unique, que c'est un seul corps qui n'a qu'un chef
 „ & non pas deux comme un monstre. Ce seul chef
 „ est JESUS-CHRIST & *St. Pierre* son vicaire & le
 „ successeur de *St. Pierre*. Soit donc les Grecs, soit
 „ d'autres qui disent qu'ils ne sont pas soumis à ce
 „ successeur, il faut qu'ils avouent qu'ils ne sont
 „ pas des ouailles de JESUS-CHRIST; puis qu'il a dit
 „ lui-même, (Jean, C. X. vs 26.) qu'il n'y a qu'un
 „ troupeau & un pasteur.

„ Nous apprenons que dans cette église & sous
 „ sa puissance sont deux glaives, le spirituel & e
 „ temporel: mais l'un doit être employé par l'église
 „ & par la main du pontife, l'autre pour l'église &

„ par la main des rois & des guerriers, suivant l'ordre ou la permission du pontife. Or il faut qu'un glaive soit soumis à l'autre, c'est-à-dire, la puissance temporelle à la spirituelle; autrement elles ne seraient point ordonnées, & elles doivent l'être selon l'apôtre, (Rom. C. XIII. vs. 1.) Suivant le témoignage de la vérité, la puissance spirituelle doit instituer & juger la temporelle, & ainsi se vérifie à l'égard de l'église la prophétie de Jérémie: (C. I. vs. 10.) *Je t'ai établi sur les nations & les royaumes, & le reste.*

Philippe le bel de son côté assembla les états généraux; & les communes, dans la requête qu'ils présentèrent à ce monarque, disaient en propres termes: C'est grande abomination d'ouïr que ce *Boniface* entende malement comme Boulgare (en retranchant l & a) cette parole d'espiritualité; (en St. Matthieu C. XVI. vs. 19.) *Ce que tu lieras en terre sera lié au ciel.* Comme si cela signifiait que s'il mettait un homme en prison temporelle, DIEU pour ce le mettrait en prison au ciel.

BULLES DE LA CROISADE ET DE LA COMPOSITION.

Si on disait à un Africain ou à un Asiatique sensé que dans la partie de notre Europe où des hommes ont défendu à d'autres hommes de manger de la chair le samedi, le pape donne la permission d'en manger par une bulle, moyennant deux réales de plate, & qu'une autre bulle permet de garder l'argent qu'on a volé, que diraient cet Asiatique & cet Africain? Ils conviendraient du moins que chaque pays

à ses usages ; & que dans ce monde , de quelque nom qu'on appelle les choses , & quelque déguisement qu'on y apporte , tout se fait pour de l'argent comptant.

Il y a deux bulles sous le nom de la *Cruzada* , la croisade , l'une du tems d'*Isabelle* & de *Ferdinand* , l'autre de *Philippe V*. La première vend la permission de manger les samedis , ce qu'on appelle la *grossura* , les *issues* , les *foies* , les *rognons* , les *animelles* , les *geziers* , les *ris de veau* , le *mou* , les *fressures* , les *fraïzes* , les *têtes* , les *cous* , les *baut-d'ailes* , les *pieds*.

La seconde bulle accordée par le pape *Urbain VIII* , donne la permission de manger gras pendant tout le carême , & absout de tout crime , excepté celui d'hérésie.

Non-seulement on vend ces bulles , mais il est ordonné de les acheter , & elles coûtent plus cher , comme de raison , au Pérou & au Mexique qu'en Espagne. On les y vend une piastre. Il est juste que les pays qui produisent l'or & l'argent paient plus que les autres.

Le prétexte de ces bulles est de faire la guerre aux Maures. Les esprits difficiles ne voient pas quel est le rapport entre des fressures & une guerre contre les Africains ; & ils ajoutent que JESUS-CHRIST n'a jamais ordonné qu'on fît la guerre aux mahométans sous peine d'excommunication.

La bulle qui permet de garder le bien d'autrui est appelée la *bulle de la composition*. Elle est affermée & a rendu longtems des sommes honnêtes dans toute l'Espagne , dans le Milanais , en Sicile & à Naples. Les adjudicataires chargent les moines les plus élo-

quens de prêcher cette bulle. Les pécheurs qui ont volé le roi, ou l'état, ou les particuliers, vont trouver ces prédicateurs, se confessent à eux, leur exposent combien il ferait triste de restituer le tout. Ils offrent cinq, six & quelquefois sept pour cent aux moines pour garder le reste en sûreté de conscience; & la composition faite, ils reçoivent l'absolution.

Le frere prédicateur auteur du *Voyage d'Espagne & d'Italie*, imprimé à Paris avec privilege, chez Jean-Baptiste de l'Épine, s'exprime ainsi (7) sur cette bulle. *N'est-il pas bien gracieux d'en être quitte à un prix si raisonnable, sauf à en voler davantage quand on aura besoin d'une plus grosse somme?*

BULLE UNIGENITUS.

La bulle *in Cœna Domini*, indigna tous les souverains catholiques qui l'ont enfin proscrite dans leurs états; mais la bulle *Unigenitus* n'a troublé que la France. On attaquait dans la première les droits des princes & des magistrats de l'Europe; ils les soutinrent. On ne proscrivait dans l'autre que quelques maximes de morale & de piété. Personne ne s'en soucia hors les parties intéressées dans cette affaire passagère; mais bientôt ces parties intéressées remplirent la France entière. Ce fut d'abord une querelle des jésuites tout-puissans & des restes de Port-royal écrasé.

Le prêtre de l'oratoire *Quésnel*, réfugié en Hollande, avait dédié un commentaire sur le nouveau Testament, au cardinal de *Neailles*, alors évêque de Châlons-sur-Marne. Cet évêque l'approuva, & l'ou-

(7) Tome V. page 210.

vrage eut le suffrage de tous ceux qui lisent ces fortes de livres.

Un nommé *le Tellier*, jésuite, confesseur de *Louis XIV*, ennemi du cardinal de *Noailles*, voulut le mortifier en faisant condamner à Rome ce livre qui lui était dédié, & dont il faisait un très grand cas.

Ce jésuite fils d'un procureur de Vire en basse Normandie, avait dans l'esprit toutes les ressources de la profession de son pere. Ce n'était pas assez de commettre le cardinal de *Noailles* avec le pape, il voulut le faire disgracier par le roi son maître. Pour réussir dans ce dessein, il fit composer par ses émissaires des mandemens contre lui, qu'il fit signer par quatre évêques. Il minuta encor des lettres au roi qu'il leur fit signer.

Ces manœuvres, qui auraient été punies dans tous les tribunaux, réussirent à la cour; le roi s'aigrit contre le cardinal, Mad. de *Maintenon* l'abandonna.

Ce fut une suite d'intrigues dont tout le monde voulut se mêler d'un bout du royaume à l'autre; & plus la France était malheureuse alors dans une guerre funeste, plus les esprits s'échauffaient pour une querelle de théologie.

Pendant ces mouvemens, *le Tellier* fit demander à Rome par *Louis XIV* lui-même, la condamnation du livre de *Quesnel*, dont ce monarque n'avait jamais lu une page. *Le Tellier* & deux autres jésuites nommés *Doucin* & *l'Allemand*, extrairent cent trois propositions que le pape *Clément XI* devait condamner; la cour de Rome en retrancha deux pour avoir du moins l'honneur de paraître juger par elle-même.

Le cardinal *Fabroni* chargé de cette affaire, &

livré aux jésuites, fit dresser la bulle par un cordelier nommé frere *Palerne*, *Elie* capucin, le barnabite *Terrovi*, le servite *Castelli*, & même un jésuite nommé *Aifaro*.

Le Pape *Clément XI.* les laissa faire; il voulait seulement plaire au roi de France qu'il avait longtems indisposé en reconnaissant l'archiduc *Charles* depuis empereur, pour roi d'Espagne. Il ne lui en coûtait pour satisfaire le roi qu'un morceau de parchemin scellé en plomb, sur une affaire qu'il méprisait lui-même.

Clément XI. ne se fit pas prier, il envoya la bulle, & fut tout étonné d'apprendre qu'elle était reçue presque dans toute la France avec des siflets & des huées. *Comment donc*, disait-il au cardinal *Carpegne*, *on me demande instamment cette bulle, je la donne de bon cœur, tout le monde s'en moque!*

Tout le monde fut surpris en effet de voir un pape qui, au nom de JESUS-CHRIST, condamnait comme hérétique, sentant l'hérésie, mal-sonnante, & offensant les oreilles pieuses, cette proposition, *Il est bon de lire des livres de piété le dimanche, surtout la sainte écriture.* Et cette autre; *La crainte d'une excommunication injuste ne doit pas nous empêcher de faire notre devoir.*

Les partisans des jésuites étaient allarmés eux-mêmes de cette censure, mais ils n'osaient parler. Les hommes sages & désintéressés criaient au scandale, & le reste de la nation au ridicule.

Le Tellier n'en triompha pas moins jusqu'à la mort de *Louis XIV*; il était en horreur, mais il gouvernait. Il n'est rien que ce malheureux ne tentât pour

faire déposer le cardinal de *Noailles* ; mais ce boute-feu fut exilé après la mort de son pénitent. Le duc d'*Orléans*, dans sa régence, apaisa ces querelles en s'en moquant. Elles jetterent depuis quelques étincelles, mais enfin elles sont oubliées & probablement pour jamais. C'est bien assez qu'elles aient duré plus d'un demi-siècle. Heureux encor les hommes s'ils n'étaient divisés que pour des sottises qui ne font point verser le sang humain !

C A L E B A S S E.

CE fruit, gros comme nos citrouilles, croit en Amérique aux branches d'un arbre aussi haut que les plus grands chênes.

Ainsi *Matthieu Garo* (8) qui croit avoir eu tort en Europe de trouver mauvais que les citrouilles rampent à terre, & ne soient pas pendues au haut des arbres, aurait eu raison au Mexique. Il aurait eu encor raison dans l'Inde où les cocos sont fort élevés. Cela prouve qu'il ne faut jamais se hâter de conclure. *DIEU fait bien ce qu'il fait* ; sans doute ; mais il n'a pas élevé les citrouilles dans nos climats, de peur qu'en tombant de haut elles n'écrasent le nez de *Matthieu Garo*.

La calebasse ne servira ici qu'à faire voir qu'il faut se défier de l'idée que tout a été fait pour l'homme. Il y a des gens qui prétendent que le gazon n'est verd que pour réjouir la vue. Les apparences pourtant seraient que l'herbe est plutôt faite pour les a-

(8) Voyez la fable de *Matthieu Garo* dans *La Fontaine*.

nimaux qui la broutent, que pour l'homme à qui le gramen & le trefle sont assez inutiles. Si la nature a produit les arbres en faveur de quelque espece, il est difficile de dire à qui elle a donné la préférence : les feuilles, & même l'écorce, nourrissent une multitude prodigieuse d'insectes : les oiseaux mangent leurs fruits, habitent entre leurs branches, y composent l'industriel artifice de leurs nids, & les troupeaux se reposent sous leurs ombres.

L'auteur du *Spéctacle de la nature* prétend que la mer n'a un flux & un reflux que pour faciliter le départ & l'entrée de nos vaisseaux. Il paraît que *Matthieu Garo* raisonnait encor mieux : la Méditerranée sur laquelle on a tant de vaisseaux, & qui n'a de marée qu'en trois ou quatre endroits, détruit l'opinion de ce philosophe.

Jouissons de ce que nous avons, & ne croyons pas être la fin & le centre de tout. Voici sur cette maxime quatre petits vers d'un géometre ; il les calcula un jour en ma présence : ils ne sont pas pompeux.

Homme chétif, la vanité te point.
 Tu te fais centre : encor si c'était ligne !
 Mais dans l'espace à grand' peine es-tu point.
 Va, sois zero : ta sottise en est digne.

C A R A C T E R E.

PEut-on changer de caractère ? Oui, si on change de corps. Il se peut qu'un homme né brouillon,

inflexible & violent, étant tombé dans sa vieillesse en apoplexie, devienne un sot enfant, pleureur, timide & paisible. Son corps n'est plus le même. Mais tant que ses nerfs, son sang, & sa moëlle allongée seront dans le même état, son naturel ne changera pas plus que l'instinct d'un loup & d'une fouine.

L'auteur Anglais du *dispen/ari*, petit poëme très supérieur aux *capitoli* italiens, & peut-être même au lutrin de *Boileau*, a très bien dit, ce me semble.

Un mélange secret de feu, de terre & d'eau.
Fit le cœur de César, & celui de Nassau.
D'un ressort inconnu, le pouvoir invincible
Rendit Stone impudent & sa femme sensible.

Voulez-vous changer absolument le caractère d'un homme; purgez-le tous les jours avec des délayans jusqu'à ce que vous l'ayez tué. *Charles XII*, dans sa fièvre de suppuration sur le chemin de Bender, n'était plus le même homme. On disposait de lui comme d'un enfant.

Si j'ai un nez de travers, & deux yeux de chat, je peux les cacher avec un masque. Puis-je davantage sur le caractère que m'a donné la nature?

Un homme né violent, emporté, se présente devant *François I* roi de France, pour se plaindre d'un passe-droit; le visage du prince, le maintien respectueux des courtisans, le lieu même où il est, font une impression puissante sur cet homme; il baisse machinalement les yeux, sa voix rude s'adoucit, il présente humblement sa requête, on le croirait né aussi doux que le sont (dans ce moment au moins) les courtisans, au milieu desquels il est même dé-

concerté; mais si *François I* se connaît en physionomies, il découvre aisément dans ses yeux baissés, mais allumés d'un feu sombre, dans les muscles tendus de son visage, dans ses lèvres serrées l'une contre l'autre, que cet homme n'est pas si doux qu'il est forcé de paraître. Cet homme le suit à Pavie, est pris avec lui, mené avec lui en prison à Madrid; la majesté de *François I* ne fait plus sur lui la même impression; il se familiarise avec l'objet de son respect. Un jour en tirant les bottes du roi, & les tirant mal, le roi aigri par son malheur se fâche, mon homme envoie promener le roi, & jette ses bottes par la fenêtre.

Sixte-Quint était né pétulant, opiniâtre, altier, impétueux, vindicatif, arrogant; ce caractère semble adouci dans les épreuves de son noviciat. Commence-t-il à jouir de quelque crédit dans son ordre? il s'empporte contre un gardien & l'assomme à coups de poing: est-il inquisiteur à Venise? il exerce sa charge avec insolence: le voilà cardinal, il est possédé *da la rabbia papale*: cette rage l'empporte sur son naturel; il ensevelit dans l'obscurité sa personne & son caractère; il contrefait l'humble & le moribond; on l'élit pape; ce moment rend au ressort, que la politique avait plié, toute son élasticité longtems retenue; il est le plus fier & le plus despotique des souverains.

Naturam expellas furca tamen ipsa redibit.

Chassez le naturel, il revient au galop.

La religion, la morale, mettent un frein à la for-

ce du naturel, elles ne peuvent le détruire. L'y-vrogne dans un cloître, réduit à un demi-septier de cidre à chaque repas, ne s'enivrera plus, mais il aimera toujours le vin.

L'âge affaiblit le caractère; c'est un arbre qui ne produit plus que quelques fruits dégénérés, mais ils sont toujours de même nature; il se couvre de nœuds & de mousse, il devient vermoulu; mais il est toujours chêne ou poirier. Si on pouvait changer son caractère, on s'en donnerait un, on ferait le maître de la nature. Peut-on se donner quelque chose? ne recevons-nous pas tout? Essayez d'animer l'indolent d'une activité suivie, de glacer par l'apatie l'ame bouillante de l'impétueux, d'inspirer du goût pour la musique & pour la poésie à celui qui manque de goût & d'oreilles; vous n'y parviendrez pas plus que si vous entrepreniez de donner la vue à un aveugle né. Nous perfectionnons, nous adoucissons, nous cachons ce que la nature a mis dans nous, mais nous n'y mettons rien.

On dit à un cultivateur, Vous avez trop de poissons dans ce vivier, ils ne prospéreront pas; voilà trop de bestiaux dans vos prés, l'herbe manque, ils maigriront. Il arrive après cette exhortation que les brochets mangent la moitié des carpes de mon homme, & les loups la moitié de ses moutons, le reste engraisse. S'applaudira-t-il de son économie? Ce campagnard, c'est toi-même; une de tes passions a dévoré les autres, & tu crois avoir triomphé de toi. Ne ressemblons-nous pas presque tous à ce vieux général de quatre-vingt-dix ans, qui ayant rencontré de jeunes officiers qui faisaient un

peu de désordre avec des filles, leur dit tout en colère, Messieurs, est-ce là l'exemple que je vous donne ?

C A R Ê M E.

Nos questions sur le carême ne regarderont que la police. Il paraît utile qu'il y ait un tems dans l'année où l'on égorge moins de bœufs, de veaux, d'agneaux, de volaille. On n'a point encor de jeunes poulets ni de pigeons en Février & en Mars, tems auquel le carême arrive. Il est bon de faire cesser le carnage quelques semaines dans les pays où les pâturages ne sont pas aussi gras que ceux de l'Angleterre & de la Hollande.

Les magistrats de la police ont très sagement ordonné que la viande fût un peu plus chère à Paris pendant ce tems, & que le profit en fût donné aux hôpitaux. C'est un tribut presque insensible que paient alors le luxe & la gourmandise à l'indigence : car ce sont les riches qui n'ont pas la force de faire carême : les pauvres jeûnent toute l'année.

Il est très peu de cultivateurs qui mangent de la viande une fois par mois. S'il fallait qu'ils en mangeassent tous les jours, il n'y en aurait pas assez pour le plus florissant royaume. Vingt millions de livres de viande par jour feraient sept milliards trois cents millions de livres par année. Ce calcul est effrayant.

Le petit nombre de riches, financiers, prélats,
prin.

principaux magistrats, grands seigneurs, grandes dames qui daignent faire servir du maigre (8) à leurs tables, jeûnent pendant six semaines avec des soles, des saumons, des vives, des turbots, des esturgeons.

Un de nos plus fameux financiers avait des courriers qui lui apportaient chaque jour pour cent écus de marée à Paris. Cette dépense faisait vivre les courriers, les maquignons qui avaient vendu les chevaux, les pêcheurs qui fournissaient le poisson, les fabricateurs de filets (qu'on nomme en quelques endroits les *filetiers*), les constructeurs de bateaux &c., les épiciers chez lesquels on prenait toutes les drogues raffinées qui donnent au poisson un goût supérieur à celui de la viande. *Lucullus* n'aurait pas fait carême plus voluptueusement.

Il faut encor remarquer que la marée en entrant dans Paris, paie à l'état un impôt considérable.

Le secrétaire des commandemens du riche, ses valets de chambre, les demoiselles de madame, le chef d'office &c. mangent la dessertte du *Créjus*, & jeûnent aussi délicieusement que lui.

Il n'en est pas de même des pauvres. Non-seulement s'ils mangent pour quatre sous d'un mouton coriasse, ils commettent un grand péché; mais ils chercheront en vain ce misérable aliment. Que mangeront-ils donc? ils n'ont que leurs chataignes, leur pain de seigle; les fromages qu'ils ont pressurés du lait de leurs vaches, de leurs chèvres ou de leurs brebis; & quelque peu d'œufs de leurs poules.

(8) Pourquoi donner le nom de *maigre* à des poissons plus gras que les poulardes? & qui donnent de si terribles indigestions?

Il y a des églises où l'on a pris l'habitude de leur défendre les œufs & le laitage. Que leur resterait-il à manger? rien. Ils consentent à jeûner; mais ils ne consentent pas à mourir. Il est absolument nécessaire qu'ils vivent, quand ce ne serait que pour labourer les terres des gros bénéficiers & des moines.

On demande donc s'il n'appartient pas uniquement aux magistrats de la police du royaume, chargés de veiller à la santé des habitans, de leur donner la permission de manger les fromages que leurs mains ont pétris, & les œufs que leurs poules ont pondus?

Il paraît que le lait, les œufs, le fromage, tout ce qui peut nourrir le cultivateur, sont du ressort de la police, & non pas une cérémonie religieuse.

Nous ne voyons pas que JESUS-CHRIST ait défendu les omelettes à ses apôtres; au contraire, il leur a dit, (9) *Mangez ce qu'on vous donnera.*

La sainte église a ordonné le carême; mais en qualité d'église elle ne commande qu'au cœur; elle ne peut infliger que des peines spirituelles; elle ne peut faire brûler aujourd'hui comme autrefois, un pauvre homme qui n'ayant que du lard rance, aura mis un peu de ce lard sur une tranche de pain noir le lendemain du mardi gras.

Quelquefois dans les provinces, des curés s'emportant au-delà de leurs devoirs, & oubliant les droits de la magistrature, s'ingèrent d'aller chez les aubergistes, chez les traiteurs, voir s'ils n'ont pas quelques onces de viande dans leurs marmites, quelques vieilles poules à leur croc, ou quelques œufs

(9) *St. Luc. chap. x. vs. 2.*

dans une armoire lorsque les œufs sont défendus en carême. Alors ils intimident le pauvre peuple; ils vont jusqu'à la violence envers des malheureux qui ne savent pas que c'est à la seule magistrature qu'il appartient de faire la police. C'est une inquisition odieuse & punissable.

Il n'y a que les magistrats qui puissent être informés au juste des denrées plus ou moins abondantes qui peuvent nourrir le pauvre peuple des provinces. Le clergé à des occupations plus sublimes. Ne ferait-ce donc pas aux magistrats qu'il appartiendrait de régler ce que le peuple peut manger en carême? Qui aura l'inspection sur le comestible d'un pays, sinon la police du pays?

CARTÉSIANISME.

ON a pu voir à l'article *Aristote* que ce philosophe & ses sectateurs se sont servis de mots qu'on n'entend point, pour signifier des choses qu'on ne conçoit pas. *Entéléchie, formes substantielles, espèces intentionnelles.*

Ces mots après tout ne signifiaient que l'existence des choses dont nous ignorons la nature & la fabrique. Ce qui fait qu'un rosier produit une rose & non pas un abricot, ce qui détermine un chien à courir après un lièvre, ce qui constitue les propriétés de chaque être a été appelé *forme substantielle*; ce qui fait que nous pensons a été nommé *entéléchie*; ce qui nous donne la vue d'un objet a été nommé *espèce intentionnelle*; nous n'en savons pas plus au-

jourd'hui sur le fond des choses. Les mots de *force*, d'*ame*, de *gravitation* même ne nous font nullement connaître le principe & la nature de la force, ni de l'*ame*, ni de la gravitation. Nous en connaissons les propriétés, & probablement nous nous en tiendrons là tant que nous ne serons que des hommes.

L'essentiel est de nous servir avec avantage des instrumens que la nature nous a donnés sans pénétrer jamais dans la structure intime du principe de ces instrumens. *Archimede* se servait admirablement du ressort, & ne savait pas ce que c'est que le ressort.

La véritable physique consiste donc à bien déterminer tous les effets. Nous connaissons les causes premières quand nous serons des Dieux. Il nous est donné de calculer, de peser, de mesurer, d'observer; voilà la philosophie naturelle; presque tout le reste est chimere.

Le malheur de *Descartes* fut de n'avoir pas, dans son voyage d'Italie, consulté *Galilée* qui calculait, pesait, mesurait, observait, qui avait inventé le compas de proportion, trouvé la pesanteur de l'atmosphère, découvert les satellites de *Jupiter* & la rotation du soleil sur son axe.

Ce qui est surtout bien étrange, c'est qu'il n'ait jamais cité *Galilée*, & qu'au contraire il ait cité le jésuite *Skeiner* plagiaire & ennemi de *Galilée*, (10) qui déféra ce grand-homme à l'inquisition, & qui par-là couvrit l'Italie d'opprobre, lorsque *Galilée* la couvrait de gloire.

Les erreurs de *Descartes* sont:

10. D'avoir imaginé trois élémens qui n'étaient

(10) *Principes de Descartes* 3e partie pag. 159

nullement évidens, après avoir dit qu'il ne fallait rien croire sans évidence.

2°. D'avoir dit qu'il y a toujours également du mouvement dans la nature, ce qui est démontré faux.

3°. Que la lumière ne vient point du soleil & qu'elle est transmise à nos yeux en un instant, démontré faux par les expériences de *Roëmer*, de *Molieux* & de *Bradley*, & même par la simple expérience du prisme.

4°. D'avoir admis le plein, dans lequel il est démontré que tout mouvement serait impossible, & qu'un pied cube d'air peserait autant qu'un pied cube d'or.

5°. D'avoir supposé un tournoisement imaginaire dans de prétendus globules de lumière pour expliquer l'arc-en-ciel.

6°. D'avoir imaginé un prétendu tourbillon de matière subtile qui emporte la terre & la lune parallèlement à l'équateur, & qui fait tomber les corps graves dans une ligne tendante au centre de la terre, tandis qu'il est démontré que dans l'hypothèse de ce tourbillon imaginaire tous les corps tomberaient suivant une ligne perpendiculaire à l'axe de la terre.

7°. D'avoir supposé que des comètes qui se meuvent d'orient en occident & du nord au sud, sont poussées par des tourbillons qui se meuvent d'occident en orient.

8°. D'avoir supposé que dans le mouvement de rotation les corps les plus denses allaient au centre, & les plus subtils à la circonférence, ce qui est contre toutes les loix de la nature.

9°. D'avoir voulu étayer ce roman par des suppositions encor plus chimériques que le roman même, d'avoir supposé contre toutes les loix de la nature que ces tourbillons ne se confondraient pas ensemble, & d'en avoir donné pour preuve cette figure qui n'est pas assurément une figure géométrique.

10°. D'avoir donné cette figure même pour la cause des marées & pour celle des propriétés de l'aimant.

11°. D'avoir supposé que la mer a un cours continu, qui la porte d'orient en occident.

12°. D'avoir imaginé que la matiere de son premier élément mêlée avec celle du second, forme le mercure qui, par le moyen de ces deux éléments, est coulant comme l'eau & compact comme la terre.

13°. Que la terre est un soleil encrouté.

14°. Qu'il y a de grandes cavités sous toutes les montagnes qui reçoivent l'eau de la mer & qui forment les fontaines.

15°. Que les mines de sel viennent de la mer.

16°. Que les parties de son troisième élément composent des vapeurs qui forment des métaux & des diamans.

17°. Que le feu est produit par un combat du premier & du second élément.

18°. Que les pores de l'aimant sont remplis de la matiere cannelée, enfilée par la matiere subtile qui vient du pôle boréal.

19°. Que la chaux vive ne s'enflamme lorsqu'en y jette de l'eau, que parce que le premier élément chasse le second élément des pores de la chaux.

20°. Que les viandes digérées dans l'estomac pas-

fent par une infinité de trous dans une garde veine qui les porte au foie, ce qui est entièrement contraire à l'anatomie.

21°. Que le chile, dès qu'il est formé, acquiert dans le foie la forme du sang, ce qui n'est pas moins faux.

22°. Que le sang se dilate dans le cœur par un feu sans lumière.

23°. Que le pouls dépend de onze petites peaux qui ferment & ouvrent les entrées des quatre vaisseaux dans les deux concavités du cœur.

24°. Que quand le foie est pressé par ses nerfs, les plus subtiles parties du sang montent incontinent vers le cœur.

25°. Que l'ame réside dans la glande pinéale du cerveau. Mais comme il n'y a que deux petits filamens nerveux qui aboutissent à cette glande, & qu'on a disséqué des sujets dans qui elle manquait absolument, on la plaça depuis dans les corps cannelés, dans les *natès*, les *testès*, l'*infundibulum*, dans tout le cervelet. Ensuite *Lancisi*, & après lui *la Peyronie*, lui donnerent pour habitation le corps calleux. L'auteur ingénieux & savant qui a donné dans l'Encyclopédie l'excellent paragraphe *A* ne marqué d'une étoile, dit avec raison qu'on ne fait plus où la mettre.

26°. Que le cœur se forme des parties de la semence qui se dilate, c'est assurément plus que les hommes n'en peuvent savoir; il faudrait avoir vu la semence se dilater & le cœur se former.

27°. Enfin, sans aller plus loin, il suffira de remarquer que son système sur les bêtes n'étant fondé ni sur aucune raison physique, ni sur aucune

raison morale, ni sur rien de vraisemblable, a été justement rejeté de tous ceux qui raisonnent & de tous ceux qui n'ont que du sentiment.

Il faut avouer qu'il n'y eut pas une seule nouveauté dans la physique de *Descartes* qui ne fût une erreur. Ce n'est pas qu'il n'eût beaucoup de génie ; au contraire, c'est parce qu'il ne consulta que ce génie, sans consulter l'expérience & les mathématiques ; il était un des plus grands géomètres de l'Europe, & il abandonna sa géométrie pour ne croire que son imagination. Il ne substitua donc qu'un chaos au chaos d'*Aristote*. Par-là il retarda de plus de cinquante ans les progrès de l'esprit humain. Ses erreurs étaient d'autant plus condamnables qu'il avait pour se conduire dans le labyrinthe de la physique, un fil qu'*Aristote* ne pouvait avoir, celui des expériences ; les découvertes de *Galilée*, de *Torricelli*, de *Guéric* &c, & surtout sa propre géométrie.

On a remarqué que plusieurs universités condamnèrent dans sa philosophie les seules choses qui fussent vraies, & qu'elles adoptèrent enfin toutes celles qui étaient fausses. Il ne reste aujourd'hui de tous ces faux systèmes & de toutes les ridicules disputes qui en ont été la suite, qu'un souvenir confus qui s'éteint de jour en jour. L'ignorance préconise encor quelquefois *Descartes*, & même cette espèce d'amour-propre qu'on appelle *national* s'est efforcé de soutenir sa philosophie. Des gens qui n'avaient jamais lu ni *Descartes* ni *Newton*, ont prétendu que *Newton* lui avait l'obligation de toutes ses découvertes. Mais il est très certain qu'il n'y a pas dans tous les édifices imaginaires de *Descartes* une

seule pierre sur laquelle *Newton* ait bâti. Il ne l'a jamais ni suivi ni expliqué, ni même réfuté; à peine le connaissait-il. Il voulut un jour en lire un volume, il mit en marge à sept ou huit pages *Error*, & ne le relut plus. Ce volume a été longtems entre les mains du neveu de *Newton*.

Le cartésianisme a été une mode en France; mais les expériences de *Newton* sur la lumière & ses principes mathématiques, ne peuvent pas plus être une mode que les démonstrations d'*Euclide*.

Il faut être vrai; il faut être juste; le philosophe n'est ni Français ni Anglais, ni Florentin, il est de tout pays. Il ne ressemble pas à la duchesse de *Marlborough* qui, dans une fièvre tierce, ne voulait pas prendre de quinquina parce qu'on l'appellait en Angleterre *la poudre des jésuites*.

Le philosophe, en rendant hommage au génie de *Descartes*, foule aux pieds les ruines de ses systèmes.

Le philosophe surtout dévoué à l'exécration publique & au mépris éternel les persécuteurs de *Descartes* qui osèrent l'accuser d'athéisme, lui qui avait épuisé toute la sagacité de son esprit à chercher de nouvelles preuves de l'existence de DIEU. Lisez le morceau de Mr. *Thomas* dans l'éloge de *Descartes*, où il peint d'une manière si énergique l'infâme théologien nommé *Voëtius* qui calomnia *Descartes*, comme depuis le fanatique *Jurieu* calomnia *Bayle* &c. &c. &c., comme *Patouillet* & *Nonotte* ont calomnié un philosophe, comme le vinaigrier *Chaumel* & *Fréron* ont calomnié l'Encyclopédie, comme on calomnie tous les jours. Car, Dieu merci, les fanatiques ne peuvent aujourd'hui que calomnier.

DE CATON ET DU SUICIDE.

L'Ingénieux *La Mothe* s'est exprimé ainsi sur *Caton* dans une de ses odes plus philosophiques que poétiques :

Caton d'une ame plus égale ,
Sous l'heureux vainqueur de Pharsale ,
Eût souffert que Rome pliât ;
Mais incapable de se rendre ,
Il n'eut pas la force d'attendre ,
Un pardon qui l'humiliât.

C'est, je crois, parce que l'ame de *Caton* fut toujours égale , & qu'elle conserva jusqu'au dernier moment le même amour pour les loix & pour la patrie, qu'il aima mieux périr avec elles que de ramper sous un tyran ; il finit comme il avait vécu.

Incapable de se rendre ! Et à qui ? à l'ennemi de Rome, à celui qui avait volé de force le trésor public pour faire la guerre à ses concitoyens , & les asservir avec leur argent même ?

Un pardon ! il semble que *La Mothe Houdart* parle d'un sujet révolté qui pouvait obtenir sa grace de sa majesté avec des lettres en chancellerie.

Malgré sa grandeur usurpée,
Le fameux vainqueur de Pompée
Ne put triompher de Caton.
C'est à ce juge inébranlable
Que César, cet heureux coupable,
Aurait dû demander pardon.

Il paraît qu'il y a quelque ridicule à dire que *Caton* se tua par faiblesse. Il faut une ame forte pour

surmonter ainsi l'instinct le plus puissant de la nature. Cette force est quelquefois celle d'un frénétique, mais un frénétique n'est pas faible.

Le suicide est défendu chez nous par le droit canon. Mais les décretales qui font la jurisprudence d'une partie de l'Europe, furent inconnues à *Caton*, à *Brutus*, à *Cassius*, à la sublime *Arria*, à l'empereur *Othon*, à *Marc Antoine* & à cent héros de la véritable Rome, qui préférèrent une mort volontaire à une vie qu'ils croyaient ignominieuse.

Nous nous tuons aussi nous autres ; mais c'est quand nous avons perdu notre argent, ou dans l'excès très rare d'une folle passion, pour un objet qui n'en vaut pas la peine. J'ai connu des femmes qui se sont tuées pour les plus fots hommes du monde. On se tue aussi quelquefois parce qu'on est malade ; & c'est en cela qu'il y a de la faiblesse.

Le dégoût de son existence, l'ennui de soi-même, est encor une maladie qui cause des suicides. Le remède serait un peu d'exercice, de la musique, la chasse, la comédie, une femme aimable. Tel homme qui dans un accès de mélancolie se tue aujourd'hui, aimerait à vivre s'il attendait huit jours.

J'ai presque vu de mes yeux un suicide qui mérite l'attention de tous les physiciens. Un homme d'une profession sérieuse, d'un âge mûr, d'une conduite régulière, n'ayant point de passions, étant au-dessus de l'indigence, s'est tué le 17 Octobre 1769, & a laissé au conseil de la ville où il était né l'apologie par écrit de sa mort volontaire, laquelle on n'a pas jugé à propos de publier, de peur d'encou-

rager les hommes à quitter une vie dont on dit tant de mal. Jusques-là il n'y a rien de bien extraordinaire; on voit partout de tels exemples. Voici l'étonnant.

Son frere & son pere s'étaient tués, chacun au même âge que lui. Quelle disposition secrete d'organes, quelle simpatie, quel concours de loix physiques fait périr le pere & les deux enfans de leur propre main & du même genre de mort, précisément quand ils ont atteint la même année? Est ce une maladie qui se développe à la longue dans une famille, comme on voit souvent les peres & les enfans mourir de la petite vérole, de la pulmonie ou d'un autre mal? Trois, quatre générations sont devenues sourdes, aveugles ou goutteuses, ou scorbutiques dans un tems préfix.

Le physique, ce pere du moral, transmet le même caractère de pere en fils pendant des siècles. Les *Appius* furent toujours fiers & inflexibles; les *Cato's* toujours sévères. Toute la ligne des *Guises* fut audacieuse, téméraire, factieuse, paîtrie du plus insolent orgueil & de la politesse la plus séduisante. Depuis *François de Guise* jusqu'à celui qui seul & sans être attendu alla se mettre à la tête du peuple de Naples, tous furent d'une figure, d'un courage & d'un tour d'esprit au-dessus du commun des hommes. J'ai vu les portraits en pied de *François de Guise*, du *Balafré* & de son fils; leur taille est de six pieds; mêmes traits, même courage, même audace sur le front, dans les yeux & dans l'attitude.

Cette continuité, cette série d'êtres semblables est bien plus remarquable encor dans les animaux;

& si l'on avait la même attention à perpétuer les belles races d'hommes que plusieurs nations ont encore à ne pas mêler celles de leurs chevaux & de leurs chiens de chasse, les généalogies seraient écrites sur les visages, & se manifesteraient dans les mœurs. Il y a eu des races de bossus, de fix digitaires, comme nous en voyons de rousseaux, de lippus, de longs nez & de nez plats.

Mais que la nature dispose tellement les organes de toute une race, qu'à un certain âge tous ceux de cette famille auront la passion de se tuer, c'est un problème que toute la sagacité des anatomistes les plus attentifs ne peut résoudre. L'effet est certainement tout physique; mais c'est de la physique occulte. Eh quel est le secret principe qui ne soit pas occulte?

On ne nous dit point, & il n'est pas vraisemblable que du tems de *Jules-César* & des empereurs, les habitans de la Grande-Bretagne se tuaient aussi délibérément qu'ils le font aujourd'hui quand ils ont des vapeurs qu'ils appellent le *spleen*, & que nous prononçons le *splene*.

Au contraire, les Romains qui n'avaient point le spleen, ne faisaient aucune difficulté de se donner la mort. C'est qu'ils raisonnaient; ils étaient philosophes, & les sauvages de l'isle *Britain* ne l'étaient pas. Aujourd'hui les citoyens Anglais sont philosophes, & les citoyens Romains ne sont rien. Aussi les Anglais quittent la vie fièrement quand il leur en prend fantaisie. Mais il faut à un citoyen Romain une *indulgentia in articulo mortis*; ils ne savent ni vivre ni mourir.

Le chevalier *Temple* dit, qu'il faut partir quand il n'y a plus d'espérance de rester agréablement. C'est ainsi que mourut *Atticus*.

Les jeunes filles qui se noient & qui se pendent par amour, ont donc tort; elles devraient écouter l'espérance du changement qui est aussi commun en amour qu'en affaires.

Un moyen presque sûr de ne pas céder à l'envie de vous tuer, c'est d'avoir toujours quelque chose à faire. *Crech*, le commentateur de *Lucrece*, mit sur son manuscrit. NB. *Qu'il faudra que je me pendre quand j'aurai fini mon commentaire.* Il se tint parole pour avoir le plaisir de finir comme son auteur. S'il avait entrepris un commentaire sur *Ovide*, il aurait vécu plus longtems.

Pourquoi avons-nous moins de suicides dans les campagnes que dans les villes? C'est que dans les champs il n'y a que le corps qui souffre; à la ville c'est l'esprit. Le laboureur n'a pas le tems d'être mélancolique. Ce sont les oisifs qui se tuent; ce sont ces gens si heureux aux yeux du peuple.

Je résumerai ici quelques suicides arrivés de mon tems, & dont quelques-uns ont déjà été publiés dans d'autres volumes. Les morts peuvent être utiles aux vivans.

PRÉCIS DE QUELQUES SUICIDES SINGULIERS.

Pbilippe Mordant, cousin germain de ce fameux comte de *Peterboroug*, si connu dans toutes les cours de l'Europe, & qui se vantait d'être l'homme de l'univers qui a vu le plus de postillons & le plus de rois; *Pbilippe Mordant*, dis-je, était un jeune-hom-

me de vingt-sept ans, beau, bien fait, riche, né d'un sang illustre, pouvant prétendre à tout; & ce qui vaut encor mieux, passionnément aimé de sa maîtresse. Il prit à ce *Mordant* un dégoût de la vie; il paya ses dettes, écrivit à ses amis pour leur dire adieu, & même fit des vers dont voici les derniers traits en français :

L'opium peut aider le sage;
Mais, selon mon opinion,
Il lui faut au-lieu d'opion
Un pistolet & du courage.

Il se conduisit selon ses principes, & se dépêcha d'un coup de pistolet, sans en avoir donné d'autre raison, sinon que son ame était lassée de son corps, & que quand on est mécontent de sa maison, il faut en sortir. Il semblait qu'il eût voulu mourir, parce qu'il était dégoûté de son bonheur.

Richard Smith en 1726 donna un étrange spectacle au monde pour une cause fort différente. *Richard Smith* était dégoûté d'être réellement malheureux: il avait été riche, & il était pauvre; il avait eu de la santé, & il était infirme. Il avait une femme à laquelle il ne pouvait faire partager que sa misère: un enfant au berceau était le seul bien qui lui restât. *Richard Smith* & *Bridget Smith*, d'un commun consentement, après s'être tendrement embrassés, & avoir donné le dernier baiser à leur enfant, ont commencé par tuer cette pauvre créature, & ensuite se sont pendus aux colonnes de leur lit. Je ne connais nulle part aucune horreur de sang-froid qui soit de cette force; mais la lettre que ses infortunés ont

écrite à Mr. *Brindley* leur cousin, avant leur mort, est aussi singulière que leur mort même. „ Nous „ croyons, disent-ils, que DIEU nous pardonnera, „ &c. Nous avons quitté la vie, parce que nous „ étions malheureux sans ressource; & nous avons „ rendu à notre fils unique le service de le tuer, de „ peur qu'il ne devint aussi malheureux que nous, „ &c. ” Il est à remarquer, que ces gens, après avoir tué leur fils par tendresse paternelle, ont écrit à un ami pour leur recommander leur chat & leur chien. Ils ont cru, apparemment, qu'il était plus aisé de faire le bonheur d'un chat & d'un chien dans le monde, que celui d'un enfant, & ils ne voulaient pas être à charge à leur ami.

Mylord *Scarborough* en 1727 a quitté la vie depuis peu avec le même sang-froid qu'il avait quitté sa place de grand-écuyer. On lui reprochait dans la chambre des pairs, qu'ils prenait le parti du roi, parce qu'il avait une belle charge à la cour. „ Mes- „ sieurs, dit-il, pour vous prouver que mon opinion „ ne dépend pas de ma place, je m'en démetts dans „ l'instant.” Il se trouva depuis embarrassé entre une maîtresse qu'il aimait, mais à qui il n'avait rien promis, & une femme qu'il estimait, mais à qui il avait fait une promesse de mariage. Il se tua pour se tirer d'embarras.

Toutes ces histoires tragiques, dont les gazettes anglaises fourmillent, ont fait penser à l'Europe qu'on se tue plus volontiers en Angleterre qu'ailleurs. Je ne fais pourtant, si à Paris il n'y a pas autant de fous ou de héros qu'à Londres; peut-être que si nos gazettes tenaient un registre exact de

ceux

ceux qui ont eu la démence de vouloir se tuer, & le triste courage de le faire, nous pourrions sur ce point avoir le malheur de tenir tête aux Anglais. Mais nos gazettes sont plus discrètes : les aventures des particuliers ne sont jamais exposées à la médifance publique dans ces journaux avoués par le gouvernement.

Tout ce que j'ose dire avec assurance, c'est qu'il ne fera jamais à craindre, que cette folie de se tuer devienne une maladie épidémique : la nature y a trop bien pourvu ; l'espérance, la crainte, sont les ressorts puissans dont elle se sert pour arrêter très souvent la main du malheureux prêt à se frapper.

On entendit un jour le cardinal *Daboïs* se dire à lui-même, 'Tue-toi donc ! tu n'oserais.

On dit qu'il y a eu des pays où un conseil était établi pour permettre aux citoyens de se tuer, quand ils en avaient des raisons valables. Je réponds, ou que cela n'est pas, ou que ces magistrats n'avaient pas une grande occupation.

Ce qui pourrait nous étonner, & ce qui mérite, je crois, un sérieux examen, c'est que les anciens héros Romains se tuaient presque tous, quand ils avaient perdu une bataille dans les guerres civiles : & je ne vois point que ni du tems de la Ligue, ni de celui de la Fronde, ni dans les troubles d'Italie, ni dans ceux d'Angleterre, aucun chef ait pris le parti de mourir de sa propre main. Il est vrai que ces chefs étaient chrétiens, & qu'il y a bien de la différence entre les principes d'un guerrier chrétien & ceux d'un héros payen ; cependant pourquoi ces hommes, que le christianisme retenait quand ils voulaient se procurer la mort, n'ont-ils été retenus par rien,

Troisième Partie.

N

quand ils ont voulu empoisonner, assassiner, ou faire mourir leurs ennemis vaincus sur des échafauts, &c. ? La religion chrétienne ne défend-elle pas ces homicides-là, encor plus que l'homicide de soi-même, dont le nouveau Testament n'a jamais parlé ?

Les apôtres du suicide nous disent, qu'il est très permis de quitter sa maison quand on en est las. D'accord ; mais la plupart des hommes aiment mieux coucher dans une vilaine maison que de dormir à la belle étoile.

Je reçus un jour d'un Anglais une lettre circulaire, par laquelle il proposait un prix à celui qui prouverait le mieux qu'il faut se tuer dans l'occasion. Je ne lui répondis point : je n'avais rien à lui prouver : il n'avait qu'à examiner, s'il aimait mieux la mort que la vie.

Un autre Anglais nommé Mr. Bacon Moris vint me trouver à Paris en 1724 ; il était malade, & me promit qu'il se tuerait s'il n'était pas guéri au 20 Juillet. En conséquence il me donna son épitaphe conçue en ces mots : *Qui mare & terrâ pacem quæsit, hic invenit.* Il me chargea aussi de vingt-cinq louis d'or pour lui dresser un petit monument au bout du fauxbourg St. Martin. Je lui rendis son argent le 20 Juillet, & je gardai son épitaphe.

De mon tems, le dernier prince de la maison de Courtenai, très vieux, & le dernier prince de la branche de Lorraine-Harcourt, très jeune, se sont donné la mort sans qu'on en ait presque parlé. Ces aventures font un fracas terrible le premier jour, & quand les biens du mort sont partagés on n'en parle plus.

Voici le plus fort de tous les suicides. Il vient de s'exécuter à Lyon au mois de Juin 1770.

Un jeune homme très connu, beau, bien fait, aimable, plein de talens, est amoureux d'une jeune fille, que les parens ne veulent point lui donner. Jusqu'ici ce n'est que la premiere scene d'une comédie, mais l'étonnante tragédie va suivre.

L'amant se rompt une veine par un effort. Les chirurgiens lui disent qu'il n'y a point de remede; sa maîtresse lui donne un rendez-vous avec deux pistolets & deux poignards, afin que si les pistolets manquent leur coup les deux poignards servent à leur percer le cœur en même tems. Ils s'embrassent pour la dernière fois; les détentes des pistolets étaient attachées à des rubans couleur de rose; l'amant tient le ruban du pistolet de sa maîtresse, elle tient le ruban du pistolet de son amant. Tout deux tirent à un signal donné, tout deux tombent au même instant.

La ville entière de Lyon en est témoin. *Arrie & Petus*, vous en aviez donné l'exemple; mais vous étiez condamnés par un tyran; & l'amour seul a immolé ces deux victimes. On leur a fait cette épitaphe:

A votre sang mêlons nos pleurs;
Attendrissions-nous d'âge en âge.
Sur vos amours & vos malheurs.
Mais admirons votre courage.

DES LOIX CONTRE LE SUICIDE.

Y a-t-il une loi civile ou religieuse qui ait prononcé défense de se tuer sous peine d'être pendu

après la mort , ou sous peine d'être damné ?

Il est vrai que Virgile a dit :

*Proxima deinde tenent mæsti loca , qui sibi lethum
Infantes peperere manu , lucemque perosi
Projecere animas ; quam vellent æthere in alto
Nunc & pauperiem & duros perferre labores !
Fata obstant , tristisque Palus immabilis unda
Adligat , & novies Styx interfusa coercet.
Virg. Æneïd. Lib. VI. v. 434. & seqq.*

Là sont ces insensés , qui d'un bras téméraire ,
Ont cherché dans la mort un secours volontaire ,
Qui n'ont pu supporter , faibles & furieux ,
Le fardeau de la vie imposé par les Dieux.
Hélas ! ils voudraient tous se rendre à la lumière ,
Recommencer cent fois leur pénible carrière :
Ils regrettent la vie , ils pleurent & le sort ,
Le sort , pour les punir , les retient dans la mort ;
L'abîme du Cocyte & l'Acheron terrible ,
Met entr'eux & la vie un obstacle invincible.

• Telle était la religion de quelques payens ; & malgré l'ennui qu'on allait chercher dans l'autre monde , c'était un honneur de quitter celui-ci & de se tuer ; tant les mœurs des hommes sont contradictoires. Parmi nous le duel n'est-il pas encor malheureusement honorable , quoique défendu par la raison , par la religion & par toutes les loix ? Si *Caton* & *César* , *Antoine* & *Auguste* ne se sont pas battus en duel , ce n'est pas qu'ils ne fussent aussi braves que nos Français. Si le duc de *Montmorency* , le maréchal de *Marillac* , de *Tbou* , *Cinq-Mars* & tant d'autres , ont mieux aimé être traînés au dernier supplice dans une charrette , comme des voleurs de grand chemin ,

que de se tuer comme *Caton & Brutus*; ce n'est pas qu'ils n'eussent autant de courage que ces Romains, & qu'ils n'eussent autant de ce qu'on appelle *bonneur*. La véritable raison c'est, que la mode n'était pas alors à Paris de se tuer en pareil cas, & cette mode était établie à Rome.

Les femmes de la côte de Malabar se jettent toutes vives sur le bucher de leurs maris: ont-elles plus de courage que *Cornélie*? Non; mais la coutume est dans ce pays-là, que les femmes se brûlent.

Coutume, opinion, reines de notre sort,
Vous réglez des mortels & la vie & la mort.

Au Japon, la coutume est que quand un homme d'honneur a été outragé par un homme d'honneur, il s'ouvre le ventre en présence de son ennemi, & lui dit, Fais-en autant si tu as du cœur. L'agresseur est déshonoré à jamais s'il ne se plonge pas incontinent un grand couteau dans le ventre.

La seule religion dans laquelle le suicide soit défendu par une loi claire & positive, est le mahométisme. Il est dit dans le sura IV, *Ne vous tuez pas vous-même, car DIEU est miséricordieux envers vous; & quiconque se tue par malice & méchamment, sera certainement rôti au feu d'enfer.*

Nous traduisons mot-à-mot. Le texte semble n'avoir pas le sens commun, ce qui n'est pas rare dans les textes. Que veut dire, *ne vous tuez point vous-même, car DIEU est miséricordieux*? Peut-être faut-il entendre, ne succombez pas à vos malheurs que DIEU peut adoucir; ne soyez pas assez fou pour vous donner la mort aujourd'hui, pouvant être heureux demain.

Et quiconque se tue par malice & méchamment ? Cela est plus difficile à expliquer. Il n'est peut-être jamais arrivé dans l'antiquité qu'à la Phèdre d'Euripide, de se pendre exprès pour faire accroire à Thésée qu'Hippolite l'avait violée. De nos jours, un homme s'est tiré un coup de pistolet dans la tête, ayant tout arrangé pour faire jeter le soupçon sur un autre.

Dans la comédie de *George Dandin*, la coquine de femme qu'il a épousée, le menace de se tuer pour le faire pendre. Ces cas sont rares. Si *Mahomet* les a prévus, on peut dire qu'il voyait de loin.

Le fameux *Duverger de Hauranne* abbé de St. Cyran, regardé comme le fondateur de Port-royal, écrivit vers l'an 1608 un traité sur le suicide (10), qui est devenu un des livres les plus rares de l'Europe,

„ Le Décalogue, dit-il, ordonne de ne point
 „ tuer. L'homicide de soi-même ne semble pas
 „ moins compris dans ce précepte que le meurtre
 „ du prochain. Or s'il est des cas où il est permis
 „ de tuer son prochain, il est aussi des cas où il est
 „ permis de se tuer soi-même.

„ On ne doit attenter sur sa vie qu'après avoir
 „ consulté la raison. L'autorité publique qui tient
 „ la place de DIEU peut disposer de notre vie. La
 „ raison de l'homme peut aussi tenir lieu de la rai-
 „ son de DIEU, c'est un rayon de la lumière éter-
 „ nelle.

St. Cyran étend beaucoup cet argument, qu'on

(10) Il fut imprimé in-12 à Paris chez *Toussaint du Brail* en 1609, avec privilège du roi : il doit être dans la bibliothèque de S. M.

peut prendre pour un pur sophisme. Mais quand il vient à l'explication & aux détails, il est plus difficile de lui répondre „ On peut, dit-il, se tuer „ pour le bien de son prince, pour celui de sa patrie, pour celui de ses parens. ”

Nous ne voyons pas en effet qu'on puisse condamner les *Codrus* & les *Curtius*. Il n'y a point de souverain qui osât punir la famille d'un homme qui se serait dévoué pour lui; que dis-je? il n'en est point qui osât ne la pas récompenser. *St. Thomas* avant *St. Cyrano* avait dit la même chose. Mais on n'a besoin ni de *Thomas*, ni de *Bonaventure*, ni de *Verger de Haubanne*, pour savoir qu'un homme qui meurt pour sa patrie est digne de nos éloges.

L'abbé de *St. Cyrano* conclut qu'il est permis de faire pour soi-même ce qu'il est beau de faire pour un autre. On fait assez tout ce qui est allégué dans *Plutarque*, dans *Sénèque*, dans *Montagne* & dans cent autres philosophes en faveur du suicide. C'est un lieu commun épuisé. Je ne prétends point ici faire l'apologie d'une action que les loix condamnent; mais ni l'ancien Testament, ni le nouveau n'ont jamais défendu à l'homme de sortir de la vie quand il ne peut plus la supporter. Aucune loi romaine n'a condamné le meurtre de soi-même. Au contraire, voici la loi de l'empereur *Marc-Antonin* qui ne fut jamais révoquée.

„ (11) Si votre pere ou votre frere, n'étant „ prévenu d'aucun crime, se tue ou pour se sou- „ straire aux douleurs ou par ennui de la vie ou par „ désespoir ou par démence, que son testament soit

(11) *Ier. Cod. De bonis eorum qui sibi mortem. leg. 3. ff. eod.*

„valable, ou que ses héritiers succèdent par in-
„testat.”

Malgré cette loi humaine de nos maîtres, nous traînons encor sur la claie, nous traversons d'un pieu le cadavre d'un homme qui est mort volontairement, nous rendons sa mémoire infâme autant qu'on le peut. Nous déshonorons sa famille autant qu'il est en nous. Nous punissons le fils d'avoir perdu son père, & la veuve d'être privée de son mari. On confisque même le bien du mort; ce qui est en effet ravir le patrimoine des vivans auxquels il appartient. Cette coutume, comme plusieurs autres, est dérivée de notre droit canon, qui prive de la sépulture ceux qui meurent d'une mort volontaire. On conclut de-là qu'on ne peut hériter d'un homme qui est censé n'avoir point d'héritage au ciel. Le droit canon, au titre de *penitentiâ*, assure que Judas commit un plus grand péché en s'étranglant qu'en vendant notre Seigneur JESUS-CHRIST.

CAUSES FINALES.

Virgile dit:

Mens agitat molem & magno se corpore miscet.

L'esprit régit le monde; il s'y mêle, il l'anime.

Virgile a bien dit; & Benoit Spinoza qui n'a pas la clarté de Virgile & qui ne le vaut pas, est forcé de reconnaître une intelligence qui préside à tout. S'il me l'avait niée, je lui aurais dit, Re-

noit, tu es fou; tu as une intelligence & tu la nies, & à qui la nies tu?

Il vient en 1770 un homme très supérieur à *Spinoza*, aussi éloquent que le juif Hollandais est sec; non moins méthodique; cent fois plus clair, aussi géometre sans affecter la marche ridicule de la géométrie dans un sujet métaphysique & moral: c'est l'auteur du *Système de la nature*: il a pris le nom de *Mirabeau* secrétaire de l'académie française. Hélas! notre bon *Mirabeau* n'était pas capable d'écrire une page du livre de notre redoutable adversaire. Vous tous, qui voulez vous servir de votre raison & vous instruire, lisez cet éloquent & dangereux passage du *Système de la nature*, chapitre V. pag. 153. & suivantes.

„ On prétend que les animaux nous fournissent
 „ une preuve convaincante d'une cause puissante de
 „ leur existence; on nous dit que l'accord admirable
 „ de leurs parties, que l'on voit se prêter des se-
 „ cours mutuels afin de remplir leurs fonctions & de
 „ maintenir leur ensemble, nous annoncent un ou-
 „ vrier qui réunit la puissance à la sagesse. Nous
 „ ne pouvons douter de la puissance de la nature; elle
 „ produit tous les animaux à l'aide des combinai-
 „ sons de la matiere qui est dans une action conti-
 „ nuelle; l'accord des parties de ces mêmes ani-
 „ maux est une suite des loix nécessaires de leur na-
 „ ture & de leur combinaison; dès que cet accord
 „ cesse, l'animal se détruit nécessairement. Que de-
 „ viennent alors la sagesse, l'intelligence (12) ou la

(12) Y a-t-il moins d'intelligence parce que les générations se succèdent?

„ bonté de la cause prétendue à qui l'on faisait hon-
 „ neur d'un accord si vanté? ces animaux si mer-
 „ veilleux que l'on dit être les ouvrages d'un DIEU
 „ immuable, ne s'alterent-ils point sans cesse & ne
 „ finissent-ils pas toujours par se détruire? Où est
 „ la sagesse, la bonté, la prévoyance, l'immuta-
 „ bilité (13) d'un ouvrier qui ne paraît occupé qu'à
 „ déranger & briser les ressorts des machines qu'on
 „ nous annonce comme les chefs-d'œuvre de sa
 „ puissance & de son habileté? si ce DIEU ne peut
 „ faire autrement, (14) il n'est ni libre, ni
 „ tout-puissant. S'il change de volonté, il n'est
 „ point immuable. S'il permet que des machines
 „ qu'il a rendues sensibles éprouvent de la douleur,
 „ il manque de bonté (15). S'il n'a pu rendre ses
 „ ouvrages plus solides, c'est qu'il a manqué d'ha-
 „ bileté. En voyant que les animaux, ainsi que tous
 „ les autres ouvrages de la Divinité, se détruisent,
 „ nous ne pouvons nous empêcher d'en conclure ou
 „ que tout ce que la nature fait est nécessaire &
 „ n'est qu'une suite de ses loix, ou que l'ouvrier
 „ qui l'a fait agir est dépourvu de plan, de puissan-
 „ ce, de constance, d'habileté, de bonté.

„ L'homme, qui se regarde lui-même comme le
 „ chef-d'œuvre de la Divinité, nous fournirait
 „ plus que toute autre production la preuve de
 „ l'incapacité ou de la malice (16) de son auteur
 „ prétendu. Dans cet être sensible, intelligent,

(13) Il y a immutabilité de dessein quand vous voyez immutabilité d'effets. Voyez *Dieu*.

(14) Être libre, c'est faire sa volonté. S'il l'opère, il est libre.

(15) Voyez la *réponse* dans les articles *Dieu*.

(16) S'il est malin, il n'est pas incapable; & s'il est capable, ce qui comprend pouvoir & sagesse, il n'est pas malin.

„ pensant, qui se croit l'objet constant de la prédi-
 „ lection divine, & qui fait son Dieu d'après son
 „ propre modele, nous ne voyons qu'une machine
 „ plus mobile, plus sujette à se deranger par sa
 „ grande complication que celle des êtres les plus
 „ grossiers. Les bêtes depourvues de nos connaissan-
 „ ces, les plantes qui végètent, les pierres privées
 „ de sentiment, sont à bien des égards des êtres
 „ plus favorisés que l'homme; ils sont au moins
 „ exempts des peines d'esprit, des tourmens de la
 „ pensée, des chagrins dévorans, dont celui-ci
 „ est si souvent la proie. Qui est-ce qui ne vou-
 „ drait point être un animal ou une pierre toutes
 „ les fois qu'il se rappelle la perte irréparable d'un
 „ objet aimé? Ne vaudrait-il pas mieux être une
 „ masse inanimée qu'un superstitieux inquiet qui ne
 „ fait que trembler ici bas sous le joug de son DIEU,
 „ & qui prévoit encor des tourmens infinis dans
 „ une vie future? Les êtres privés de sentiment,
 „ de vie, de mémoire & de pensée ne sont point
 „ affligés par l'idée du passé, du présent & de
 „ l'avenir; ils ne se croient pas en danger de de-
 „ venir éternellement malheureux pour avoir mal
 „ raisonné, comme tant d'êtres favorisés, qui pré-
 „ tendent que c'est pour eux que l'architecte du
 „ monde a construit l'univers.

„ Que l'on ne nous dise point que nous ne
 „ pouvons avoir l'idée d'un ouvrage, sans avoir
 „ celle d'un ouvrier distingué de son ouvrage. La
 „ nature n'est point un ouvrage: elle a toujours
 „ existé par elle-même, (17) c'est dans son sein

(17) Vous supposez ce qui est en question.

„ que tout se fait ; elle est un atelier immense
 „ pourvu de matériaux , & qui fait les instrumens
 „ dont elle se sert pour agir : tous ses ouvrages sont
 „ des effets de son énergie & des agens ou causes
 „ qu'elle fait , qu'elle renferme , qu'elle met en ac-
 „ tion. Des élémens éternels , incréés , indestructi-
 „ bles , toujours en mouvement , en se combinant
 „ diversement , font éclore tous les êtres , & les
 „ phénomènes que nous voyons , tous les effets
 „ bons ou mauvais que nous sentons , l'ordre ou le
 „ désordre , que nous ne distinguons jamais que par
 „ les différentes façons dont nous sommes affectés ,
 „ en un mot toutes les merveilles sur lesquelles nous
 „ méditons & raisonnons. Ces élémens n'ont be-
 „ soin pour cela que de leurs propriétés , soit par-
 „ ticulières , soit réunies , & du mouvement qui
 „ leur est essentiel , sans qu'il soit nécessaire de re-
 „ courir à un ouvrier inconnu pour les arranger , les
 „ façonner , les combiner , les conserver & les dis-
 „ soudre.

„ Mais en supposant pour un instant qu'il soit im-
 „ possible de concevoir l'univers sans un ouvrier qui
 „ l'ait formé & qui veille à son ouvrage , où place-
 „ rons-nous cet ouvrier ? (18) sera-t-il dedans ou
 „ hors de l'univers ? est-il matière ou mouvement ?
 „ ou bien n'est-il que l'espace , le néant ou le vui-
 „ de ? Dans tous ces cas , ou il ne ferait rien , ou
 „ il serait contenu dans la nature & soumis à ses
 „ lois. S'il est dans la nature , je n'y pense voir
 „ que de la matière en mouvement , & je dois en

(18) Est-ce à nous à lui trouver sa place ? C'est à lui de nous
 donner la nôtre. Voyez la *réponse*.

„ conclure que l'agent qui la meut est corporel &
 „ matériel, & que par conséquent il est sujet à se
 „ dissoudre. Si cet agent est hors de la nature, je
 „ n'ai plus aucune idée (19) du lieu qu'il occupe,
 „ ni d'un être immatériel, ni de la façon dont un
 „ esprit sans étendue peut agir sur la matiere dont
 „ il est séparé. Ces espaces ignorés, que l'imagi-
 „ nation a placés au de-là du monde visible, n'exi-
 „ stent point pour un être qui voit à peine ses pieds
 „ (20): la puissance idéale qui les habite, ne peut
 „ se peindre à mon esprit que lorsque mon imagina-
 „ tion combinera au hazard les couleurs fantastiques
 „ qu'elle est toujours forcée de prendre dans le
 „ monde où je suis: dans ce cas je ne ferai que re-
 „ produire en idée ce que mes sens auront réelle-
 „ ment apperçu: & ce DIEU, que je m'efforce de
 „ distinguer de la nature & de placer hors de son
 „ enceinte, y rentrera toujours nécessairement &
 „ malgré moi.

„ L'on insistera, & l'on dira que si l'on portait
 „ une statue ou une montre à un sauvage qui n'en
 „ aurait jamais vu, il ne pourrait s'empêcher de re-
 „ connaître que ces choses sont des ouvrages de
 „ quelque agent intelligent, plus habile & plus in-
 „ dustrieux que lui-même: l'on conclura de là que
 „ nous sommes pareillement forcés de reconnaître
 „ que la machine de l'univers, que l'homme, que
 „ les phénomènes de la nature sont des ouvrages
 „ d'un agent dont l'intelligence & le pouvoir sur-
 „ passent de beaucoup les nôtres.

(19) Etes-vous fait pour avoir des idées de tout?

(20) Ou le monde est infini, ou l'espace est infini. Choisissez.

„ Je réponds en premier lieu , que nous ne pou-
 „ vons douter que la nature ne soit très puissante &
 „ très industrieuse ; nous admirons son industrie
 „ toutes les fois que nous sommes surpris des effets
 „ étendus, variés & compliqués que nous trouvons
 „ dans ceux de ses ouvrages que nous prenons la
 „ peine de méditer : cependant elle n'est ni plus ni
 „ moins industrieuse dans l'un de ses ouvrages que
 „ dans les autres. Nous ne comprenons pas plus
 „ comment elle a pu produire une pierre où un mé-
 „ tal qu'une tête organisée comme celle de *Newton* :
 „ nous appelons *industriel* un homme qui peut
 „ faire des choses que nous ne pouvons pas faire
 „ nous-mêmes. La nature peut tout ; & dès qu'une
 „ chose existe , c'est une preuve qu'elle a pu la fai-
 „ re. Ainsi ce n'est jamais que relativement à nous-
 „ mêmes que nous jugeons la nature industrieuse ;
 „ nous la comparons alors à nous-mêmes , & com-
 „ me nous jouissons d'une qualité que nous nom-
 „ mons *intelligence* , à l'aide de laquelle nous pro-
 „ duisons des ouvrages où nous montrons notre in-
 „ dustrie , nous en concluons que les ouvrages de la
 „ nature qui nous étonnent le plus , ne lui appar-
 „ tiennent point , mais sont dus à un ouvrier intel-
 „ ligent comme nous , dont nous proportionnons
 „ l'intelligence à l'étonnement que ses œuvres pro-
 „ duisent en nous ; c'est-à-dire , à notre faiblesse &
 „ à notre propre ignorance. (21) ”

Voyez la réponse à ces argumens aux articles
Athéisme & Dieu , & à l'article suivant , *Cause*

(21) Si nous sommes si ignorans , comment oserons-nous affir-
 mer que tout se fait sans DIEU ?

finale, écrit longtems avant le *Système de la nature*.

CAUSE FINALE.

SECTION PREMIERE.

Si une horloge n'est pas faite pour montrer l'heure, j'avouerai alors que les causes finales sont des chimeres; & je trouverai fort bon qu'on m'appelle *cause finalier*, c'est-à-dire, un imbécille.

Toutes les pieces de la machine de ce monde semblent pourtant faites l'une pour l'autre. Quelques philosophes affectent de se moquer des causes finales rejetées par *Epicure* & par *Lucrece*. C'est plutôt, ce me semble, d'*Epicure* & de *Lucrece* qu'il faudrait se moquer. Ils vous disent que l'œil n'est point fait pour voir; mais qu'on s'en est servi pour cet usage, quand on s'est apperçu que les yeux y pouvaient servir. Selon eux, la bouche n'est point faite pour parler, pour manger, l'estomac pour digérer, le cœur pour recevoir le sang des veines & l'envoyer dans les arteres, les pieds pour marcher, les oreilles pour entendre. Ces gens-là cependant avouaient que les tailleurs leur faisaient des habits pour les vêtir, & les maçons des maisons pour les loger; & ils osaient nier à la nature, au grand Etre, à l'intelligence universelle ce qu'ils accordaient tous à leurs moindres ouvriers

Il ne faut pas sans doute abuser des causes finales; nous avons remarqué qu'en vain Mr. le Prieur, dans le *Spéctacle de la nature*, prétend que les marées sont données à l'Océan pour que les vaisseaux entrent

plus aisément dans les ports, & pour empêcher que l'eau de la mer ne se corrompe. En vain dirait-il que les jambes sont faites pour être bottées, & les nez pour porter des lunettes.

Pour qu'on puisse s'assurer de la fin véritable pour laquelle une cause agit, il faut que cet effet soit de tous les tems & de tous les lieux. Il n'y a pas eu des vaisseaux en tout tems & sur toutes les mers; ainsi l'on ne peut pas dire que l'Océan ait été fait pour les vaisseaux. On sent combien il serait ridicule de prétendre que la nature eût travaillé de tout tems pour s'ajuster aux inventions de nos arts arbitraires, qui tous ont paru si tard; mais il est bien évident que si les nez n'ont pas été faits pour les bécifies, ils l'ont été pour l'odorat, & qu'il y a des nez depuis qu'il y a des hommes. De même les mains n'ayant pas été données en faveur des gantiers, elles sont visiblement destinées à tous les usages que le métacarpe & les phalanges de nos doigts, & les mouvemens du muscle circulaire du poignet nous procurent.

Cicéron qui doutait de tout, ne doutait pas pourtant des causes finales.

Il paraît bien difficile surtout, que les organes de la génération ne soient pas destinées à perpétuer les especes. Ce mécanisme est bien admirable, mais la sensation que la nature a jointe à ce mécanisme est plus admirable encore. *Epicure* devait avouer que le plaisir est divin, & que ce plaisir est une cause finale, par laquelle sont produits sans cesse ces êtres sensibles qui n'ont pu se donner la sensation.

Cet

Cet *Epicure* était un grand-homme pour son tems ; il vit ce que *Descartes* a nié, ce que *Gassendi* a affirmé, ce que *Newton* a démontré, qu'il n'y a point de mouvement sans vuide. Il conçut la nécessité des atômes pour servir de parties constituantes aux especes invariables. Ce sont là des idées très philosophiques. Rien n'était surtout plus respectable que la morale des vrais épicuriens ; elle consistait dans l'éloignement des affaires publiques incompatibles avec la sagesse, & dans l'amitié, sans laquelle la vie est un fardeau. Mais pour le reste de la physique d'*Epicure*, elle ne paraît pas plus admissible que la matiere cannelée de *Descartes*. C'est, ce me semble, se boucher les yeux & l'entendement que de prétendre qu'il n'y a aucun dessein dans la nature ; &, s'il y a du dessein, il y a un DIEU.

On nous objecte les irrégularités du globe, les volcans, les plaines de sables mouvans, quelques petites montagnes abimées & d'autres formées par des tremblemens de terre &c. Mais de ce que les moeux des roues de votre carosse auront pris feu, s'enfuit-il que votre carosse n'ait pas été fait expressément pour vous porter d'un lieu à un autre ?

Les chaînes des montagnes qui couronnent les deux hémispheres, & plus de six cents fleuves qui coulent jusqu'aux mers du pied de ces rochers, toutes les rivières qui descendent de ces mêmes réservoirs, & qui grossissent les fleuves après avoir fertilisé les campagnes ; des milliers de fontaines qui partent de la même source, & qui abreuvent le genre animal & le végétal, tout cela ne paraît pas plus l'effet d'un cas fortuit & d'une déclinaison d'atômes, que la rétine

qui reçoit les rayons de la lumière, le cristalin qui les réfracte, l'enclume, le marteau, l'étrier, le tambour de l'oreille qui reçoit les sons, les routes du sang dans nos veines, la fistole & la diastole du cœur, ce balancier de la machine qui fait la vie.

S E C T I O N S E C O N D E.

Mais, dit-on, si DIEU a fait visiblement une chose à dessein, il a donc fait toutes choses à dessein. Il est ridicule d'admettre la providence dans un cas, & de la nier dans les autres. Tout ce qui est fait a été prévu, a été arrangé. Nul arrangement sans objet, nul effet sans cause; donc tout est également le résultat, le produit d'une cause finale; donc il est aussi vrai de dire que les nez ont été faits pour porter des lunettes, & les doigts pour être ornés de bagues, qu'il est vrai de dire que les oreilles ont été formées pour entendre les sons, & les yeux pour recevoir la lumière.

Il ne résulte de cette objection, rien autre, ce me semble, sinon que tout est l'effet prochain ou éloigné d'une cause finale générale; que tout est la suite des loix éternelles.

Les pierres en tout lieu & en tout tems, ne composent pas des bâtimens; tous les nez ne portent pas des lunettes; tous les doigts n'ont pas une bague; toutes les jambes ne sont pas couvertes de bas de soie. Un ver à soie n'est donc pas fait pour couvrir mes jambes, précisément comme votre bouche est faite pour manger, & votre derrière pour aller à la garde-robe. Il y a donc des effets immédiats produits par les causes finales; & des effets en très

grand nombre qui sont des produits éloignés de ces causes.

Tout ce qui appartient à la nature est uniforme, immuable, est l'ouvrage immédiat du maître, c'est lui qui a créé les loix par lesquelles la lune entre pour les trois quarts dans la cause du flux & du reflux de l'Océan, & le soleil pour son quart : c'est lui qui a donné un mouvement de rotation au soleil, par lequel cet astre envoie en sept minutes & demie des rayons de lumière dans les yeux des hommes, des crocodiles & des chats.

Mais, si après bien des siècles nous nous sommes avisés d'inventer des ciseaux & des broches, de tondre avec les uns la laine des moutons, & de les faire cuire avec les autres pour les manger, que peut-on en inférer autre chose, sinon, que DIEU nous a faits de façon qu'un jour nous deviendrions nécessairement industrieux & carnassiers ?

Les moutons n'ont pas sans doute été faits absolument pour être cuits & mangés, puisque plusieurs nations s'abstiennent de cette horreur. Les hommes ne sont pas créés essentiellement pour se massacrer, puisque les brames & les quakers ne tuent personne : mais la pâte dont nous sommes pétris produit souvent des massacres, comme elle produit des calomnies, des vanités, des persécutions & des impertinences. Ce n'est pas que la formation de l'homme soit précisément la cause finale de nos fureurs & de nos sottises ; car une cause finale est universelle & invariable en tout tems & en tout lieu. Mais les horreurs & les absurdités de l'espèce humaine n'en sont pas moins dans l'ordre éternel des choses.

ses. Quand nous battons notre bled, le fléau est la cause finale de la séparation du grain. Mais si ce fléau, en battant mon grain écrase mille insectes, ce n'est pas non plus par hazard; c'est que ces insectes se sont trouvés cette fois sous mon fléau, & qu'ils devaient s'y trouver.

C'est une suite de la nature des choses, qu'un homme soit ambitieux, que cet homme enrégimente quelquefois d'autres hommes, qu'il soit vainqueur, ou qu'il soit battu; mais jamais on ne pourra dire; L'homme a été créé de DIEU pour être tué à la guerre.

Les instrumens que nous a donnés la nature ne peuvent être toujours des causes finales en mouvement. Les yeux donnés pour voir ne sont pas toujours ouverts; chaque sens a ses tems de repos. Il y a même des sens dont on ne fait jamais d'usage. Par exemple, une malheureuse imbécille enfermée dans un cloître à quatorze ans, ferme pour jamais chez elle la porte dont devait sortir une génération nouvelle; mais la cause finale n'en subsiste pas moins; elle agira dès qu'elle sera libre.

CÉRÉMONIES, TITRES, PRÉÉMINENCE, &c.

Toutes ces choses qui seraient inutiles, & même fort impertinentes dans l'état de pure nature, sont fort utiles dans l'état de notre nature corrompue & ridicule.

Les Chinois sont de tous les peuples celui qui a poussé le plus loin l'usage des cérémonies : il est certain qu'elles servent à calmer l'esprit autant qu'à l'ennuyer. Les porte-faix, les charretiers Chinois sont obligés au moindre embarras qu'ils causent dans les rues, de se mettre à genoux l'un devant l'autre, & de se demander mutuellement pardon selon la formule prescrite. Cela prévient les injures, les coups, les meurtres ; ils ont le tems de s'apaiser, après quoi ils s'aident mutuellement.

Plus un peuple est libre, moins il a de cérémonies ; moins de titres fastueux ; moins de démonstration d'anéantissement devant son supérieur. On disait à Scipion, *Scipion* ; & à César, *César* : & dans la suite des tems on dit aux empereurs, *Votre majesté, votre divinité*.

Les titres de *St. Pierre* & de *St. Paul* étaient *Pierre* & *Paul*. Leurs successeurs se donnerent réciproquement le titre de *votre sainteté* que l'on ne voit jamais dans les *Actes des apôtres*, ni dans les écrits des disciples.

Nous lisons dans l'*Histoire d'Allemagne* que le dauphin de France qui fut depuis le roi *Charles V*, alla vers l'empereur *Charles IV* à Metz, & qu'il passa après le cardinal de *Périgord*.

Il fut ensuite un tems où les chanceliers eurent la préséance sur les cardinaux, après quoi les cardinaux l'emportèrent sur les chanceliers.

Les pairs précéderent en France les princes du sang, & ils marcherent tous en ordre de pairie jusqu'au sacre de *Henri III*.

La dignité de la pairie était avant ce tems si émi-

nente, qu'à la cérémonie du sacre d'*Elizabeth* épouse de *Charles IX*, en 1571, décrite par *Simon Bouquet* échevin de Paris, il est dit que les dames & demoiselles de la reine ayant baillé à la dame d'honneur le pain, le vin & le cierge avec l'argent pour l'offerte pour être présentés à la reine par la dite dame d'honneur; cette dite dame d'honneur, pour ce qu'elle était duchesse, commanda aux dames d'aller porter elles-mêmes l'offerte aux princesses, &c. Cette dame d'honneur était la connétable de *Montmorency*.

Le fauteuil à bras, la chaise à dos, le tabouret, la main droite, & la main gauche, ont été pendant plusieurs siècles d'importans objets de politique, & d'illustres sujets de querelles. Je crois que l'ancienne étiquette concernant les fauteuils vient de ce que chez nos barbares de grands-pères, il n'y avait qu'un fauteuil tout au plus dans une maison, & ce fauteuil même ne servait que quand on était malade. Il y a encor des provinces d'Allemagne & d'Angleterre, où un fauteuil s'appelle *une chaise de doléance*.

Longtems après *Atilla* & *Dagobert*, quand le luxe s'introduisit dans les cours, & que les grands de la terre eurent deux ou trois fauteuils dans leurs donjons, ce fut une belle distinction de s'asseoir sur un de ces trônes; & tel seigneur châtelain prenait acte, comment ayant été à demi-lieue de ses domaines faire sa cour à un comte, il avait été reçu dans un fauteuil à bras.

On voit par les mémoires de *Mademoiselle*, que cette auguste princesse passa un quart de sa vie dans les angoisses mortelles des disputes pour des chaises à dos. Devait-on s'asseoir dans une certaine chambre

sur une chaise ou sur un tabouret, ou même ne point s'asseoir? Voilà ce qui intriguait toute une cour. Aujourd'hui les mœurs sont plus unies; les canapés & les chaises longues sont employées par les dames, sans causer d'embarras dans la société.

Lorsque le cardinal de *Richelieu* traita du mariage de *Henriette de France* & de *Charles I.* avec les ambassadeurs d'Angleterre, l'affaire fut sur le point d'être rompue, pour deux ou trois pas de plus que les ambassadeurs exigeaient auprès d'une porte; & le cardinal se mit au lit pour trancher toute difficulté. L'histoire a soigneusement conservé cette précieuse circonstance. Je crois que si on avait proposé à *Scipion* de se mettre nud entre deux draps pour recevoir la visite d'*Annibal*, il aurait trouvé cette cérémonie fort plaisante.

La marche des carrosses, & ce qu'on appelle le *haut du pavé*, ont été encor des témoignages de grandeur, des sources de prétentions, de disputes & de combats pendant un siècle entier. On a regardé comme une signalée victoire de faire passer un carrosse devant un autre carrosse. Il semblait à voir les ambassadeurs se promener dans les rues, qu'ils disputassent le prix dans des cirques: & quand un ministre d'Espagne avait pu faire reculer un cocher Portugais, il envoyait un courier à Madrid informer le roi son maître de ce grand avantage.

Nos histoires nous réjouissent par vingt combats à coups de poing pour la préséance, le parlement contre les clercs de l'évêque à la pompe funebre de *Henri IV*, la chambre des comptes contre le parlement dans la cathédrale quand *Louis XIII* donna la

France à la Vierge, le duc d'*Epernon* dans l'église de St. Germain contre le garde des sceaux *Du Vair*. Les présidens des enquêtes gourmerent dans *Notre-Dame* le doyen des conseillers de grand'chambre *Savare*, pour le faire sortir de sa place d'honneur; (tant l'honneur est l'ame des gouvernemens monarchiques) & on fut obligé de faire empoigner par quatre archers le président *Barillon* qui frappait comme un sourd sur ce pauvre doyen. Nous ne voyons point de telles contestations dans l'aréopage ni dans le sénat Romain.

A mesure que les pays sont barbares, ou que les cours sont faibles, le cérémonial est plus en vogue. La vraie puissance & la vraie politesse dédaignent la vanité.

Il est à croire qu'à la fin on se défera de cette coutume qu'ont encor quelquefois les ambassadeurs, de se ruiner pour aller en procession par les rues avec quelques carrosses de louage rétablis & redorés, précédés de quelques laquais à pied. Cela s'appelle *faire son entrée*; & il est assez plaisant de faire son entrée dans une ville sept ou huit mois après qu'on y est arrivé.

Cette importante affaire du *Punctilio*, qui constitue la grandeur des Romains modernes; cette science du nombre des pas qu'on doit faire pour reconduire un *Monfignor*, d'ouvrir un rideau à moitié ou tout-à-fait, de se promener dans une chambre à droite ou à gauche; ce grand art que les *Fabius* & les *Catons* n'auraient jamais deviné, commence à baisser: & les caudataires des cardinaux se plaignent que tout annonce la décadence.

Un colonel Français était dans Bruxelles un an après la prise de cette ville par le maréchal de Saxe ; & ne sachant que faire, il voulut aller à l'assemblée de la ville. Elle se tient chez une princesse, lui dit-on. Soit, répondit l'autre, que m'importe ? Mais il n'y a que des princes qui aillent là ; êtes-vous prince ? Va, va, dit le colonel, ce sont de bons princes ; j'en avais l'année passée une douzaine dans mon antichambre, quand nous eumes pris la ville, & ils étaient tous fort polis.

En relisant *Horace* j'ai remarqué ces vers dans une épître à Mécène : *Te dulcis amice revifam*. J'irai vous voir, mon bon ami. Ce *Mécène* était la seconde personne de l'empire Romain, c'est-à-dire un homme plus considérable & plus puissant que ne l'est aujourd'hui le plus grand monarque de l'Europe.

En relisant *Corneille*, j'ai remarqué que dans une lettre au grand *Scuderi* gouverneur de Notre-Dame de la Garde, il s'exprime ainsi au sujet du cardinal de Richelieu, *Monfieur le cardinal votre maître & le mien*. C'est peut-être la première fois qu'on a parlé ainsi d'un ministre, depuis qu'il y a dans le monde des ministres, des rois, & des flatteurs. Le même *Pierre Corneille*, auteur de *Cinna*, dédie humblement ce *Cinna* au Sr. de *Montauron* trésorier de l'épargne, qu'il compare sans façon à *Auguste*. Je suis fâché qu'il n'ait pas appelé *Montauron* monseigneur.

On conte qu'un vieil officier qui savait peu le protocole de la vanité, ayant écrit au marquis de Louvois, *Monfieur*, & n'ayant point eu de réponse,

lui écrivit *Monseigneur*, & n'en obtint pas davantage, parce que le ministre avait encor le *Monsieur* sur le cœur. Enfin il lui écrivit, à *mon DIEU, mon DIEU Louvois*; & au commencement de la lettre il mit, *Mon DIEU mon CRÉATEUR*. Tout cela ne prouve-t-il pas que les Romains du bon tems étaient grands & modestes, & que nous sommes petits & vains?

Comment vous portez vous, mon cher ami? disait un duc & pair à un gentilhomme; A votre service, mon cher ami, répondit l'autre; & dès ce moment il eut son *cher ami* pour ennemi implacable. Un grand de Portugal parlait à un grand d'Espagne, & lui disait à tout moment, *Votre excellence*. Le Castillan lui répondait, *Votre courtoisie, Vuestra merced*; c'est le titre que l'on donne aux gens qui n'en ont pas. Le portugais piqué appella l'Espagnol à son tour, *Votre courtoisie*; l'autre lui donna alors de l'*excellence*. A la fin le Portugais lassé lui dit, Pourquoi me donnez-vous toujours de la courtoisie, quand je vous donne de l'*excellence*? & pourquoi m'appellez-vous, *Votre excellence*, quand je vous dis *Votre courtoisie*? C'est que tous les titres me sont égaux, répondit humblement le Castillan, pourvu qu'il n'y ait rien d'égal entre vous & moi.

La vanité des titres ne s'introduisit dans nos climats septentrionaux de l'Europe que quand les Romains eurent fait connaissance avec la sublimité asiatique. La plupart des rois de l'Asie étaient, & sont encor cousins germains du soleil & de la lune: leurs sujet n'osent jamais prétendre à cette alliance; & tel gouverneur de province qui s'intitule, *Muscade de consolation* & *Rose de plaisir*, serait

empalé, s'il se disoit parent le moins du monde de la lune & du soleil.

Constantin fut, je pense, le premier empereur Romain, qui chargea l'humilité chrétienne d'une page de noms fastueux. Il est vrai qu'avant lui on donnoit du *Dieu* aux empereurs. Mais ce mot *Dieu* ne signifioit rien d'approchant de ce que nous entendons. *Divus Augustus*, *Divus Trajanus*, voulaient dire, *St. Auguste*, *St. Trajan*. On croyoit qu'il étoit de la dignité de l'empire Romain, que l'ame de son chef allât au ciel après sa mort; & souvent même on accordoit le titre de *Saint*, de *Divus*, à l'empereur, en avancement d'hoirie. C'est à-peu-près par cette raison, que les premiers patriarches de l'église chrétienne s'appelloient tous, *votre sainteté*. On les nommoit ainsi pour les faire souvenir de ce qu'ils devoient être.

On se donne quelquefois à soi-même des titres fort humbles, pourvu qu'on en reçoive de fort honorables. Tel abbé qui s'intitule *frere*, se fait appeler *monseigneur* par ses moines. Le pape se nomme *serviteur des serviteurs* de DIEU. Un bon prêtre du Holstein écrivit un jour au pape Pie IV: *A Pie serviteur des serviteurs* de DIEU. Il alla ensuite à Rome solliciter son affaire, & l'inquisition le fit mettre en prison pour lui apprendre à écrire.

Il n'y avoit autrefois que l'empereur qui eût le titre de *majesté*. Les autres rois s'appelloient *votre altesse*, *votre sérénité*, *votre grace*. Louis XI fut le premier en France qu'on appella communément *majesté*, titre non moins convenable en effet à la dignité d'un grand royaume héréditaire qu'à une prin-

cipauté élective. Mais on se servait du terme d'*altesse* avec les rois de France long-tems après lui; & on voit encor des lettres à *Henri III*, dans lesquelles on lui donne ce titre. Les états d'Orléans ne voulurent point que la reine *Catherine de Médicis* fût appelée *majesté*. Mais peu-à-peu cette dernière dénomination prévalut. Le nom est indifférent; il n'y a que le pouvoir qui ne le soit pas.

La chancellerie allemande, toujours invariable dans ses nobles usages, a prétendu jusqu'à nos jours ne devoir traiter tous les rois que de *sérénité*. Dans le fameux traité de Vestphalie, où la France & la Suede donnerent des loix au saint empire Romain, jamais les plénipotentiaires de l'empereur ne présenterent de mémoires latins où sa *sacrée majesté impériale* ne traitât avec les *sérénissimes rois de France & de Suede*; mais de leur côté les Français & les Suédois ne manquaient pas d'affurer que leurs *sacrées majestés de France & de Suede* avaient beaucoup de griefs contre le *sérénissime empereur*. Enfin dans le traité tout fut égal de part & d'autre. Les grands souverains ont depuis ce tems passé dans l'opinion des peuples pour être tous égaux; & celui qui a battu ses voisins a eu la prééminence dans l'opinion publique.

Philippe II fut la première *majesté* en Espagne; car la *sérénité* de *Charles V* ne devint *majesté* qu'à cause de l'empire. Les enfans de *Philippe II* furent les premières *altesse*s, & ensuite ils furent *altesse*s royales. Le duc d'Orléans frere de *Louis XIII*, ne prit qu'en 1631 le titre d'*altesse royale*: alors le prince de Condé prit celui d'*altesse sérénissime*, que n'osèrent s'arroger les ducs de Vendôme. Le duc de Savoye

fut alors *altesse royale*, & devint ensuite *majesté*. Le grand-duc de Florence en fit autant, à la *majesté* près; & enfin le czar, qui n'était connu en Europe que sous le nom de grand-duc, s'est déclaré *empereur*, & a été reconnu pour tel.

Il n'y avait anciennement que deux marquis d'Allemagne, deux en France, deux en Italie. Le marquis de Brandebourg est devenu *roi*, & *grand roi*; mais aujourd'hui nos marquis Italiens & Français sont d'une espèce un peu différente.

Qu'un bourgeois Italien ait l'honneur de donner à dîner au légat de sa province, & que le légat en buvant lui dise, *Monsieur le marquis, à votre santé*, le voilà marquis lui & ses enfans à tout jamais. Qu'un provincial en France, qui possédera pour tout bien dans son village la quatrième partie d'une petite châtellenie ruinée, arrive à Paris, qu'il y fasse un peu de fortune, ou qu'il ait l'air de l'avoir faite, il s'intitule dans ses actes, *Haut & puissant seigneur, marquis & comte*; & son fils fera chez son notaire, *Très haut & très puissant seigneur*; & comme cette petite ambition ne nuit en rien au gouvernement ni à la société civile, on n'y prend pas garde. Quelques seigneurs Français se vantent d'avoir des *barons* Allemands dans leurs écuries: quelques seigneurs Allemands disent qu'ils ont des *marquis* Français dans leurs cuisines; il n'y a pas longtems, qu'un étranger étant à Naples fit son cocher *duc*. La coutume en cela est plus forte que l'autorité royale. Soyez peu connu à Paris, vous y ferez *comte* ou *marquis*, tant qu'il vous plaira; soyez homme de robe ou de finance, & que le roi vous donne un marquisat bien

réel; vous ne ferez jamais pour cela *monfieur le marquis*. Le célèbre *Samuel Bernard* était plus comte que cinq cents *comtes* que nous voyons qui ne possèdent pas quatre arpens de terre; le roi avait érigé pour lui sa terre de Coubert en bonne comté. S'il se fût fait annoncer dans une visite, le comte *Bernard*, on aurait éclaté de rire. Il en va tout autrement en Angleterre. Si le roi donne à un négociant un titre de *comte* ou de *baron*, il reçoit sans difficulté de toute la nation le nom qui lui est propre. Les gens de la plus haute naissance, le roi lui-même, l'appellent *mylord*, monseigneur. Il en est de même en Italie: il y a le protocole des *monsignori*. Le pape lui-même leur donne ce titre. Son médecin est *monsignor*, & personne n'y trouve à redire.

En France le *monseigneur* est une terrible affaire. Un évêque n'était avant le cardinal de Richelieu que mon révérendissime pere en DIEU.

Avant l'année 1635, non-seulement les évêques ne se monseigneurisaient pas, mais ils ne donnaient point du *monseigneur* aux cardinaux. Ces deux habitudes s'introduisirent par un évêque de Chartres, qui alla en camail & en rochet appeller *monseigneur* le cardinal de Richelieu; sur quoi Louis XIII dit, (si l'on en croit les mémoires de l'archevêque de Toulouse Montchal.) *Ce chartrain irait baiser le derrière du cardinal, & pousserait son nez dedans jusqu'à ce que l'autre lui dit, c'est assez.*

Ce n'est que depuis ce tems que les évêques se donnerent réciproquement du *monseigneur*.

Cette entreprise n'essuya aucune contradiction dans le public. Mais comme c'était un titre nou-

veau que les rois n'avaient pas donné aux évêques, on continua dans les édits, déclarations, ordonnances, & dans tout ce qui émane de la cour, à ne les appeler que *sieurs* : & messieurs du conseil n'écrivent jamais à un évêque que *monseigneur*.

Les ducs & pairs ont eu plus de peine à se mettre en possession du *monseigneur*. La grande noblesse, & ce qu'on appelle la *grande robe*, leur refusent tout net cette distinction. Le comble des succès de l'orgueil humain, est de recevoir des titres d'honneur de ceux qui croient être vos égaux ; mais il est bien difficile d'arriver à ce point : on trouve partout l'orgueil qui combat l'orgueil.

Quand les ducs exigèrent que les pauvres gentilshommes leur écrivissent *monseigneur*, les présidens à mortier en demandèrent autant aux avocats & aux procureurs. On a connu un président, qui ne voulut pas se faire saigner, parce que son chirurgien lui avait dit, „ Monsieur, de quel bras voulez-vous „ que je vous saigne ? ” Il y eut un vieux conseiller de la grand'chambre qui en usa plus franchement. Un plaideur lui dit, *Monseigneur, monsieur votre secrétaire . . .* Le conseiller l'arrêta tout court ; Vous avez dit trois sottises en trois paroles : je ne suis point *monseigneur*, mon secrétaire n'est point *monsieur*, c'est mon *clerc*.

Pour terminer ce grand procès de la vanité, il faudra un jour que tout le monde soit *monseigneur* dans la nation : comme toutes les femmes, qui étaient autrefois *mademoiselle*, sont actuellement *madame*. Lorsqu'en Espagne un mendiant rencontre un autre gueux, il lui dit, „ Seigneur, votre courtoisi-

„*ſie* a-t-elle pris ſon chocolat? ” Cette maniere polie de ſ'exprimer eleve l'ame & conſerve la dignite de l'eſpece.

Nous avons dit ailleurs une grande partie de ces choſes. Il eſt bon de les inculquer pour corriger au moins quelques coqs-d'Inde qui paſſent leur vic à faire la roue.

CERTAIN, CERTITUDE.

JE ſuis certain, j'ai des amis, ma fortune eſt ſure; mes parens ne m'abandonneront jamais; on me rendra juſtice; mon ouvrage eſt bon, il fera bien reçu; on me doit, on me payera; mon amant fera fidele, il l'a juré; le miniſtre m'avancera, il l'a promis en paſſant: toutes paroles qu'un homme qui a un peu vécu raie de ſon dictionnaire.

Quand les juges condamnerent *Danglade*, *le Brun*, *Calas*, *Sirven*, *Martin*, & tant d'autres, reconnus depuis pour innocens, ils étaient certains, ou ils devaient l'être, que tous ces infortunés étaient coupables; cependant ils ſe tromperent.

Il y a deux manieres de ſe tromper, de mal juger, de ſ'aveugler; celle d'errer en homme d'eſprit, & celle de décider comme un fot.

Les juges ſe tromperent en gens d'eſprit dans l'affaire de *Danglade*, ils ſ'aveuglerent ſur des apparences qui pouvaient éblouir; ils n'examinerent point aſſez les apparences contraires, ils ſe ſervirent de leur eſprit pour ſe croire certains que *Danglade* avait commis un vol, qu'il n'avait certainement pas commis: & ſur cette pauvre certitude incertaine de
l'eſ-

l'esprit humain, un gentilhomme fut appliqué à la question ordinaire & extraordinaire. De là replongé sans secours dans un cachot & condamné aux galères où il mourut; sa femme renfermée dans un autre cachot avec sa fille âgée de sept ans, laquelle depuis épousa un conseiller au même parlement qui avait condamné le pere aux galères & la mere au bannissement.

Il est clair que les juges n'auraient pas prononcé cet arrêt s'ils n'avaient été *certain*s. Cependant, dès le tems même de cet arrêt, plusieurs personnes savaient que le vol avait été commis par un prêtre nommé *Gagnat* associé avec un voleur de grand chemin; & l'innocence de *Danglade* ne fut reconnue qu'après sa mort.

Ils étaient de même *certain*s, lorsque par une sentence en première instance, ils condamnerent à la roue l'innocent *le Brun*, qui par appel fut brisé dans les tortures, & en mourut.

L'exemple des *Calas* & des *Sirven* est assez connu; celui de *Martin* l'est moins. C'était un bon agriculteur d'auprès de Bar en Lorraine. Un scélerat lui dérobe son habit, & va, sous cet habit, assassiner sur le grand chemin un voyageur qu'il savait chargé d'or, & dont il avait épié la marche. *Martin* est accusé; son habit dépose contre lui; les juges regardent cet indice comme une certitude. Ni la conduite passée du prisonnier, ni une nombreuse famille qu'il élevait dans la vertu, ni le peu de monnaie trouvé chez lui, probabilité extrême qu'il n'avait point volé le mort; rien ne peut le sauver. Le juge subalterne se fait un mérite de sa rigueur. Il con-

damne l'innocent à être roué; &, par une fatalité malheureuse, la sentence est confirmée à la Tournelle. Le vieillard *Martin* est rompu vif en attestant DIEU de son innocence jusqu'au dernier soupir. Sa famille se disperse; son petit bien est confisqué. A peine ses membres rompus sont-ils exposés sur le grand chemin, que l'assassin qui avait commis le meurtre & le vol est mis en prison pour un autre crime; il avoue sur la roue à laquelle il est condamné à son tour, que c'est lui seul qui est coupable du crime pour lequel *Martin* a souffert la torture & la mort.

Ecartons ici la foule de ces aventures funestes qui font gémir sur la condition humaine. Mais gémissons du moins sur la *certitude* prétendue que les juges croient avoir quand ils rendent de pareilles sentences.

Il n'y a nulle certitude, dès qu'il est physiquement & moralement possible que la chose soit autrement. Quoi! il faut une démonstration pour oser assurer que la surface d'une sphere est égale à quatre fois l'aire de son grand cercle, & il n'en faudra pas pour arracher la vie à un citoyen par un supplice affreux?

Si tel est le malheur de l'humanité qu'on soit obligé de se contenter d'extrêmes probabilités, il faut du moins consulter l'âge, le rang, la conduite de l'accusé, l'intérêt qu'il peut avoir eu à commettre le crime, l'intérêt de ses ennemis à le perdre: il faut que chaque juge se dise; La postérité, l'Europe entière ne condamnera-t-elle pas ma sentence! dormirai-je tranquille les mains teintes du sang innocent?

Passons de cet horrible tableau à d'autres exemples d'une certitude qui conduit droit à l'erreur.

Pourquoi te charges-tu de chaînes, fanatique & malheureux Santon ? Pourquoi as-tu mis à ta vilaine verge un gros anneau de fer ? C'est que je suis certain d'être placé un jour dans le premier des paradis à côté du grand prophète. Hélas ! mon ami, viens avec moi dans ton voisinage au mont Athos, & tu verras trois mille gueux qui sont certains que tu iras dans le gouffre qui est sous le point aigu, & qu'ils iront tous dans le premier paradis.

Arrête, misérable veuve Malabare ; ne crois point ce fou qui te persuade que tu seras réunie à ton mari dans les délices d'un autre monde si tu te brûles sur son bucher. Non, je me brûlerai ; je suis certaine de vivre dans les délices avec mon époux ; mon brame me l'a dit.

Prenons des certitudes moins affreuses, & qui aient un peu plus de vraisemblance.

Quel âge a votre ami *Christophe* ? Vingt-huit ans ; j'ai vu son contrat de mariage, son extrait-baptistaire, je le connais dès son enfance ; il a vingt huit ans, j'en ai la certitude, j'en suis certain.

A peine ai-je entendu la réponse de cet homme si sûr de ce qu'il dit, & de vingt autres qui confirment la même chose, que j'apprends qu'on a antida-té par des raisons secrètes, & par un manège singulier, l'extrait-baptistaire de *Christophe*. Ceux à qui j'avais parlé n'en savent encor rien ; cependant, ils ont toujours la certitude de ce qui n'est pas.

Si vous aviez demandé à la terre entière avant le tems de *Copernic*, Le soleil est-il levé ? s'est-il cou-

ché aujourd'hui? tous les hommes vous auraient répondu, nous en avons une certitude entière; ils étaient certains, & ils étaient dans l'erreur.

Les fortileges, les divinations, les obseffions, ont été longtems la chose du monde la plus certaine aux yeux de tous les peuples. Quelle foule innombrable de gens qui ont vu toutes ces belles choses, qui en ont été certains! aujourd'hui cette certitude est un peu tombée.

Un jeune homme qui commence à étudier la géométrie vient me trouver; il n'en est encor qu'à la définition des triangles: N'êtes-vous pas certain, lui dis-je, que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits? Il me répond que non-seulement il n'en est point certain, mais qu'il n'a pas même d'idée nette de cette proposition; je la lui démontre, il en devient alors très certain, & il le fera pour toute sa vie.

Voilà une certitude bien différente des autres; elles n'étaient que des probabilités; & ces probabilités examinées sont devenues des erreurs; mais la certitude mathématique est immuable & éternelle.

J'existe, je pense, je sens de la douleur, tout cela est-il aussi certain qu'une vérité géométrique? Oui; tout douteur que je suis, je l'avoue. Pourquoi? C'est que ces vérités sont prouvées par le même principe qu'une chose ne peut être, & n'être pas en même tems. Je ne peux en même tems exister & n'exister pas, sentir, & ne sentir pas. Un triangle ne peut en même tems avoir cent quatre vingt degrés, qui sont la somme de deux angles droits, & ne les avoir pas.

La certitude physique de mon existence, de mon sentiment, & la certitude mathématique sont donc de même valeur, quoiqu'elles soient d'un genre différent.

Il n'en est pas de même de la certitude fondée sur les apparences, ou sur les rapports unanimes, que nous font les hommes.

Mais quoi, me dites-vous, n'êtes-vous pas certain que Pekin existe? n'avez-vous pas chez vous des étoffes de Pekin? des gens de différens pays, de différentes opinions, & qui ont écrit violemment les uns contre les autres en prêchant tous la vérité à Pekin, ne vous ont-ils pas assuré de l'existence de cette ville? Je réponds qu'il m'est extrêmement probable qu'il y avait alors une ville de Pekin; mais je ne voudrais pas parier ma vie que cette ville existe; & je parierai quand on voudra ma vie, que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits.

On a imprimé dans le Dictionnaire encyclopédique une chose fort plaisante; on y soutient qu'un homme devrait être aussi sûr, aussi certain que le maréchal de *Saxe* est ressuscité, si tout Paris le lui disait, qu'il est sûr que le maréchal de *Saxe* a gagné la bataille de Fontenoy, quand tout Paris le lui dit. Voyez, je vous prie, combien ce raisonnement est admirable; je crois tout Paris quand il me dit une chose moralement possible; donc je dois croire tout Paris quand il me dit une chose moralement & physiquement impossible.

Apparemment que l'auteur de cet article voulait rire, & que l'autre auteur qui s'extasie à la

fin de cet article, & écrit contre lui-même, voulait rire aussi. (21)

Pour nous, qui n'avons entrepris ce petit Dictionnaire que pour faire des questions, nous sommes bien loin d'avoir de la *certitude*.

C É S A R.

ON n'envisage point ici dans *César* le mari de tant de femmes & la femme de tant d'hommes, le vainqueur de *Pompeé* & des *Scipions*, l'écrivain satyrique qui tourne *Caton* en ridicule, le voleur du trésor public qui se servit de l'argent des Romains pour asservir les Romains, le triomphateur clément qui pardonnait aux vaincus, le savant qui réforma le calendrier, le tyran & le père de sa patrie, assassiné par ses amis & par son bâtard. Ce n'est qu'en qualité de descendant des pauvres barbares, subjugués par lui, que je considère cet homme unique.

Vous ne passez pas par une seule ville de France ou d'Espagne ou des bords du Rhin, ou du rivage d'Angleterre vers Calais, que vous ne trouviez de bonnes gens qui se vantent d'avoir eu *César* chez eux. Des bourgeois de Douvre sont persuadés que *César* a bâti leur château, & des bourgeois de Paris croient que le grand Châtelet, est un de ses beaux ouvrages. Plus d'un seigneur de paroisse en France montre une vieille tour qui lui sert de colombier, & dit que c'est *César* qui a pourvu au loge-

(21) Voyez l'article *Certitude*, Dictionnaire encyclopédique.

ment de ses pigeons. Chaque province dispute à sa voisine l'honneur d'être la première en date à qui *César* donna les étrivrières; c'est par ce chemin, non c'est par cet autre qu'il passa pour venir nous égorger, & pour caresser nos femmes & nos filles, pour nous imposer des loix par interprètes, & pour nous prendre le très peu d'argent que nous avions.

Les Indiens sont plus sages; nous avons vu qu'ils s'avaient confusément qu'un grand brigand nommé *Alexandre* passa chez eux après d'autres brigands: & ils n'en parlent presque jamais.

Un antiquaire Italien, en passant il y a quelques années par Vannes en Bretagne, fut tout émerveillé d'entendre les savans de Vannes s'enorgueillir du séjour de *César* dans leur ville. Vous avez sans doute, leur dit-il, quelques monumens de ce grand homme? Oui, répondit le plus notable; nous vous montrerons l'endroit où ce héros fit pendre tout le sénat de notre province au nombre de six cents.

Des ignorans qui trouverent dans le chenal de Kerantrait une centaine de poutres en 1755, avancèrent dans les journaux que c'étaient des restes d'un pont de *César*; mais je leur ai prouvé dans ma dissertation de 1756, que c'étaient les potences où ce héros avait fait attacher notre parlement. Où sont les villes en Gaule qui puissent en dire autant? Nous avons le témoignage du grand *César* lui-même; il dit dans ses commentaires, que *nous sommes inconstans, & que nous préférons la liberté à la servitude.* (22) Il nous accuse d'avoir été assez insolens pour prendre des otages des Romains à qui nous en

(22) *De bello gallico* lib. III.

avons donné, & de n'avoir pas voulu les rendre à moins qu'on ne nous remît les nôtres. Il nous apprit à vivre.

Il fit fort bien, répliqua le virtuose, son droit était incontestable. On le lui disputait pourtant. Car lorsqu'il eut vaincu les Suisses émigrans, au nombre de trois cents soixante & huit mille, & qu'il n'en resta plus que cent dix mille, vous savez qu'il eut une conférence en Alzace avec *Arioviste* roi Germain ou Allemand, & que cet *Arioviste* lui dit; je viens piller les Gaules, & je ne souffrirai pas qu'un autre que moi les pille. Après quoi ces bons Germains qui étaient venus pour dévaster le pays, mirent entre les mains de leurs forcieres deux chevaliers Romains ambassadeurs de *César*; & ces forcieres allaient les brûler & les sacrifier à leurs Dieux, lorsque *César* vint les délivrer par une victoire. Avouons que le droit était égal des deux côtés; & que *Tacite* a bien raison de donner tant d'éloges aux mœurs des anciens Allemands.

Cette conversation fit naître une dispute assez vive entre les savans de Vannes & l'antiquaire. Plusieurs Bretons ne concevaient pas quelle était la vertu des Romains d'avoir trompé toutes les nations des Gaules l'une après l'autre, de s'être servi d'elles tour-à-tour pour leur propre ruine, d'en avoir massacré un quart & d'avoir réduit les trois autres quarts en servitude.

Ah! rien n'est plus beau, répliqua l'antiquaire; j'ai dans ma poche une médaille à fleur de coin qui représente le triomphe de *César* au capitolé. C'est une des mieux conservées: il montra sa médaille, Un

Breton un peu brusque la prit & la jetta dans la rivière. Que ne puis-je, dit-il, y noyer tous ceux qui se servent de leur puissance & de leur adresse pour opprimer les autres hommes? Rome autrefois nous trompa, nous désunit, nous massacra, nous enchaîna. Et Rome aujourd'hui dispose encor de plusieurs de nos bénéfices. Est-il possible que nous ayons été si longtems & en tant de façons pays d'obédience?

Je n'ajouterai qu'un mot à la conversation de l'antiquaire Italien & du Breton; c'est que Perrot d'Ablancourt, le traducteur des *Commentaires de César*, dans son épître dédicatoire au grand Condé, lui dit ces propres mots; *Ne vous semble-t-il pas, monseigneur, que vous lisiez la vie d'un philosophe chrétien? Quel philosophe chrétien que César! je m'étonne qu'on n'en ait pas fait un saint.* Les faiseurs d'épîtres dédicatoires disent de belles choses, & fort à propos.

CHAÎNE DES ÊTRES CRÉÉS.

Cette gradation d'êtres qui s'élèvent depuis le plus léger atôme jusqu'à l'Être suprême, cette échelle de l'infini frappe d'admiration. Mais quand on la regarde attentivement, ce grand fantôme s'évanouît, comme autrefois toutes les apparitions s'enfuyaient le matin au chant du coq.

L'imagination se complait d'abord à voir le passage imperceptible de la matière brute, à la matière organisée, des plantes aux zoophytes, de ces zoophi-

tes aux animaux, de ceux-ci à l'homme, de l'homme aux génies, de ces génies revêtus d'un petit corps aërien à des substances immatérielles; & enfin mille ordres différens de ces substances, qui de beautés en perfections s'élèvent jusqu'à DIEU même. Cette hiérarchie plait beaucoup aux bonnes gens, qui croient voir le pape & ses cardinaux suivis des archevêques, des évêques; après quoi viennent les curés, les vicaires, les simples prêtres, les diacres, les sous-diacres, puis paraissent les moines, & la marche est fermée par les capucins.

Mais il y a peut-être un peu plus de distance entre DIEU & ses plus parfaites créatures, qu'entre le saint pere & le doyen du sacré college: ce doyen peut devenir pape, mais le plus parfait des génies créés par l'Être suprême, peut-il devenir DIEU? n'y a-t il pas l'infini entre DIEU & lui?

Cette chaîne, cette gradation prétendue n'existe pas plus dans les végétaux & dans les animaux; la preuve en est qu'il y a des especes de plantes & d'animaux qui sont détruites. Nous n'avons plus de murex. Il était défendu aux Juifs de manger du griffon & de l'ixion; ces deux especes ont probablement disparu de ce monde, quoi qu'en dise *Bochart*: où donc est la chaîne?

Quand même nous n'aurions pas perdu quelques especes, il est visible qu'on en peut détruire. Les lions, les rinoceros commencent à devenir fort rares. Si le reste du monde avait imité les Anglais, il n'y aurait plus de loups sur la terre.

Il est probable qu'il y a eu des races d'hommes qu'on ne retrouve plus; mais je veux qu'elles aient

toutes subsisté, ainsi que les blancs, les Negres, les Cafres à qui la nature a donné un tablier de leur peau, pendant du ventre à la moitié des cuisses, & les Samoyedes dont les femmes ont un mammelon d'un bel ébène, &c.

N'y a-t-il pas visiblement un vuide entre le singe & l'homme? n'est il pas aisé d'imaginer un animal à deux pieds sans plumes, qui serait intelligent sans avoir ni l'usage de la parole, ni notre figure, que nous pourrions apprivoiser, qui répondrait à nos signes & qui nous servirait? & entre cette nouvelle espèce & celle de l'homme, n'en pourrait-on pas imaginer d'autres?

Par de-là l'homme, vous logez dans le ciel, divin *Platon*, une file de substances célestes; nous croyons nous autres à quelques-unes de ces substances, parce que la foi nous l'enseigne. Mais vous, quelle raison avez-vous d'y croire? vous n'avez pas parlé apparemment au génie de *Socrate*; & le bon homme *Heres* qui ressuscita exprès pour vous apprendre les secrets de l'autre monde, ne vous a rien appris de ces substances.

La prétendue chaîne n'est pas moins interrompue dans l'univers sensible.

Quelle gradation, je vous prie, entre vos planetes! la Lune est quarante fois plus petite que notre globe. Quand vous avez voyagé de la Lune dans le vuide, vous trouvez Vénus; elle est environ aussi grosse que la Terre. De-là vous allez chez Mercure, il tourne dans une ellipse qui est fort différente du cercle que parcourt Vénus; il est vingt-sept fois plus petit que nous, le Soleil un million

de fois plus gros, Mars cinq fois plus petit; celui-là fait son tour en deux ans, Jupiter son voisin en douze, Saturne en trente; & encor Saturne, le plus éloigné de tous, n'est pas si gros que Jupiter. Où est la gradation prétendue?

Et puis, comment voulez-vous que dans de grands espaces vuides il y ait une chaîne qui lie tout? s'il y en a une, c'est certainement celle que *Newton* a découverte; c'est elle qui fait graviter tous les globes du monde planétaire les uns vers les autres dans ce vuide immense.

O *Platon* tant admiré! j'ai peur que vous ne nous ayez conté que des fables, & que vous n'ayez jamais parlé qu'en sophismes. O *Platon*! vous avez fait bien plus de mal que vous ne croyez. Comment cela? me demandera-t-on; je ne le dirai pas.

CHAÎNE, OU GÉNÉRATION DES ÉVÉNEMENTS.

LE présent accouche, dit-on, de l'avenir. Les événemens sont enchaînés les uns aux autres, par une fatalité invincible; c'est le destin qui, dans *Homere*, est supérieur à *Jupiter* même. Ce maître des Dieux & des hommes, déclare net, qu'il ne peut empêcher *Sarpédon* son fils de mourir dans le tems marqué. *Sarpédon* était né dans le moment qu'il fallait qu'il nâquît, & ne pouvait pas naître dans un autre; il ne pouvait mourir ailleurs que devant *Troye*; il ne pouvait être enterré ailleurs qu'en

Lycie; son corps devait dans le tems marqué produire des légumes qui devaient se changer dans la substance de quelques Lyciens; ses héritiers devaient établir un nouvel ordre dans ses états; ce nouvel ordre devait influencer sur les royaumes voisins; il en résultait un nouvel arrangement de guerre & de paix avec les voisins des voisins de la Lycie: ainsi de proche en proche la destinée de toute la terre a dépendu de la mort de *Sarpédon*, laquelle dépendait de l'enlèvement d'*Helene*: & cet enlèvement était nécessairement lié au mariage d'*Hécube*, qui en remontant à d'autres événemens était lié à l'origine des choses.

Si un seul de ces faits avait été arrangé différemment, il en aurait résulté un autre univers: or il n'était pas possible que l'univers actuel n'existât pas: donc il n'était pas possible à *Jupiter* de sauver la vie à son fils, tout *Jupiter* qu'il était.

Ce système de la nécessité & de la fatalité, a été inventé de nos jours par *Leibnitz*, à ce qu'on dit, sous le nom de *raison suffisante*; il est pourtant fort ancien; ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il n'y a point d'effet sans cause, & que souvent la plus petite cause produit les plus grands effets.

Mylord *Bolingbroke* avoue que les petites querelles de Mad. *Marlboroug*, & de Mad. *Masham*, lui firent naître l'occasion de faire le traité particulier de la reine *Anne* avec *Louis XIV*: ce traité amena la paix d'Utrecht; cette paix d'Utrecht affermit *Philippe V* sur le trône d'Espagne. *Philippe V* prit Naples & la Sicile sur la maison d'Autriche; le prince Espagnol qui est aujourd'hui roi de Naples, doit

évidemment son royaume à mylady *Masham* : & il ne l'aurait pas eu, il ne serait peut être même pas né, si la duchesse de *Marlborough* avait été plus complaisante envers la reine d'Angleterre. Son existence à Naples dépendait d'une sottise de plus ou de moins à la cour de Londres.

Examinez les situations de tous les peuples de l'univers, elles sont ainsi établies sur une suite de faits qui paraissent ne tenir à rien, & qui tiennent à tout. Tout est rouage, poulie, corde, ressort dans cette immense machine.

Il en est de même dans l'ordre physique. Un vent qui souffle du fond de l'Afrique & des mers australes, amène une partie de l'atmosphère africaine, qui retombe en pluie dans les vallées des Alpes; ces pluies fécondent nos terres; notre vent du nord à son tour envoie nos vapeurs chez les Negres; nous faisons du bien à la Guinée, & la Guinée nous en fait. La chaîne s'étend d'un bout de l'univers à l'autre.

Mais il me semble qu'on abuse étrangement de la vérité de ce principe. On en conclut qu'il n'y a si petit atôme dont le mouvement n'ait influé dans l'arrangement actuel du monde entier; qu'il n'y a si petit accident, soit parmi les hommes, soit parmi les animaux, qui ne soit un chaînon essentiel de la grande chaîne du destin.

Entendons-nous : tout effet a évidemment sa cause, à remonter de cause en cause dans l'abîme de l'éternité; mais toute cause n'a pas son effet, à descendre jusqu'à la fin des siècles. Tous les événements sont produits les uns par les autres, je l'a-

voue; si le passé est accouché du présent, le présent accouche du futur; tout a des peres, mais tout n'a pas toujours des enfans. Il en est ici précisément comme d'un arbre généalogique; chaque maison remonte, comme on fait, à *Adam*; mais dans la famille il y a bien des gens qui sont morts sans laisser de postérité.

Il y a un arbre généalogique des événemens de ce monde. Il est incontestable que les habitans des Gaules & de l'Espagne descendent de *Gomer*; & les Russes de *Magog* son frere cadet: on trouve cette généalogie dans tant de gros livres! sur ce pied-là, on ne peut nier que le grand Turc qui descend aussi de *Magog*, ne lui ait l'obligation d'avoir été bien battu en 1769 par l'impératrice de Russie *Catherine II.* Cette aventure tient évidemment à d'autres grandes aventures; mais que *Magog* ait craché à droite ou à gauche, auprès du mont Caucase, & qu'il ait fait deux ronds dans un puits ou trois, qu'il ait dormi sur le côté gauche ou sur le côté droit; je ne vois pas que cela ait influé beaucoup sur les affaires présentes.

Il faut songer que tout n'est pas plein dans la nature comme *Newton* l'a démontré, & que tout mouvement ne se communique pas de proche en proche, jusqu'à faire le tour du monde comme il l'a démontré encor. Jetez dans l'eau un corps de pareille densité, vous calculez aisément qu'au bout de quelque tems le mouvement de ce corps, & celui qu'il a communiqué à l'eau, sont anéantis; le mouvement se perd & se répare; donc le mouvement que put produire *Magog* en crachant dans un puits, ne peut

avoir influé sur ce qui se passe aujourd'hui en Moldavie & en Valachie. Donc, les événemens présens ne sont pas les enfans de tous les événemens passés; ils ont leurs lignes directes; mais mille petites lignes collatérales ne leur servent à rien. Encor une fois, tout être a son pere, mais tout être n'a pas des enfans. Voyez *Destin*.

CHANGEMENS ARRIVÉS DANS LE GLOBE.

Quand on a vu de ses yeux une montagne s'avancer dans une plaine, c'est-à-dire un immense rocher de cette montagne se détacher & couvrir des champs, un château tout entier enfoncé dans la terre, un fleuve englouti qui sort ensuite de son abîme, des marques indubitables qu'un vaste amas d'eaux inondait autrefois un pays habité aujourd'hui, & cent vestiges d'autres révolutions, on est alors plus disposé à croire les grands changemens qui ont altéré la face du monde, que ne l'est une dame de Paris qui fait seulement que la place où est bâtie sa maison était autrefois un champ labourable. Mais une dame de Naples, qui a vu sous terre les ruines d'Herculanum, est encor moins asservie au préjugé qui nous fait croire que tout a toujours été comme il est aujourd'hui.

Y a-t-il eu un grand embrasement du tems d'un *Phaëton*? Rien n'est plus vraisemblable; mais ce ne fut ni l'ambition de *Phaëton*, ni la colere de *Jupiter* foudroyant, qui causerent cette catastrophe; de même

même qu'en 1755 ce ne furent point les feux allumés si souvent dans Lisbonne par l'inquisition qui ont attiré la vengeance divine ; qui ont allumé les feux souterrains & qui ont détruit la moitié de la ville. Car Mequinès, Tétuan & des hordes considérables d'Arabes furent encor plus maltraitées que Lisbonne ; & il n'y avait point d'inquisition dans ces contrées.

L'isle de St. Domingue, toute bouleversée depuis peu, n'avait pas plus déplû au Grand-Etre que l'isle de Corse. Tout est soumis aux loix physiques éternelles.

Le souphre, le bitume, le nitre, le fer renfermés dans la terre, ont par leurs mélanges & par leurs explosions renversé mille cités, ouvert & fermé mille gouffres, & nous sommes menacés tous les jours de ces accidens attachés à la maniere dont ce monde est fabriqué, comme nous sommes menacés dans plusieurs contrées des loups & des tygres affamés pendant l'hyver.

Si le feu que *Démocrite* croyait le principe de tout, a bouleversé une partie de la terre, le premier principe de *Tbalès*, l'eau a causé d'aussi grands changemens.

La moitié de l'Amérique est encor inondée par les anciens débordemens du Maragnon, de Rio de la Plata, du fleuve St. Laurent, du Mississipi & de toutes les rivières perpétuellement augmentées par les neiges éternelles des montagnes les plus hautes de la terre, qui traversent ce continent d'un bout à l'autre. Ces déluges accumulés ont produit presque partout de vastes marais. Les terres voisines sont devenues inhabitables ; & la terre, que les mains

des hommes auraient dû fertiliser, a produit des poisons.

La même chose était arrivée à la Chine & à l'Egypte; il fallut une multitude de siècles pour creuser des canaux & pour dessécher les terres. Joignez à ces longs désastres les irruptions de la mer, les terrains qu'elle a envahis, & qu'elle a désertés, les isles qu'elle a détachées du continent, vous trouverez qu'elle a dévasté plus de quatre-vingt mille lieues quarrées d'orient en occident depuis le Japon jusqu'au mont Atlas.

L'engloutissement de l'isle Atlantide par l'Océan, peut être regardé avec autant de raison comme un point d'histoire, que comme une fable. Le peu de profondeur de la mer Atlantide jusqu'aux Canaries, pourrait être une preuve de ce grand événement; & les isles Canaries pourraient bien être des restes de l'Atlantide.

Platon prétend dans son *Timée*, que les prêtres d'Egypte, chez lesquels il a voyagé, conservaient d'anciens registres qui faisaient foi de la destruction de cette isle abîmée dans la mer. Cette catastrophe, dit *Platon*, arriva neuf mille ans avant lui. Personne ne croira cette chronologie sur la foi seule de *Platon*; mais aussi personne ne peut apporter contre elle aucune preuve physique, ni même aucun témoignage historique tiré des écrivains prophanes.

Pline, dans son livre III, dit, que de tout tems les peuples des côtes espagnoles méridionales ont cru que la mer s'était fait un passage entre Calpé & Abila: *Indigenæ columnas Herculis vocant, credunt-que per fossas exclusa antea admissæ maria & rerum mutassæ faciem.*

Un voyageur attentif peut se convaincre par ses yeux que les Cyclades, les Sporades faisaient autrefois une partie du continent de la Grèce, & surtout que la Sicile était jointe à l'Apulie. Les deux volcans de l'Etna & du Vésuve qui ont les mêmes fondemens sous la mer, le petit gouffre de Caribde, seul endroit profond de cette mer; la parfaite ressemblance des deux terrains, sont des témoignages non recusables: les déluges de Deucalion & d'Ogigès sont assez connus; & les fables inventées d'après cette vérité sont encor l'entretien de tout l'Occident.

Les anciens ont fait mention de plusieurs autres déluges en Asie. Celui dont parle *Bérofe* arriva, selon lui, en Caldée environ quatre mille trois ou quatre cents ans avant notre ere vulgaire; & l'Asie fut inondée de fables au sujet de ce déluge, autant qu'elle le fut des débordemens du Tigre & de l'Euphrate, & de tous les fleuves qui tombent dans le Pont-Euxin. Voyez *Déluge*

Il est vrai que ces débordemens ne peuvent couvrir les campagnes que de quelques pieds d'eau; mais la stérilité qu'ils apportent, la destruction des maisons & des ponts, la mort des bestiaux, sont des pertes qui demandent près d'un siècle pour être réparées. On fait ce qu'il en a coûté à la Hollande; elle a perdu plus de la moitié d'elle-même depuis l'an 1050. Il faut encor qu'elle combatte tous les jours contre la mer qui la menace; & elle n'a jamais employé tant de soldats pour résister à ses ennemis, qu'elle emploie de travailleurs à se défendre continuellement des assauts d'une mer toujours prête à l'engloutir.

Le chemin par terre d'Egypte en Phénicie, en côtoyant le lac Sirbon, était autrefois très praticable; il ne l'est plus depuis très longtems. Ce n'est plus qu'un sable mouvant abreuvé d'une eau croupissante. En un mot, une grande partie de la terre ne serait qu'un vaste marais empoisonné & habité par des monstres, sans le travail assidu de la race humaine.

On ne parlera point ici du déluge universel de Noé. Il suffit de lire la sainte Ecriture avec soumission. Le déluge de Noé est un miracle incompréhensible, opéré surnaturellement par la justice & la bonté d'une providence ineffable, qui voulait détruire tout le genre-humain coupable, & former un nouveau genre-humain innocent. Si la race humaine nouvelle fut plus méchante que la première, & si elle devint plus criminelle de siècle en siècle, & de réforme en réforme, c'est encor un effet de cette providence, dont il est impossible de sonder les profondeurs, & dont nous adorons, comme nous le devons, les inconcevables mystères transmis aux peuples d'Occident depuis quelques siècles, par la traduction latine des Septante. Nous n'entrons jamais dans ces sanctuaires redoutables; nous n'examinons dans nos questions que la simple nature.



CHANT, MUSIQUE, MÉLO-
PÉE, GESTICULATION,
SALTATION.

QUESTIONS SUR CES OBJETS.

UN Turc pourra-t-il concevoir que nous ayons une espèce de chant pour le premier de nos mystères, quand nous le célébrons en musique; une autre espèce que nous appellons *des motets* dans le même temple, une troisième espèce à l'opéra, une quatrième à l'opéra comique?

De même pouvons-nous imaginer comment les anciens soufflaient dans leurs flûtes, récitaient sur leurs théâtres la tête couverte d'un énorme masque, & comment leur déclamation était notée?

On promulguait les loix dans Athènes à-peu-près comme on chante dans Paris un air du pont-neuf. Le crieur public chantait un édit en se faisant accompagner d'une lyre.

C'est ainsi qu'on crie dans Paris, *la rose & le bouton* sur un ton, *vieux passemens d'argent à vendre* sur un autre; mais dans les rues de Paris on se passe de lyre.

Après la victoire de Chéronée, *Philippe* pere d'*Alexandre*, se mit à chanter le décret par lequel *Démisthène* lui avait fait déclarer la guerre, & battit du pied la mesure. Nous sommes fort loin de chanter dans nos carrefours nos édits sur les finances & sur les deux sous pour livre.

Il est très vraisemblable que la *mélodie*, regardée

par *Aristote* dans sa *poétique* comme une partie essentielle de la tragédie, était un chant uni & simple comme celui de ce qu'on nomme la *préface à la messe*, qui est, à mon avis, le chant grégorien, & non l'ambrosien, mais qui est une vraie mélodie.

Quand les Italiens firent revivre la tragédie au seizième siècle, le récit était une mélodie, mais qu'on ne pouvait noter; car qui peut noter des inflexions de voix qui sont des huitièmes, des seizièmes de ton? on les apprenait par cœur. Cet usage fut reçu en France quand les Français commencèrent à former un théâtre plus d'un siècle après les Italiens. La *Sophonisbe* de *Mairet* se chantait comme celle du *Trissin*, mais plus grossièrement; car on avait alors le gozier un peu rude à Paris, ainsi que l'esprit. Tous les rôles des acteurs, mais surtout des actrices, étaient notés de mémoire par tradition. Mlle. *Bavet* actrice du tems de *Corneille*, de *Racine* & de *Molière*, me récita il y a quelque soixante ans & plus, le commencement du rôle d'*Emilie* dans *Cinna*, tel qu'il avait été débité dans les premières représentations par la *Beaupré*.

Cette mélodie ressemblait à la déclamation d'aujourd'hui, beaucoup moins que notre récit moderne ne ressemble à la manière dont on lit la gazette.

Je ne puis mieux comparer cette espèce de chant, cette mélodie, qu'à l'admirable récitatif de *Lulli*, critiqué par les adorateurs des doubles croches, qui n'ont aucune connaissance du génie de notre langue, & qui veulent ignorer combien cette mélodie fournit de secours à un acteur ingénieux & sensible.

La mélodie théatrale périt avec la comédienne

Duclos, qui n'ayant pour tout mérite qu'une belle voix, sans esprit & sans ame, rendit enfin ridicule ce qui avait été admiré dans la *des Oeuillets* & dans la *Champmélé*.

Aujourd'hui on joue la tragédie fêchement ; si on ne la réchauffait pas par le pathétique du spectacle & de l'action, elle serait très insipide. Notre siècle recommandable par d'autres endroits, est le siècle de la fêcheresse.

Est-il vrai que chez les Romains un acteur récitait, & un autre faisait les gestes ?

Ce n'est pas par méprise que l'abbé *Dubos* imagina cette plaifante façon de déclamer. *Tite-Live* qui ne néglige jamais de nous instruire des mœurs & des usages des Romains, & qui en cela est plus utile que l'ingénieux & satyrique *Tacite* ; (23) *Tite-Live*, dis-je, nous apprend qu'*Andronicus* s'étant enroué en chantant dans les intermedes, obtint qu'un autre chantât pour lui tandis qu'il exécuterait la danse, & que de-là vint la coutume de partager les intermedes entre les danseurs & les chanteurs. *Dicitur cantum egisse magis vigente motu cum nihil vocis usus impediabat*. Il exprima le chant par la danse. *Cantum egisse magis vigente motu* avec des mouvemens plus vigoureux.

Mais on ne partagea point le récit de la piece entre un acteur qui n'eût fait que gesticuler, & un autre qui n'eût que déclamer. La chose aurait été aussi ridicule qu'impraticable.

L'art des pantomimes qui jouent sans parler, est tout différent, & nous en avons vu des exemples

(23) Liv. vii.

très frappans ; mais cet art ne peut plaire que lorsqu'on représente une action marquée, un événement théâtral qui se dessine aisément dans l'imagination du spectateur. On peut représenter *Oromane* tuant *Zaïre*, & se tuant lui-même ; *Semiramis* se traînant blessée sur les marches du tombeau de *Ninus*, & tendant les bras à son fils. On n'a pas besoin de vers pour exprimer ces situations par des gestes, aux sons d'une symphonie lugubre & terrible. Mais comment deux pantomimes peindront-ils la dissertation de *Maxime* & de *Cinna* sur les gouvernemens monarchiques & populaires ?

A propos de l'exécution théâtrale chez les Romains, l'abbé *Dubos* dit, que les danseurs dans les intermedes étaient toujours en robe. La danse exige un habit plus lesté. On conserve précieusement dans le pays de Vaud, une grande salle de bains bâtie par les Romains, dont le pavé est en mosaïque. Cette mosaïque qui n'est point dégradée, représente des danseurs vêtus précisément comme les danseurs de l'opéra. On ne fait pas ces observations pour relever des erreurs dans *Dubos* ; il n'y a nul mérite dans le hazard d'avoir vu ce monument antique qu'il n'avait point vu ; & on peut d'ailleurs être un esprit très solide & très juste, en se trompant sur un passage de *Tite-Live*.



C H A R I T É.

MAISONS DE CHARITÉ, DE BIENFAISANCE,
HÔPITAUX, HOTELS DIEU, &c.

C*icéron* parle en plusieurs endroits de la charité universelle; *charitas humani generis*; mais on ne voit point que la police & la bienfaisance des Romains aient établi de ces maisons de charité où les pauvres & les malades fussent foulagés aux dépens du public. Il y avait une maison pour les étrangers au port d'Ostia, qu'on appelait *Xenodokium*. St. Jérôme rend aux Romains cette justice. Les hôpitaux pour les pauvres semblent avoir été inconnus dans l'ancienne Rome. Elle avait un usage plus noble, celui de fournir des blés au peuple. Trois cents vingt-sept greniers immenses étaient établis à Rome. Avec cette libéralité continuelle, on n'avait pas besoin d'hôpital; il n'y avait point de nécessiteux.

On ne pouvait fonder des maisons de charité pour les enfans trouvés; personne n'exposait ses enfans; les maîtres prenaient soin de ceux de leurs esclaves. Ce n'était point une honte à une fille du peuple d'accoucher. Les plus pauvres familles, nourries par la république, & ensuite par les empereurs, voyaient la subsistance de leurs enfans assurée.

Le mot de *maison de charité* suppose, chez nos nations modernes, une indigence que la forme de nos gouvernemens n'a pu prévenir.

Le mot d'*bôpital* qui rappelle celui d'*hospitalité*, fait souvenir d'une vertu célèbre chez les Grecs qui n'existe plus; mais aussi il exprime une vertu bien supérieure. La différence est grande entre loger, nourrir, guérir tous les malheureux qui se présentent, & recevoir chez vous deux ou trois voyageurs chez qui vous aviez aussi le droit d'être reçu. L'hospitalité, après tout n'était qu'un échange. Les hôpitaux sont des monumens de bienfaisance.

Il est vrai que les Grecs connaissaient les hôpitaux sous le nom de *Xenodokia* pour les étrangers, *Nozomeia* pour les malades, & de *Ptokia* pour les pauvres. On lit dans Diogene de Laërce concernant Bion ce passage; *Il souffrit beaucoup par l'indigence de ceux qui étaient chargés du soin des malades.*

L'hospitalité entre particuliers s'appellait *Idioxenia*, & entre les étrangers *Proxenia*. De-là on appelait *Proxenos* celui qui recevait & entretenait chez lui les étrangers au nom de toute la ville; mais cette institution paraît avoir été fort rare.

Il n'est guère aujourd'hui de ville en Europe sans hôpitaux. Les Turcs en ont, & même pour les bêtes, ce qui semble outrer la charité. Il vaudrait mieux oublier les bêtes & songer davantage aux hommes.

Cette prodigieuse multitude de maisons de charité prouve évidemment une vérité à laquelle on ne fait pas assez d'attention, c'est que l'homme n'est pas si méchant qu'on le dit, & que malgré toutes ses opinions, malgré les horreurs de la guerre qui le changent en bête féroce, on peut croire que cet animal

est bon, & qu'il n'est méchant que quand il est effarouché, ainsi que les autres animaux.

Rome moderne a presque autant de maisons de charité que Rome antique avait d'arcs-de-triomphe & d'autres monumens de conquête. La plus considérable de ces maisons est une banque qui prête sur gages à deux pour cent, & qui vend les effets, si l'emprunteur ne les retire pas dans le tems marqué. On appelle cette maison *l'archibospedale*, l'archihôpital. Il est dit, qu'il y a presque toujours deux mille malades, ce qui ferait la cinquantième partie des habitans de Rome pour cette seule maison, sans compter les enfans qu'on y élève, & les pèlerins qu'on y héberge. De quels calculs ne faut-il pas rabattre!

N'a-t-on pas imprimé dans Rome que l'hôpital de la Trinité avait couché & nourri pendant trois jours quatre cents quarante mille cinq cents pèlerins, & vingt-cinq mille cinq cents pèlerines au jubilé de l'an 1600? *Misson* lui-même, n'a-t-il pas dit que l'hôpital de l'Annonciade à Naples possède deux de nos millions de rente?

Peut-être enfin qu'une maison de charité fondée pour recevoir des pèlerins qui sont d'ordinaire des vagabonds, est plutôt un encouragement à la fainéantise qu'un acte d'humanité. Mais ce qui est véritablement humain, c'est qu'il y a dans Rome cinquante maisons de charité de toutes les especes. Ces maisons de charité, de bienfaisance, sont aussi utiles & aussi respectables que les richesses de quelques monasteres & de quelques chapelles sont inutiles & ridicules.

Il est beau de donner du pain, des vêtemens, des

remedes, des secours en tout genre à ses freres; mais quel besoin un saint a-t-il d'or & de diamans? quel bien revient-il aux hommes que Notre-Dame de Lorrette ait un plus beau trésor que le sultan des Turcs? Lorrette est une maison de vanité & non de charité.

Londres, en comptant les écoles de charité, a autant de maison de bienfaisance que Rome.

Le plus beau monument de bienfaisance qu'on ait jamais élevé, est l'Hôtel des invalides fondé par *Louis XIV.*

De tous les hôpitaux, celui où l'on reçoit journellement le plus de pauvres malades, est l'Hôtel-Dieu de Paris. Il y en a eu souvent entre quatre à cinq mille à la fois. Dans ces cas, la multitude nuit à la charité même. C'est en même tems le réceptacle de toutes les horribles miseres humaines, & le temple de la vraie vertu qui consiste à les secourir.

Il faudrait avoir souvent dans l'esprit le contraste d'une fête de Versailles, d'un opéra de Paris, où tous les plaisirs & toutes les magnificences sont réunis avec tant d'art, & d'un Hôtel-Dieu où toutes les douleurs, tous les dégoûts & la mort sont entassés avec tant d'horreur. C'est ainsi que sont composées les grandes villes.

Par une police admirable, les voluptés même & le luxe servent la misere & la douleur. Les spectacles de Paris ont payé année commune un tribut de plus de cent mille écus à l'hôpital.

Dans ces établissemens de charité, les inconvéniens ont souvent surpassé les avantages. Une preuve des abus attachés à ces maisons, c'est que les

malheureux qu'on y transporte craignent d'y être.

L'Hôtel-Dieu, par exemple, était très bien placé autrefois dans le milieu de la ville auprès de l'évêché. Il l'est très mal quand la ville est trop grande, quand quatre ou cinq malades sont entassés dans chaque lit, quand un malheureux donne le scorbut à son voisin dont il reçoit la vérole, & qu'une atmosphère empestée répand les maladies incurables & la mort, non-seulement dans cet hospice destiné pour rendre les hommes à la vie, mais dans une grande partie de la ville à la ronde.

L'inutilité, le danger même de la médecine en ce cas, sont démontrés. S'il est si difficile qu'un médecin connaisse & guérisse une maladie d'un citoyen bien soigné dans sa maison, que fera-ce de cette multitude de maux compliqués, accumulés les uns sur les autres dans un lieu pestiféré ?

En tout genre souvent plus le nombre est grand, plus mal on est.

Mr. de Chamouffet, l'un des meilleurs citoyens & des plus attentifs au bien public, a calculé par des relevés fideles, qu'il meurt un quart des malades à l'Hôtel-Dieu, un huitieme à l'hôpital de la charité, un neuvieme dans les hôpitaux de Londres, un trentieme dans ceux de Versailles.

Dans le grand & célèbre hôpital de Lyon, qui a été longtems un des mieux administrés de l'Europe, il ne mourait qu'un quinzieme des malades, année commune.

On a proposé souvent de partager l'Hôtel-Dieu de Paris en plusieurs hospices mieux situés, plus aérés, plus salutaires; l'argent a manqué pour cette entreprise

Curtæ nescio quid semper abest rei.

On en trouve toujours quand il s'agit d'aller faire tuer des hommes sur la frontière; il n'y en a plus quand il faut les sauver. Cependant l'Hôtel-Dieu de Paris possède plus d'un million de revenu qui augmente chaque année; & les Parisiens l'ont doté à l'envi.

On ne peut s'empêcher de remarquer ici que *Germain Brice*, dans sa *Description de Paris*, en parlant de quelques legs faits par le premier-président de *Bellievre* à la salle de l'Hôtel-Dieu, nommée *St. Charles*, dit, „ qu'il faut lire cette belle inscription „ gravée en lettres d'or dans une grande table de „ marbre de la composition d'*Olivier Patru* de l'académie Française, un des plus beaux esprits de „ son tems, dont on a des plaidoyers fort estimés. ”

Qui que tu sois qui entres dans ce saint lieu, tu n'y verras presque partout que des fruits de la charité du grand Pomponne; les brocards d'or & d'argent, & les beaux meubles qui paraient autrefois sa chambre, par une heureuse métamorphose, servent maintenant aux nécessités des malades. Cet homme divin qui fut l'ornement & les délices de son siècle, dans le combat même de la mort, a pensé au soulagement des affligés. Le sang de Bellievre s'est montré dans toutes les actions de sa vie. La gloire de ses ambassades n'est que trop connue, &c.

L'utile *Chamoussé* fit mieux que *Germain Brice* & *Olivier Patru* l'un des plus beaux esprits du tems; voici le plan dont il proposa de se charger à ses frais, avec une compagnie solvable.

Les administrateurs de l'Hôtel-Dieu portaient en compte la valeur de cinquante livres pour chaque ma-

lade, ou mort, ou guéri. Mr. de *Chamouffet* & sa compagnie offraient de gérer pour cinquante livres seulement par guérison. Les morts allaient par-dessus le marché, & étaient à sa charge.

La proposition était si belle, qu'elle ne fut point acceptée. On craignit qu'il ne pût la remplir. Tout abus qu'on veut réformer est le patrimoine de ceux qui ont plus de crédit que les réformateurs.

Une chose non moins singulière, est que l'Hôtel-Dieu a seul le privilège de vendre la chair en carême à son profit; & il y perd. Mr. de *Chamouffet* offrit de faire un marché où l'Hôtel-Dieu gagnerait; on le refusa, & on chassa le boucher qu'on soupçonna de lui avoir donné l'avis.

Ainsi chez les humains, par un abus fatal,
Le bien le plus parfait est la source du mal.

C H A R L A T A N.

L'Article *Charlatan* du Dictionnaire encyclopédique, est rempli de vérités utiles, agréablement énoncées. Mr. le chevalier de *Faucourt* y a développé le charlatanisme de la médecine.

On prendra ici la liberté d'y ajouter quelques réflexions. Le séjour des médecins est dans les grandes villes; il n'y en a presque point dans les campagnes. C'est dans les grandes villes que sont les riches malades; la débauche, les excès de table, les passions causent leurs maladies. *Dumoulin*, non pas le jurisconsulte, mais le médecin, qui était aussi bon praticien que l'autre, a dit en mourant, qu'il

laissait deux grands médecins après lui, la diète & l'eau de la rivière.

En 1728, du tems de *Lafs* le plus fameux des charlatans de la première espèce; un autre, nommé *Villars*, confia à quelques amis que son oncle qui avait vécu près de cent ans, & qui n'était mort que par accident, lui avait laissé le secret d'une eau qui pouvait aisément prolonger la vie jusqu'à cent cinquante années, pourvu qu'on fût sobre. Lorsqu'il voyait passer un enterrement, il levait les épaules de pitié; si le défunt, disait-il, avait bu de mon eau, il ne serait pas où il est. Ses amis, auxquels il en donna généreusement, & qui observerent un peu le régime prescrit, s'en trouverent bien, & le prônèrent. Alors il vendit la bouteille six francs; le débit en fut prodigieux. C'était de l'eau de Seine avec un peu de nitre. Ceux qui en prirent & qui s'astreignirent à un peu de régime, surtout qui étaient nés avec un bon tempéramment, recouvrèrent en peu de jours une santé parfaite. Il disait aux autres, c'est votre faute si vous n'êtes pas entièrement guéris. Vous avez été intempérans & incontinens: corrigez-vous de ces deux vices, & vous vivrez cent cinquante ans pour le moins. Quelques-uns se corrigèrent; la fortune de ce bon charlatan s'augmenta comme sa réputation. L'abbé de *Pons* l'entouffia, le mettait fort au dessus du maréchal de *Villars*: il fait tuer des hommes, lui dit-il, & vous les faites vivre.

On fut enfin que l'eau de *Villars* n'était que de l'eau de rivière; on n'en voulut plus; & on alla à d'autres charlatans.

Il est certain qu'il avait fait du bien, & qu'on ne pouvait lui reprocher que d'avoir vendu l'eau de la Seine un peu trop cher. Il portait les hommes à la tempérance, & par-là il était supérieur à l'apothicaire *Arnoud* qui a farci l'Europe de ses sachets contre l'apoplexie, sans recommander aucune vertu.

J'ai connu un médecin de Londres nommé *Broun*, qui pratiquait aux Barbades. Il avait une sucrerie & des negres; on lui vola une somme considérable; il assemble ses negres: Mes amis, leur dit-il, le grand serpent m'a apparu pendant la nuit, il m'a dit que le voleur aurait dans ce moment une plume de perroquet sur le bout du nez. Le coupable, sur le champ porte la main à son nez. C'est toi qui m'as volé, dit le maître; le grand serpent vient de m'en instruire; & il reprit son argent. On ne peut gueres condamner une telle charlatanerie; mais il fallait avoir à faire à des negres.

Scipion le premier Africain, ce grand *Scipion* fort différent d'ailleurs du médecin *Broun*, faisait croire volontiers à ses soldats qu'il était inspiré par les Dieux. Cette grande charlatanerie était en usage dès longtems. Peut-on blâmer *Scipion* de s'en être servi? il fut peut-être l'homme qui fit le plus d'honneur à la république Romaine; mais pourquoi les Dieux lui inspirerent-ils de ne point rendre ses comptes?

Numa fit mieux; il fallait policer des brigands & un sénat qui était la portion de ces brigands la plus difficile à gouverner. S'il avait proposé ses

Troisième partie.

R

loix aux tribus assemblées, les assassins de son prédécesseur lui auraient fait mille difficultés. Il s'adresse à la déesse *Egerie* qui lui donne des pandectes de la part de *Jupiter*; il est obéi sans contradiction, & il regne heureux. Ses institutions sont bonnes, son charlatanisme fait du bien; mais si quelque ennemi secret avait découvert la fourberie, si on avait dit, Exterminons un fourbe qui profite le nom des Dieux pour tromper les hommes, il courait risque d'être envoyé au ciel avec *Romulus*.

Il est probable que *Numa* prit très bien ses mesures, & qu'il trompa les Romains pour leur profit avec une habileté convenable au tems, aux lieux, à l'esprit des premiers Romains.

Mahomet fut vingt fois sur le point d'échouer; mais enfin il réussit avec les Arabes de Médine, & on le crut intime ami de l'ange *Gabriel*. Si quelqu'un venait aujourd'hui annoncer dans Constantinople qu'il est le favori de l'ange *Raphaël* très supérieur à *Gabriel* en dignité, & que c'est à lui seul qu'il faut croire, il serait empalé en place publique. C'est aux charlatans à bien prendre leur tems.

N'y avait-il pas un peu de charlatanisme dans *Socrate* avec son démon familier, & la déclaration précise d'*Appollon* qui le proclama le plus sage de tous les hommes? Comment *Rollin*, dans son histoire, peut-il raisonner d'après cet oracle? comment ne fait-il pas connaître à la jeunesse que c'était une pure charlatanerie? *Socrate* prit mal son tems. Peut-être cent ans plutôt il aurait gouverné Athènes.

Tout chef de secte en philosophie a été un peu

charlatan ; mais les plus grands de tous ont été ceux qui ont aspiré à la domination. *Cromwell* fut le plus terrible de tous nos charlatans. Il parut précisément dans le seul tems où il pouvait réussir : sous *Elizabeth* il aurait été pendu : sous *Charles II* il n'eût été que ridicule. Il vint heureusement dans le tems où l'on était dégoûté des rois : & son fils , dans le tems où l'on était las d'un protecteur.

DE LA CHARLATANERIE DES SCIENCES ET DE
LA LITTÉRATURE.

Les sciences ne pouvaient gueres être sans charlatanerie. On veut faire recevoir ses opinions ; le docteur subtil veut éclipser le docteur angélique ; le docteur profond veut régner seul. Chacun bâtit son système de physique , de métaphysique , de théologie scolastique ; c'est à qui fera valoir sa marchandise. Vous avez des courtiers qui la vantent , des fots qui vous croient , des protecteurs qui vous appuient.

Y a-t-il une charlatanerie plus grande que de mettre les mots à la place des choses , & de vouloir que les autres croient ce que vous ne croyez pas vous-mêmes ?

L'un établit des tourbillons de matiere subtile rameuse , globuleuse , striée , cannelée ; l'autre des élémens de matiere qui ne sont point matiere , & une harmonie préétablie qui fait que l'horloge du corps sonne l'heure quand l'horloge de l'ame la montre par son aiguille. Ces chimeres trouvent des partisans pendant quelques années. Quand ces drogues sont passées de mode , de nouveaux énergu-

menes montent sur le théâtre ambulant; ils bannissent les germes du monde, ils disent que la mer a produit les montagnes, & que les hommes ont été autrefois poissons.

Combien a-t-on mis de charlatanerie dans l'histoire, soit en étonnant le lecteur par des prodiges, soit en chatouillant la malignité humaine par des fables, soit en flattant des familles de tyrans par d'infâmes éloges?

La malheureuse espèce qui écrit pour vivre, est charlatane d'une autre manière. Un pauvre homme qui n'a point de métier, qui a eu le malheur d'aller au collège & qui croit savoir écrire, va faire sa cour à un marchand libraire, & lui demande à travailler. Le marchand libraire sait que la plupart des gens domiciliés veulent avoir de petites bibliothèques, qu'il leur faut des abrégés & des titres nouveaux, il ordonne à l'écrivain un abrégé de l'*Histoire de Rapin Toiras*, un abrégé de l'*Histoire de l'église*, un *Recueil de bons mots* tiré de *Ménagiana*, un *Dictionnaire des grands-hommes*, où l'on place un pédant inconnu à côté de Cicéron, & un *sonnettiero d'Italie* de Virgile.

Un autre marchand libraire commande des romans, ou des traductions de romans. Si vous n'avez pas d'imagination, dit-il à son ouvrier, vous prendrez quelques aventures dans *Cyrus*, dans *Gusman d'Alfarache*, dans les *Mémoires secrets* d'un homme de qualité ou d'une femme de qualité, & du total vous ferez un volume de quatre cents pages à vingt sous la feuille.

Un autre marchand libraire donne les gazettes &

les almanachs de dix années à un homme de génie. Vous me ferez un extrait de tout cela, & vous me le rapporterez dans trois mois sous le nom d'*Histoire fidele du tems*, par Mr. le chevalier de trois étoiles lieutenant de vaisseau, employé dans les affaires étrangères.

De ces sortes de livres il y en a environ cinquante mille en Europe, & tout cela passe comme le secret de blanchir la peau, de noircir les cheveux & la panacée universelle.

C H A R L E S I X.

Charles IX roi de France, était, dit-on, un bon poëte. Il est sûr que ses vers étaient admirables de son vivant. Brantôme ne dit pas à la vérité que ce roi fût le meilleur poëte de l'Europe, mais il assure qu'il *faisait surtout fort gentiment des quatrains in-promtu sans songer, (comme il en a vu plusieurs) & quand il faisait mauvais tems ou pluie, ou d'un extrême chaud, il envoyait querir messieurs les poëtes en son cabinet, & là passait son tems avec eux.*

S'il avait toujours passé son tems ainsi, & surtout s'il avait fait de bons vers, nous n'aurions pas eu la St. Barthelemi; il n'aurait pas tiré de sa fenêtre avec une carabine sur ses propres sujets comme sur des perdreaux. Ne croyez-vous pas qu'il est impossible qu'un bon poëte soit un barbare? pour moi j'en suis persuadé.

On lui attribue ces vers, faits en son nom pour *Ronsard*.

Ta lyre qui ravit par de si doux accords,
 Te foumet les esprits dont je n'ai que les corps;
 Le maître elle t'en rend, & te fait introduire
 Où le plus fier tyran ne peut avoir d'empire.

Ces vers font bons, mais font-ils de lui? ne font-ils pas de son précepteur? en voici de son imagination royale qui font un peu différens.

Il faut suivre ton roi qui t'aime par sus tous,
 Pour les vers qui de toi coulent braves & doux;
 Et crois, si tu ne viens me trouver à Pontoise,
 Qu'entre nous adviendra une très grande noise.

L'auteur de la St. Barthelemi pourrait bien avoir fait ceux-là. Une application constante aux arts aimables adoucit les mœurs.

Emollit mores nec finit esse ferus.

Au reste, la langue française ne commença à se dérouiller un peu, que longtems après Charles IX. Voyez les lettres qu'on nous a conservées de François I. *Tout est perdu fors l'honneur*, est d'un digne chevalier; mais en voici une qui n'est ni de Cicéron, ni de César.

Tout a steure ynsi que je me volois mettre o lit est arrivé Laval qui m'a aporté la serteneté du levement du siege.

Nous avons quelques lettres de la main de Louis XIII, qui ne sont pas mieux écrites. On n'exige pas qu'un roi écrive des lettres comme Pline, ni qu'il fasse des vers comme Virgile; mais personne n'est dispensé de bien parler sa langue. Tout prince qui écrit comme une femme de chambre, a été fort mal élevé.

C H E M I N S.

IL n'y a pas longtems que les nouvelles nations de l'Europe ont commencé à rendre les chemins praticables, & à leur donner quelque beauté. C'est un des grands soins des empereurs Mogols & de ceux de la Chine. Mais ces princes n'ont pas approché des Romains. La voie Appienne, l'Aurélienne, la Flaminienne, l'Emilienne, la Trajane subsistent encor. Les seuls Romains pouvaient faire de tels chemins, & seuls pouvaient les réparer.

Bergier, qui d'ailleurs a fait un livre utile, insiste beaucoup sur ce que *Salomon* employa trente mille Juifs pour couper du bois sur le Liban, quatre-vingt mille pour maçonner son temple, soixante & dix mille pour les charrois; & trois mille six cents pour présider aux travaux. Soit: mais il ne s'agissait pas là de grands chemins.

Pline dit, qu'on employa trois cents mille hommes pendant vingt ans pour bâtir une pyramide en Egypte: je le veux croire; mais voilà trois cents mille hommes bien mal employés. Ceux qui travaillèrent aux canaux de l'Egypte, à la grande muraille, aux canaux & aux chemins de la Chine; ceux qui construisirent les voies de l'empire Romain, furent plus avantageusement occupés que les trois cents mille misérables qui bâtirent des tombeaux en pointe pour faire reposer le cadavre d'un superstitieux Egyptien.

On connaît assez les prodigieux ouvrages des Romains; les lacs creusés ou détournés, les collines

applanies; la montagne percée par *Vespasien* dans la voie Flaminienne l'espace de mille piés de longueur; & dont l'inscription subsiste encor. Le Pausilipe n'en approche pas.

Il s'en faut beaucoup que les fondations de la plupart de nos maisons soient aussi solides que l'étaient les grands chemins dans le voisinage de Rome; & ces voies publiques s'étendirent dans tout l'empire, mais non pas avec la même solidité. Ni l'argent, ni les hommes n'auraient pu y suffire.

Presque toutes les chaussées d'Italie étaient relevées sur quatre piés de fondation. Lorsqu'on trouvait un marais sur le chemin, on le comblait. Si on rencontrait un endroit montagneux, on le joignait au chemin par une pente douce. On soutenait en plusieurs lieux ces chemins par des murailles.

Sur les quatre piés de maçonnerie étaient posées de larges pierres de taille, des marbres épais de près d'un pié, & souvent larges de dix; ils étaient piqués au ciseau, afin que les chevaux ne glissent pas. On ne savait ce qu'on devait admirer davantage ou l'utilité ou la magnificence.

Presque toutes ces étonnantes constructions se firent aux dépens du trésor public. *César* répara & prolongea la voie Appienne de son propre argent; mais son argent n'était que celui de la république.

Quels hommes employait-on à ces travaux? les esclaves, les peuples domptés, les provinciaux qui n'étaient point citoyens Romains. On travaillait par corvées, comme on fait en France & ailleurs, mais on leur donnait une petite rétribution.

Auguste fut le premier qui joignit les légions au

peuple pour travailler aux grands chemins dans les Gaules, en Espagne, en Asie. Il perça les Alpes à la vallée qui porta son nom, & que les Piémontais & les Français appellent par corruption la *vallée d'Aoste*. Il fallut d'abord soumettre tous les sauvages qui habitaient ces cantons. On voit encore entre le grand & le petit St. Bernard l'arc de triomphe que le sénat lui érigea après cette expédition. Il perça encore les Alpes par un autre côté qui conduit à Lyon, & de là dans toute la Gaule. Les vaincus n'ont jamais fait pour eux-mêmes ce que firent les vainqueurs.

La chute de l'empire Romain fut celle de tous les ouvrages publics, comme de toute police, de tout art, de toute industrie. Les grands chemins disparurent dans les Gaules, excepté quelques chaussées que la malheureuse reine *Brunebaut* fit réparer pour un peu de tems. A peine pouvait-on aller à cheval sur les anciennes voies qui n'étaient plus que des abîmes de bourbe entremêlées de pierres. Il fallait passer par les champs labourables; les charettes faisaient à peine en un mois le chemin qu'elles font aujourd'hui dans une semaine. Le peu de commerce qui subsista fut borné à quelques draps, quelques toiles, un peu de mauvaise quincaillerie qu'on portait à dos de mulet dans des prisons à crenaux & à machicoulis, qu'on appelait *châteaux*, situés dans des marais, ou sur la cime des montagnes couvertes de neige.

Pour peu qu'on voyageât pendant les mauvaises saisons si longues & si rebutantes dans les climats septentrionaux, il fallait ou enfoncer dans la fange

ou gravir sur des rocs. Telles furent l'Allemagne & la France entière jusqu'au milieu du dix-septième siècle. Tout le monde était en bottes : on allait dans les rues sur des échasses dans plusieurs villes d'Allemagne.

Enfin sous *Louis XIV*, on commença les grands chemins que les autres nations ont imités. On en a fixé la largeur à soixante piés en 1720. Ils sont bordés d'arbres en plusieurs endroits jusqu'à trente lieues de la capitale; cet aspect forme un coup d'œil admirable. Les voies militaires romaines n'étaient larges que de seize piés; mais elles étaient infiniment plus solides. On n'était pas obligé de les réparer tous les ans comme les nôtres. Elles étaient embellies de monumens, de colonnes milliaires, & même de tombeaux superbes. Car ni en Grece ni en Italie il n'était permis de faire servir les villes de sépultures; encor moins les temples: c'eût été un sacrilege. Il n'en était pas comme dans nos églises, où une vanité de barbares fait ensevelir à prix d'argent des bourgeois riches qui infectent le lieu même où l'on vient adorer DIEU, & où l'encens ne semble brûler que pour déguiser les odeurs des cadavres, tandis que les pauvres pourrissent dans le cimetière attenant, & que les uns & les autres répandent les maladies contagieuses parmi les vivans.

Les empereurs furent presque les seuls dont les cendres reposerent dans des monumens érigés à Rome.

Les grands chemins de soixante piés de large occupent trop de terrain. C'est environ quarante piés

de trop. La France a près de deux cents lieues ou environ de l'embouchure du Rhône au fond de la Bretagne, autant de Perpignan à Dunkerke, en comptant la lieue à deux mille cinq cents toises. Cela fait cent vingt millions de piés quarrés pour deux seuls grands chemins, perdus pour l'agriculture. Cette perte est très considérable dans un pays où les récoltes ne sont pas toujours abondantes.

On essaya de paver le grand chemin d'Orléans qui n'était pas de cette largeur ; mais on s'aperçut depuis que rien n'était plus mal imaginé pour une route couverte continuellement de gros charrois. De ces pavés posés tout simplement sur la terre, les uns se baissent, les autres s'élèvent ; le chemin devient raboteux, & bientôt impraticable ; il a fallu y renoncer.

Les chemins recouverts de gravier & de sable exigent un nouveau travail toutes les années. Ce travail nuit à la culture des terres, & ruine l'agriculteur.

Mr. *Turgot*, fils du prévôt des marchands, dont le nom est en bénédiction à Paris, & l'un des plus éclairés magistrats du royaume & des plus zélés pour le bien public, a remédié autant qu'il a pu à ce fatal inconvénient dans la généralité de Limoges, & a été imité.

On a prétendu qu'on devait, à l'exemple d'*Auguste* & de *Trajan*, employer les troupes à la confection des chemins ; mais alors il faudrait augmenter la paie du soldat ; & un royaume qui n'était qu'une province de l'empire Romain, & qui est souvent obéré, peut rarement entreprendre ce que l'empire Romain faisait sans peine.

C'est une coutume assez sage dans les Pays-Bas

d'exiger de toutes les voitures un péage modique pour l'entretien des voies publiques. Ce fardeau n'est point pesant. Le payfan est à l'abri des vexations. Les chemins y font une promenade continue très agréable.

C H I E N.

IL semble que la nature ait donné le chien à l'homme pour sa défense & pour son plaisir. C'est de tous les animaux le plus fidele : c'est le meilleur ami que puisse avoir l'homme.

Il paraît qu'il y en a plusieurs especes absolument différentes. Comment imaginer qu'un levrier vienne originairement d'un barbet ? il n'en a ni le poil, ni les jambes, ni le corsage, ni la tête, ni les oreilles, ni la voix, ni l'odorat, ni l'instinct. Un homme qui n'aurait vu en fait de chiens que des barbets ou des épagneuls, & qui verrait un levrier pour la première fois, le prendrait plutôt pour un petit cheval nain que pour un animal de la race épagneule. Il est bien vraisemblable que chaque race fut toujours ce qu'elle est, sauf le mélange de quelques-unes en petit nombre.

Il est étonnant que le chien ait été déclaré immonde dans la loi juive, comme l'ixion, le griffon, le lievre, le porc, l'anguille ; il faut qu'il y ait quelque raison physique ou morale que nous n'ayons pu encor découvrir.

Ce qu'on raconte de la sagacité, de l'obéissance, de l'amitié, du courage des chiens est prodigieux,

& est vrai. Le philosophe militaire *Ulloa*, (24) nous assure que dans le Pérou les chiens espagnols reconnaissent les hommes de race indienne, les poursuivent & les déchirent; que les chiens péruviens en font autant des espagnols. Ce fait semble prouver que l'une & l'autre espèce de chiens retient encore la haine qui lui fut inspirée du tems de la découverte; & que chaque race combat toujours pour ses maîtres avec le même attachement & la même valeur.

Pourquoi donc le mot de *chien* est-il devenu une injure? On dit par tendresse, *mon moineau*, *ma colombe*, *ma poule*; on dit même *mon chat*, quoique cet animal soit traître. Et quand on est fâché, on appelle les gens *chiens*! Les Turcs mêmes, sans être en colère, disent par une horreur mêlée au mépris, les *chiens de chrétiens*. La populace Anglaise, en voyant passer un homme qui par son maintien, son habit & sa perruque, a l'air d'être né vers les bords de la Seine ou de la Loire, l'appelle communément *Frenkb dog*, chien de Français. Cette figure de rhétorique n'est pas polie & paraît injuste.

Le délicat *Homère* introduit d'abord le divin *Achille* disant au divin *Agamemnon*, *qu'il est impudent comme un chien*. Cela pourrait justifier la populace Anglaise.

Les plus zélés partisans du chien doivent confesser que cet animal a de l'audace dans les yeux, que plusieurs sont hargneux, qu'ils mordent quelquefois des inconnus en les prenant pour des ennemis

(24) *Voyage d'Ulloa au Pérou*, liv. vi.

de leurs maîtres ; comme des sentinelles tirent sur les passans qui approchent trop de la contrescarpe. Ce sont là probablement les raisons qui ont rendu l'épithete de *chien* une injure ; mais nous n'osons décider.

Pourquoi le chien a-t-il été adoré ou révééré (comme on voudra) chez les Egyptiens ? C'est, dit-on, que le chien avertit l'homme. (25) *Plutarque* nous apprend qu'après que *Cambyse* eut tué leur bœuf *Apis* & l'eut fait mettre à la broche, aucun animal n'osa manger les restes des convives, tant était profond le respect pour *Apis* ; mais le chien ne fut pas si scrupuleux, il avala du Dieu. Les Egyptiens furent scandalisés comme on le peut croire, & *Anubis* perdit beaucoup de son crédit.

Le chien conserva pourtant l'honneur d'être toujours dans le ciel sous le nom du *grand* & du *petit chien*. Nous eumes constamment les jours caniculaires.

Mais de tous les chiens, *Cerbere* fut celui qui eut le plus de réputation ; il avait trois gueules. Nous avons remarqué que tout allait par trois. *Isis*, *Osiris* & *Orus* les trois premières divinités égyptiaques ; les trois freres Dieux du monde grec, *Jupiter*, *Neptune* & *Pluton* ; les trois parques ; les trois furies ; les trois juges d'enfer ; les trois gueules du chien de là-bas.

Nous nous appercevons ici avec douleur que nous avons omis l'article des *chats* ; mais nous nous consolons en renvoyant à leur histoire. Nous remarquerons seulement qu'il n'y a point de chats dans les

(25) *Plutarque* chap. d'*Isis* & d'*Osiris*.

cieux, comme il y a des chevres, des écrevisses, des taureaux, des beliers, des aigles, des lions, des poissons, des lievres & des chiens. Mais en récompense, le chat fut consacré ou révééré, ou adoré du culte de dulia dans quelques villes, & peut-être de latrie par quelques femmes.

DE LA CHINE.

Nous avons assez remarqué ailleurs combien il est téméraire & mal-adroït de disputer à une nation telle que la Chinoise ses titres authentiques. Nous n'avons aucune maison en Europe dont l'antiquité soit aussi bien prouvée que celle de l'empire de la Chine. Figurons-nous un savant maronite du mont Athos qui contesterait la noblesse des *Morozini*, des *Tiepolo* & des autres anciennes maisons de Venise, des princes d'Allemagne, des *Montmorency*, des *Châtillons*, des *Talerandes* de France, sous prétexte qu'il n'en est parlé ni dans *St. Thomas*, ni dans *St. Bonaventure*. Ce maronite passerait-il pour un homme de bon sens ou de bonne foi ?

Je ne fais quels lettrés de nos climats se sont effrayés de l'antiquité de la nation Chinoise. Mais ce n'est point ici une affaire de scolastique. Laissez tous les lettrés, tous les mandarins, tous les empereurs reconnaître *Fobi* pour un des premiers qui donnerent des loix à la Chine environ deux mille cinq ou six cents ans avant notre ère vulgaire. Convenez qu'il faut qu'il y ait des peuples avant qu'il y ait des

rois. Convenez qu'il faut un tems prodigieux avant qu'un peuple nombreux, ayant inventé les arts nécessaires, se soit réuni pour se choisir un maître. Si vous n'en convenez pas, il ne nous importe. Nous croirons toujours sans vous que deux & deux font quatre.

Dans une province d'Occident, nommée autrefois *la Celtique*, on a poussé le goût de la singularité & du paradoxe jusqu'à dire que les Chinois n'étaient qu'une colonie d'Egypte, ou bien, si l'on veut, de Phénicie. On a cru prouver, comme on prouve tant d'autres choses, qu'un roi d'Egypte appelé *Menès* par les Grecs, était le roi de la Chine *Yu*, & qu'*Atoes* était *Ki*, en changeant seulement quelques lettres; & voici de plus comme on a raisonné.

Les Egyptiens allumaient des flambeaux quelquefois pendant la nuit, les Chinois allument des lanternes; donc les Chinois sont évidemment une colonie d'Egypte. Le jésuite *Parennin* qui avait déjà vécu vingt-cinq ans à la Chine, & qui possédait également la langue & les sciences des Chinois, à réfuté toutes ces imaginations avec autant de politesse que de mépris. Tous les missionnaires, tous les Chinois à qui l'on conta qu'au bout de l'Occident on faisait la réforme de l'empire de la Chine, ne firent qu'en rire. Le pere *Parennin* répondit un peu plus sérieusement. Vos Egyptiens, disait-il, passerent apparemment par l'Inde pour aller peupler la Chine. L'Inde alors était-elle peuplée ou non? si elle l'était, aurait-elle laissé passer une armée étrangère? si elle ne l'était pas, les Egyptiens ne seraient-ils pas restés dans l'Inde? auraient-ils pé-
né-

nétre par des déserts & des montagnes impraticables jusqu'à la Chine, pour y aller fonder des colonies, tandis qu'ils pouvaient si aisément en établir sur les rivages fertiles de l'Inde & du Gange.

Les compilateurs d'une histoire universelle imprimée en Angleterre, ont voulu aussi dépouiller les Chinois de leur antiquité, parce que les jésuites étaient les premiers qui avaient bien fait connaître la Chine. C'est là sans doute une bonne raison pour dire à toute une nation : *vous en avez menti.*

Il y a, ce me semble, une réflexion bien importante à faire sur les témoignages que *Confutzé*, nommé parmi nous *Confucius*, rend à l'antiquité de sa nation; c'est que *Confutzé* n'avait nul intérêt de mentir; il ne faisait point le prophète, il ne se disait point inspiré, il n'enseignait point une religion nouvelle, il ne recourait point aux prestiges; il ne flatte point l'empereur sous lequel il vivait, il n'en parle seulement pas. C'est enfin le seul des instituteurs du monde qui ne se soit point fait suivre par des femmes.

J'ai connu un philosophe qui n'avait que le portrait de *Confucius* dans son arriere-cabinet; il mit au bas ces quatre vers:

De la seule raison salutaire interprète,
Sans éblouir le monde éclairant les esprits,
Il ne parla qu'en sage, & jamais en prophète;
Cependant on le crut, & même en son pays.

J'ai lu ses livres avec attention, j'en ai fait des extraits; je n'y ai trouvé que la morale la plus pure, sans aucune teinture de chalatanisme. Il vivait

Troisième Partie.

S

fix cents ans avant notre ere vulgaire. Ses ouvrages furent commentés par les plus favans hommes de la nation. S'il avait menti, s'il avait fait une fausse chronologie, s'il avait parlé d'empereurs qui n'eussent point existé, ne se ferait-il trouvé personne dans une nation savante qui eût réformé la chronologie de *Confutzé*? Un seul Chinois a voulu le contredire, & il a été universellement bafoué.

Ce n'est pas ici la peine d'opposer le monument de la grande muraille de la Chine aux monumens des autres nations qui n'en ont jamais approché, ni de redire que les pyramides d'Egypte ne sont que des masses inutiles & puériles en comparaison de ce grand ouvrage, ni de parler de trente-deux éclipses calculées dans l'ancienne chronique de la Chine, dont vingt-huit ont été vérifiées par les mathématiciens d'Europe, ni de faire voir combien le respect des Chinois pour leurs ancêtres assure l'existence de ces mêmes ancêtres, ni de répéter au long combien ce même respect a nui chez eux au progrès de la physique, de la géométrie & de l'astronomie.

On fait assez qu'ils sont encor aujourd'hui ce que nous étions tous il y a environ trois cents ans, des raisonneurs très ignorans. Le plus savant Chinois ressemble à un de nos savans du quinzieme siecle qui possédait son Aristote. Mais on peut être un fort mauvais physicien & un excellent moraliste. Aussi c'est dans la morale & dans l'économie politique, dans l'agriculture, dans les arts nécessaires que les Chinois se sont perfectionnés. Nous leur avons enseigné tout le reste; mais dans cette partie nous devons être leurs disciples.

DE L'EXPULSION DES MISSIONNAIRES DE
LA CHINE.

Humainement parlant, & indépendamment des services que le jésuites pouvaient rendre à la religion chrétienne, n'étaient-ils pas bien malheureux d'être venus de si loin porter la discorde & le trouble dans le plus vaste royaume & le mieux policé de la terre? Et n'était-ce pas abuser horriblement de l'indulgence & de la bonté des peuples orientaux, surtout après les torrens de sang versés à leur occasion au Japon? Scène affreuse dont cet empire n'a cru pouvoir prévenir les suites qu'en fermant ses ports à tous les étrangers.

Ils avaient obtenu de l'empereur de la Chine *Cambi* la permission d'enseigner le catholicisme; ils s'en servirent pour faire croire à la petite portion du peuple dirigé par eux, qu'on ne pouvait servir d'autre maître que celui qui tenait la place de DIEU sur la terre, & qui résidait en Italie sur le bord d'une petite rivière nommée *le Tibre*; que toute autre opinion religieuse, tout autre culte était abominable aux yeux de DIEU, & qu'il punirait éternellement quiconque ne croirait pas aux jésuites; que l'empereur *Cambi* leur bienfaiteur, qui ne pouvait pas prononcer CHRIST parce que les Chinois n'ont point la lettre R, serait damné à tout jamais; que l'empereur *Yontchin* son fils le ferait sans miséricorde; que tous les ancêtres des Chinois & des Tartares l'étaient, que leurs descendants le seraient ainsi que tout le reste de la terre; & que les révérends peres jésuites avaient une compassion vraiment paternelle de la damnation de tant d'ames.

Ils vinrent à bout de persuader trois princes du sang Tartare. Cependant l'empereur *Cambi* mourut à la fin de 1722. Il laissa l'empire à son quatrième fils *Yontchin*, qui a été si célèbre dans le monde entier par la justice & par la sagesse de son gouvernement, par l'amour de ses sujets & par l'expulsion des jésuites.

Ils commencèrent par baptiser les trois princes & plusieurs personnes de leur maison: ces néophytes eurent le malheur de défobéir à l'empereur en quelques points qui ne regardaient que le service militaire. Pendant ce tems-là même l'indignation de tout l'empire éclata contre les missionnaires; tous les gouverneurs des provinces, tous les colao présentèrent contre eux des mémoires. Les accusations furent portées si loin qu'on mit aux fers les trois princes disciples des jésuites.

Il est évident que ce n'était pas pour avoir été baptisés qu'on les traita si durement, puisque les jésuites eux-mêmes avouent dans leurs lettres que pour eux ils n'essuyèrent aucune violence, & que même ils furent admis à une audience de l'empereur qui les honora de quelques présens. Il est donc prouvé que l'empereur *Yontchin* n'était nullement persécuteur. Et si les princes furent renfermés dans une prison vers la Tartarie, tandis qu'on traitait si bien leurs convertisseurs, c'est une preuve indubitable qu'ils étaient prisonniers d'état & non pas martyrs.

L'empereur céda bientôt après aux cris de la Chine entière; on demandait le renvoi des jésuites, comme depuis en France & dans d'autres pays on a demandé leur abolition. Tous les tribunaux de la Chine vou-

laient qu'on les fît partir sur le champ pour Macao qui est regardé comme une place séparée de l'empire, & dont on a laissé toujours la possession aux Portugais avec garnison Chinoise.

Tontchin eut la bonté de consulter les tribunaux & les gouverneurs, pour savoir s'il y aurait quelque danger à faire conduire tous les jésuites dans la province de Konton. En attendant la réponse il fit venir trois jésuites en sa présence, & leur dit ces propres paroles que le pere *Parannin* rapporte avec beaucoup de bonne foi: „ Vos Européans dans la „ province de Fo-Kien voulaient anéantir nos loix „ (26) & troublaient nos peuples; les tribunaux „ me les ont déferés; j'ai dû pourvoir à ces désordres, il y va de l'intérêt de l'empire. . . . Que „ diriez-vous si j'envoyais dans votre pays une troupe de bonzes & de lamas prêcher leur loi? comment les recevriez-vous? Si vous avez su „ tromper mon pere, n'espérez pas me tromper de même. . . . Vous voulez que les Chinois se fassent „ chrétiens, votre loi le demande, je le fais bien; „ mais alors que deviendrons-nous? les sujets de „ vos rois! Les chrétiens ne croient que vous; „ dans un tems de trouble ils n'écouteront d'autre voix que la vôtre. Je fais bien qu'actuellement il n'y a rien à craindre; mais quand les vaisseaux viendront par mille & dix mille, alors il „ pourrait y avoir du désordre.

„ La Chine au nord touche le royaume des Russes qui n'est pas méprisable; elle a au sud les Européans & leurs royaumes qui sont encor plus con-

(26) Le pape y avait déjà nommé un évêque.

„ fidérables; & à l'ouest les princes de Tartarie qui
„ nous font la guerre depuis huit ans. . . . *Laurent*
„ *Lange* compagnon du prince *Ismaelof* ambassadeur
„ du czar, demandait qu'on accordât aux Russes la
„ permission d'avoir dans toutes les provinces une
„ factorerie; on ne le leur permit qu'à Pekin & sur
„ les limites de Kalkas. Je vous permets de de-
„ meurer de même ici & à Kanton, tant que vous
„ ne donnerez aucun sujet de plainte; & si vous en
„ donnez, je ne vous laisserai ni ici ni à Kanton.”

On abattit leurs maisons & leurs églises dans toutes les autres provinces. Enfin les plaintes contre eux redoublèrent. Ce qu'on leur reprochait le plus, c'était d'affaiblir dans les enfans le respect pour leurs peres en ne rendant point les honneurs dus aux ancêtres, d'assembler indécemment les jeunes gens & les filles dans les lieux écartés qu'ils appelaient *églises*, de faire agenouiller les filles entre leurs jambes & de leur parler bas en cette posture. Rien ne paraissait plus monstrueux à la délicatesse chinoise. L'empereur *Yentchin* daigna même en avertir les jésuites, après quoi il renvoya la plupart des missionnaires à Macao, mais avec des politesses & des attentions dont les seuls Chinois peut-être sont capables.

Il retint à Pekin quelques jésuites mathématiciens, & entre autres ce même *Paremin* dont nous avons déjà parlé, & qui possédant parfaitement le chinois & le tartare, avait souvent servi d'interprète. Plusieurs jésuites se cachèrent dans des provinces éloignées, d'autres dans Kanton même; & on ferma les yeux.

Enfin , l'empereur *Yontchin* étant mort , son fils & son successeur *Kun-long* acheva de contenter la nation en faisant partir pour Macao tous les missionnaires déguisés qu'on put trouver dans l'empire. Un édit solennel leur en interdit à jamais l'entrée. S'il en vient quelques-uns , on les prie civilement d'aller exercer leurs talens ailleurs. Point de traitement dur , point de persécution. On m'a assuré qu'en 1760 un jésuite de Rome étant allé à Kanton , & ayant été déferé par un facteur des Hollandais , le colao gouverneur de Kanton le renvoya avec un présent d'une piece de soie , des provisions & de l'argent.

DU PRÉTENDU ATHÉISME DE LA CHINE.

On a examiné plusieurs fois cette accusation d'athéisme , intentée par nos théologiens d'Occident contre le gouvernement chinois (27) à l'autre bout du monde , c'est assurément le dernier excès de nos folies & de nos contradictions pédantesques. Tantôt on prétendait dans une de nos facultés que les tribunaux ou parlemens de la Chine étaient idolâtres , tantôt qu'ils ne reconnaissaient point de divinité ; & ces raisonneurs poussaient quelquefois leur fureur de raisonner jusqu'à soutenir que les Chinois étaient à la fois athées & idolâtres.

Au mois d'Octobre 1700 , la Sorbonne déclara hérétiques toutes les propositions qui soutenaient que l'empereur & les colao croyaient en DIEU. On faisait de gros livres dans lesquels on démontrait , se-

(27) Voyez le *Siecle de Louis XIV* , dans l'*Essai sur l'esprit & les mœurs des nations* , & ailleurs.

lon la façon théologique de démontrer, que les Chinois n'adoraient que le ciel matériel.

Nil præter nubes & cæli numen adorant.

Mais s'ils adoraient ce ciel matériel, c'était donc là leur Dieu. Ils ressembloient aux Perses qu'on dit avoir adoré le soleil; ils ressembloient aux anciens Arabes qui adoraient les étoiles: ils n'étaient donc ni fabricateurs d'idoles, ni athées. Mais un docteur n'y regarde pas de si près, quand il s'agit dans son tripot de déclarer une proposition hérétique & malsonnante.

Ces pauvres gens qui faisaient tant de fracas en 1700 sur le ciel matériel des Chinois, ne savaient pas qu'en 1689 les Chinois ayant fait la paix avec les Russes à Niptchou qui est la limite des deux empires, ils érigèrent la même année, le 8 Septembre, un monument de marbre, sur lequel l'on grava en langue chinoise & en latin ces paroles mémorables.

Si quelqu'un a jamais la pensée de rallumer le feu de la guerre, nous prions le Seigneur souverain de toutes choses, qui connaît les cœurs, de punir ces perfides, &c. (28)

Il suffisait de savoir un peu de l'histoire moderne pour mettre fin à ces disputes ridicules; mais les gens qui croient que le devoir de l'homme consiste à commenter *St. Thomas & Scot*, ne s'abaissent pas à s'informer de ce qui se passe entre les plus grands empires de la terre.

(28) Voyez l'*Histoire de la Russie*, écrite sur les mémoires envoyés par l'impératrice *Elizabeth*.

CHRONOLOGIE.

ON dispute depuis longtems sur l'ancienne chronologie, mais y en a-t-il une?

Il faudrait que chaque peuplade considérable eût possédé & conservé des registres authentiques bien attestés. Mais combien peu de peuplades savaient écrire? & dans le petit nombre d'hommes qui cultiverent cet art si rare, s'en est-il trouvé qui prissent la peine de marquer deux dates avec exactitude?

Nous avons à la vérité dans des tems très récents les observations célestes des Chinois & des Caldéens. Elles ne remontent qu'environ deux mille ans plus ou moins avant notre ère vulgaire. Mais quand les premières annales se bornent à nous instruire qu'il y eut une éclipse sous un tel prince, c'est nous apprendre que ce prince existait, & non pas ce qu'il a fait.

De plus, les Chinois comptent l'année de la mort d'un empereur toute entière, fût-il mort le premier jour de l'an; & son successeur date l'année suivante du nom de son prédécesseur. On ne peut montrer plus de respect pour ses ancêtres; mais on ne peut supputer les tems d'une manière plus fautive en comparaison de nos nations modernes.

Ajoutez que les Chinois ne commencent leur cycle sexagénaire, dans lequel ils ont mis de l'ordre, qu'à l'empereur *Jao*, deux mille trois cents cinquante-sept ans avant notre ère vulgaire. Tout le tems qui précède cette époque est d'une obscurité profonde.

Les hommes se sont toujours contentés de l'à-peu-près en tout genre. Par exemple, avant les horloges on ne savait qu'à-peu-près les heures du jour & de la nuit. Si on bâtissait, les pierres n'étaient qu'à-peu-près taillées, les bois à-peu-près équarris, les membres des statues à-peu-près dégrossis, on ne connaissait qu'à-peu-près ses plus proches voisins; & malgré la perfection où nous avons tout porté, c'est ainsi qu'on en use encor dans la plus grande partie de la terre.

Ne nous étonnons donc pas s'il n'y a nulle part de vraie chronologie ancienne. Ce que nous avons des Chinois est beaucoup, si vous le comparez aux autres nations.

Nous n'avons rien des Indiens ni des Perses, presque rien des anciens Egyptiens. Tous nos systèmes inventés sur l'histoire de ces peuples, se contredisent autant que nos systèmes métaphysiques.

Les olimpiades des Grecs ne commencent que sept cents vingt-huit ans avant notre maniere de compter. On voit seulement vers ce tems-là quelques flambeaux dans la nuit comme l'ere de *Nabonassar*, la guerre de Lacédémone & de Messene; encor dispute-t-on sur ces époques.

Tite-Live n'a garde de dire en quelle année *Romulus* commença son prétendu regne. Les Romains, qui savaient combien cette époque est incertaine, se feraient moqués de lui s'il eût voulu la fixer.

Il est prouvé que les deux cents quarante ans qu'on attribue au sept premiers rois de Rome, sont le calcul le plus faux.

Les quatre premiers siècles de Rome sont absolument dénués de chronologie.

Si quatre siècles de l'empire le plus mémorable de la terre, ne forment qu'un amas indigeste d'événemens mêlés de fables, sans presque aucune date, que fera-ce des petites nations resserrées dans un coin de terre, qui n'ont jamais fait aucune figure dans le monde, malgré tous leurs efforts pour remplacer en charlataneries & en prodiges, ce qui leur manquait en puissance & en culture des arts ?

DE LA VANITÉ DES SYSTÈMES, SURTOUT
EN CHRONOLOGIE.

Mr. l'abbé de *Condillac* rendit un très grand service à l'esprit humain, quand il fit voir le faux de tous les systèmes. Si on peut espérer de rencontrer un jour un chemin vers la vérité, ce n'est qu'après avoir bien reconnu tous ceux qui mènent à l'erreur. C'est du moins une consolation d'être tranquille, & de ne plus chercher, quand on voit que tant de savans ont cherché en vain.

La chronologie est un amas de vessies remplies de vent. Tous ceux qui ont cru y marcher sur un terrain solide, sont tombés. Nous avons aujourd'hui quatre-vingts systèmes, dont il n'y en a pas un de vrai.

Les Babiloniens disaient, nous comptons quatre cents soixante & treize mille années d'observations célestes. Vient un Parisien qui leur dit, votre compte est juste, vos années étaient d'un jour solaire; elles reviennent à douze cents quatre-vingt-dix-sept des nôtres, depuis *Atlas* roi d'Afrique grand astronome, jusqu'à l'arrivée d'*Alexandre* à Babilone.

Mais jamais, quoi qu'en dise notre Parisien, aucun peuple n'a pris un jour pour un an ; & le peuple de Babilone encor moins que personne. Il fallait seulement que ce nouveau venu de Paris dît aux Caldéens, vous êtes des exagérateurs, & nos ancêtres des ignorans ; les nations sont sujettes à trop de révolutions pour conserver des quatre mille sept cents trente-six siècles de calculs astronomiques. Et quant au roi des Maures *Atlas*, personne ne fait en quel tems il a vécu. *Pythagore* avait autant de raison de prétendre avoir été coq, que vous de vous vanter de tant d'observations.

Le grand ridicule de toutes ces chronologies fantastiques, est d'arranger toutes les époques de la vie d'un homme, sans savoir si cet homme a existé.

Langlet répète après quelques autres, dans la *Compilation chronologique de l'Histoire universelle*, que précisément dans le tems d'*Abram*, six ans après la mort de *Sara*, très peu connue des Grecs, *Jupiter* âgé de soixante & deux ans commença à régner en Thessalie, que son regne fut de soixante ans, qu'il épousa sa sœur *Junon*, qu'il fut obligé de céder les côtes maritimes à son frere *Neptune*, que les titans lui firent la guerre. Mais y a-t-il eu un *Jupiter* ? C'était par-là qu'il fallait commencer.

CIEL MATÉRIEL.

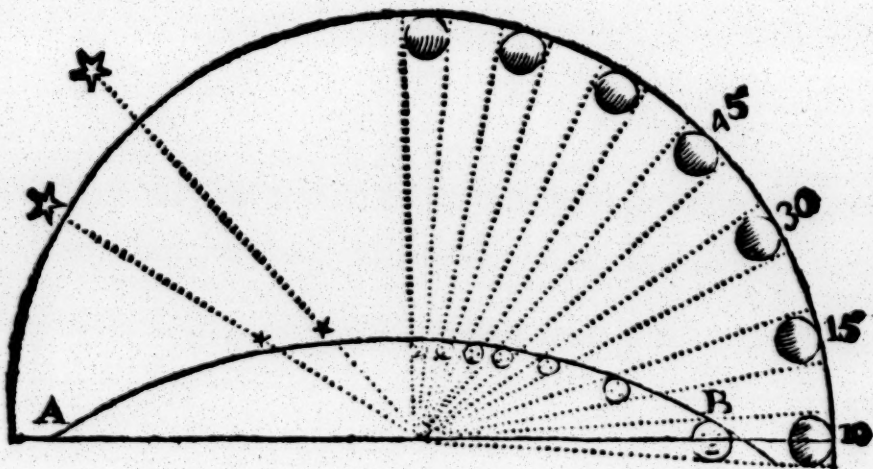
LES loix de l'optique fondées sur la nature des choses, ont ordonné que de notre petit globe nous verrons toujours le ciel matériel, comme si nous en

étions le centre, quoique nous soyons bien loin d'être centre.

Que nous le verrons toujours comme une voûte surbaissée, quoiqu'il n'y ait d'autre voûte que celle de notre atmosphère, laquelle n'est point surbaissée.

Que nous verrons toujours les astres roulans sur cette voûte, & comme dans un même cercle, quoiqu'il n'y ait que cinq planetes principales & dix lunes, & un anneau, qui marchent ainsi que nous dans l'espace.

Que notre soleil & notre lune nous paraîtront toujours d'un tiers plus grands à l'horison qu'au zénith, quoiqu'ils soient plus près de l'observateur au zénith qu'à l'horison; & que les étoiles nous paraîtront toujours plus rapprochées à l'horison qu'au zénith. Voici l'effet que font nécessairement les astres sur nos yeux.



Cette figure représente à-peu-près en quelle proportion le soleil & la lune doivent être apperçus dans

la courbe A B, & comment les astres doivent paraître plus rapprochés les uns des autres dans la même courbe.

10. Telles sont les loix de l'optique, telle est la nature de vos yeux, que premièrement le ciel matériel, les nuages, la lune, le soleil qui est si loin de vous, les planetes qui dans leur apogée en sont encor plus loin, tous les astres placés à des distances encor plus immenses, cometes, météores, tout doit vous paraître dans cette voûte surbaissée composée de votre atmosphere.

20. Pour moins compliquer cette vérité observons seulement ici le soleil qui semble parcourir le cercle A B.

Il doit vous paraître au zénith plus petit qu'à quinze degrés au-dessous, à trente degrés encor plus gros, & enfin à l'horison encor davantage; tellement que ses dimensions dans le ciel inférieur décroissent en raison de ses hauteurs dans la progression suivante;

A l'horison	-	-	-	-	-	100.
A quinze degrés	-	-	-	-	-	68.
A trente degrés	-	-	-	-	-	50.
A quarante-cinq degrés	-	-	-	-	-	40.

Ses grandeurs apparentes dans la voûte surbaissée, sont comme ses hauteurs apparentes; & il en est de même de la lune & d'une comete. (Voyez *Robert Smith*.)

30. Ce n'est point l'habitude, ce n'est point l'interposition des terres, ce n'est point la réfraction de l'atmosphere qui causent cet effet. *Mallebranche* & *Regis* ont disputé l'un contre l'autre; mais *Robert Smith* a calculé.

4°. Observez les deux étoiles qui étant à une prodigieuse distance l'une de l'autre , & à des profondeurs très différentes dans l'immensité de l'espace, sont considérées ici comme placées dans le cercle que le soleil semble parcourir. Vous les voyez distantes l'une de l'autre dans le grand cercle; se rapprochant dans le petit par les mêmes loix.

C'est ainsi que vous voyez le ciel matériel. C'est par ces regles invariables de l'optique que vous voyez les planetes tantôt rétrogrades, tantôt stationnaires; elles ne font rien de tout cela. Si vous étiez dans le soleil, vous verriez toutes les planetes & les cometes rouler régulièrement autour de lui dans les ellipses que DIEU leur assigne. Mais vous êtes sur la planete de la Terre, dans un coin où vous ne pouvez jouir de tout le spectacle.

N'accusons donc point les erreurs de nos sens avec *Mallebranche*; des loix constantes de la nature, émanées de la volonté immuable du Tout-puissant, & proportionnées à la constitution de nos organes, ne peuvent être des erreurs.

Nous ne pouvons voir que les apparences des choses, & non les choses mêmes. Nous ne sommes pas plus trompés quand le soleil, ouvrage de DIEU, cet astre un million de fois aussi gros que notre terre, nous paraît plat & large de deux pieds, que lorsque dans un miroir convexe, ouvrage de nos mains, nous voyons un homme sous la dimension de quelques pouces.

Si les mages Caldéens furent les premiers qui se servirent de l'intelligence que DIEU leur donna pour mesurer & mettre à leur place les globes célestes,

d'autres peuples plus grossiers ne les imiterent pas.

Ces peuples enfans & sauvages imaginèrent la terre plate, soutenue dans l'air je ne sais comment par son propre poids; le soleil, la lune & les étoiles marchant continuellement sur un ceintre solide qu'on appella *plaque firmament*; ce ceintre portant des eaux & ayant des portes d'espace en espace, les eaux sortant par ces portes pour humecter la terre.

Mais comment le soleil, la lune & tous les astres, reparaissaient-ils après s'être couchés? on n'en savait rien. Le ciel touchait à la terre plate; il n'y avait pas moyen que le soleil, la lune & les étoiles tournassent sous la terre & allassent se lever à l'orient après s'être couchés à l'occident. Il est vrai qu'ils avaient raison par hasard, en ne concevant pas que le soleil & les étoiles fixes tournassent autour de la terre. Mais ils étaient bien loin de soupçonner le soleil immobile, & la terre avec son satellite tournant autour de lui dans l'espace avec les autres planètes. Il y avait plus loin de leurs fables au vrai système du monde que des ténèbres à la lumière.

Ils croyaient que le soleil & les étoiles revenaient par des chemins inconnus, après s'être délassés de leur course dans la mer Méditerranée, on ne sait pas précisément dans quel endroit. Il n'y avait pas d'autre astronomie du tems même d'*Homere* qui est si nouveau. Car les Caldéens tenaient leur science secrète pour se faire plus respecter des peuples. *Homere* dit plus d'une fois, que le soleil se plonge dans l'Océan; (& encor cet océan c'est le Nil) c'est-là qu'il répare par la fraîcheur des eaux, pendant la nuit, l'épuisement du jour; après quoi il va se rendre

dre au lieu de son lever par des routes inconnues aux mortels. On a comparé cette idée à celle du baron de *Feneste*, qui dit, que si on ne voit pas le soleil quand il revient, *c'est qu'il revient de nuit.*

Comme alors la plupart des peuples de Syrie & les Grecs, connaissaient un peu l'Asie & une petite partie de l'Europe, & qu'ils n'avaient aucune notion de tout ce qui est au nord du Pont-Euxin & au midi du Nil, ils établirent d'abord que la terre était plus longue que large d'un grand tiers; par conséquent le ciel qui touchait à la terre & qui l'embrassait, était aussi plus long que large. De là nous vinrent les degrés de longitude & de latitude, dont nous avons toujours conservé les noms, quoique nous ayons réformé la chose.

Le livre de *Job*, composé par un ancien Arabe, qui avait quelque connaissance de l'astronomie puisqu'il parle des constellations, s'exprime pourtant ainsi. „ Où étiez-vous quand je jettai les fondemens de la terre? qui en a pris les dimensions? „ sur quoi ses bases portent-elles? qui a posé sa „ pierre angulaire? ”

Le moindre écolier lui répondrait aujourd'hui, La terre n'a ni pierre angulaire, ni base, ni fondement; & à l'égard de ses dimensions nous les connaissons très bien, puisque depuis *Magellan* jusqu'à Mr. de *Bougainville*, plus d'un navigateur en a fait le tour.

Le même écolier fermerait la bouche au déclamateur *Laëtance* & à tous ceux qui ont dit avant & après lui que la terre est fondée sur l'eau, & que le ciel ne peut être au dessous de la terre; & que par

conséquent il est ridicule & impie de soupçonner qu'il y ait des antipodes.

C'est une chose curieuse de voir avec quel dédain, avec quelle pitié *Lactance* regarde tous les philosophes qui depuis quatre cents ans commençaient à connaître le cours apparent du soleil & des planetes, la rondeur de la terre, la liquidité, la non-résistance des cieux, à travers desquels les planetes couraient dans leurs orbites &c. Il recherche *par quels degrés les philosophes sont parvenus à cet excès de folie de faire de la terre une boule, & d'entourer cette boule du ciel.*

Ces raisonnemens sont dignes de tous ceux qu'il fait sur les sibylles.

Notre écolier dirait à tous ces docteurs; Apprenez qu'il n'y a point de cieux solides placés les uns sur les autres, comme on vous l'a dit, qu'il n'y a point de cercles réels dans lesquels les astres courent sur une prétendue plaque.

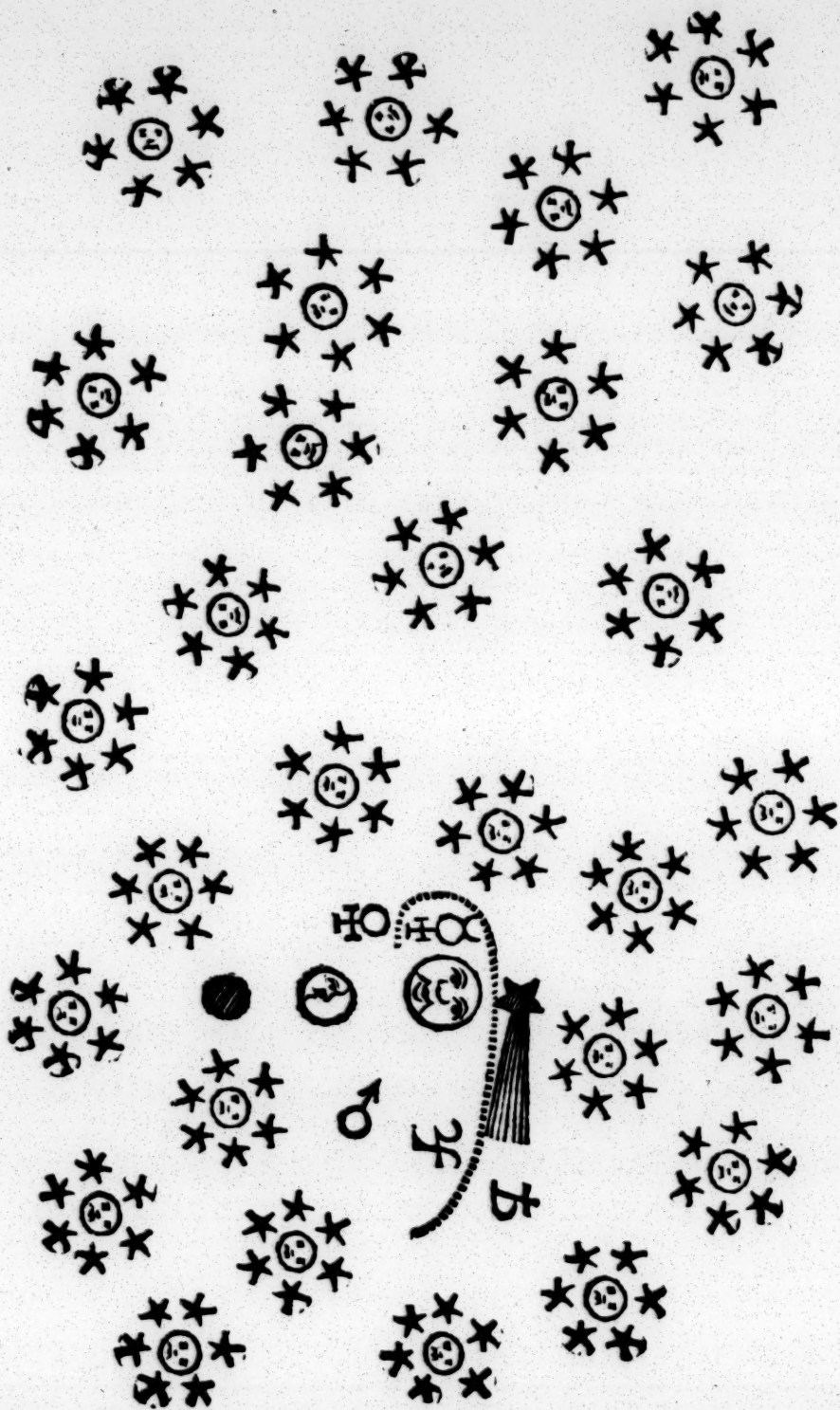
Que le soleil est le centre de notre monde planétaire.

Que la terre & les planetes roulent autour de lui, dans l'espace, non pas en traçant des cercles, mais des ellipses.

Apprenez qu'il n'y a ni dessus ni dessous; mais que les planetes, les cometes tendent toutes vers le soleil, leur centre, & que le soleil tend vers elles,

Lactance & les autres babillards seraient bien étonnés en voyant le système du monde tel qu'il est.

Cette petite planche représente, quoi qu'imparfaitement, comment notre soleil, notre monde planétaire, nos cometes sont perdus dans l'immensité de l'espace peu-



plé de tant d'autres univers, & à quel point cette expression commune le ciel & la terre est impropre, quoique nécessaire à notre faiblesse.

LE CIEL DES ANCIENS.

Si un ver à soie donnait le nom de *ciel* au petit duvet qui entoure sa coque, il raisonneroit aussi-bien que firent tous les anciens, en donnant le nom de *ciel* à l'atmosphère, qui est, comme dit très bien Mr. de Fontenelle dans ses *mondes*, le duvet de notre coque.

Les vapeurs qui sortent de nos mers & de notre terre, & qui forment les nuages, les météores & les tonnerres, furent pris d'abord pour la demeure des Dieux. Les Dieux descendent dans des nuages d'or chez *Homere*; c'est de là que les peintres les peignent encor aujourd'hui assis sur une nuée. Comment est-on assis sur l'eau? Il était bien juste que le maître des Dieux fût plus à son aise que les autres: on lui donna un aigle pour le porter, parce que l'aigle vole plus haut que les autres oiseaux.

Les anciens Grecs voyant que les maîtres des villes demeuraient dans des citadelles, au haut de quelque montagne, jugerent que les Dieux pouvaient avoir une citadelle aussi, & la placèrent en Thessalie sur le mont Olimpe, dont le sommet est quelquefois caché dans les nues de sorte que leur palais était de plain-pied à leur ciel.

Les étoiles & les planètes qui semblent attachées à la voûte bleue de notre atmosphère, devinrent

ensuite les demeures des Dieux, sept d'entr'eux eurent chacun leur planète, les autres logerent où ils purent; le conseil général des Dieux se tenait dans une grande salle, à laquelle on allait par la voie lactée; car il fallait bien que les Dieux eussent une salle en l'air, puisque les hommes avaient des hôtels-de-ville sur la terre.

Quand les Titans, espece d'animaux entre les Dieux & les hommes, déclarerent une guerre assez juste à ces Dieux-là, pour réclamer une partie de leur héritage du côté paternel, étant fils du ciel & de la terre, ils ne mirent que deux ou trois montagnes les unes sur les autres, comptant que c'en était bien assez pour se rendre maître du ciel, & du château de l'Olimpe.

*Neve foret terris securior arduus æther ;
Affectasse ferunt regnum cæleste gigantes,
Ataque congestos struxisse ad sidera montes.*

On attaqua le ciel aussi bien que la terre;
Les géants, chez les Dieux osant porter la guerre,
Entassèrent des monts jusqu'aux astres des nuits.

Il y a pourtant des six cents millions de lieues de ces astres là, & beaucoup plus loin encor de plusieurs étoiles au mont Olimpe.

Virgile ne fait point de difficulté de dire

Sub pedibusque videt nubes & sidera Daphnis.

Daphnis voit sous ses pieds les astres & les nues.

Mais où donc était Daphnis ?

Cette physique d'enfans & de vieilles, était prodigieusement ancienne; cependant on croit que les

Caldéens avaient des idées presqu'aussi saines que nous de ce qu'on appelle *le ciel* ; ils plaçaient le soleil au centre de notre monde planétaire, à peu près à la distance de notre globe que nous avons reconnue ; ils faisaient tourner la terre, & quelques planètes autour de cet astre ; c'est ce que nous apprend *Aristarque* de Samos : c'est à-peu-près le système du monde que *Copernic* a perfectionné depuis ; mais les philosophes gardaient le secret pour eux, afin d'être plus respectés des rois & du peuple, où plutôt pour n'être pas persécutés.

Le langage de l'erreur est si familier aux hommes, que nous appellons encor nos vapeurs, & l'espace de la terre à la lune, du nom de *ciel* ; nous disons, monter au ciel, comme nous disons que le soleil tourne quoiqu'on sache bien qu'il ne tourne pas. Nous sommes probablement le ciel pour les habitans de la lune, & chaque planète place son ciel dans la planète voisine.

Si on avait demandé à *Homere* dans quel ciel était allée l'ame de *Sarpédon*, & où était celle d'*Hercule*, *Homere* eût été bien embarrassé ; il eût répondu par des vers harmonieux.

Quelle sûreté avait on que l'ame aérienne d'*Hercule* se fût trouvée plus à son aise dans *Vénus*, dans *Saturne*, que sur notre globe ? Aurait-elle été dans le soleil ? la place ne paraît pas tenable dans cette fournaise. Enfin, qu'entendaient les anciens par le ciel ? ils n'en savaient rien, ils criaient toujours *le ciel & la terre* ; c'est comme si on criait l'infini & un atôme. Il n'y a point, à proprement parler, de ciel, il y a une quantité prodigieuse de globes qui

roulent dans l'espace vuide ; & notre globe roule comme les autres.

Les anciens croyaient qu'aller dans les cieux c'é-
tait monter ; mais on ne monte point d'un globe à
un autre ; les globes célestes sont tantôt au-dessus
de notre horison, tantôt au-dessous. Ainsi, suppo-
sons que *Vénus* étant venue à Paphos, retournât
dans sa planete quand cette planete était couchée,
la déesse *Vénus* ne montait point alors par rapport
à notre horison ; elle descendait, & on devait dire
en ce cas *descendre au ciel*. Mais les anciens n'y en-
tendaient pas tant de finesse ; ils avaient des notions
vagues, incertaines, contradictoires sur tout ce qui
tenait à la physique. On a fait des volumes immen-
ses pour savoir ce qu'ils pensaient sur bien des ques-
tions de cette sorte. Quatre mots auraient suffi ; ils
ne pensaient pas.

Fin de la troisieme Partie.

